

SIERRA DEAN

collection
IMAGINAIRE

SECRET MCQUEEN :
TOME 1



SECRET DÉBARQUE

 Alter Real
ÉDITIONS

- [Chapitre 1](#)
- [Chapitre 2](#)
- [Chapitre 3](#)
- [Chapitre 4](#)
- [Chapitre 5](#)
- [Chapitre 6](#)
- [Chapitre 7](#)
- [Chapitre 8](#)
- [Chapitre 9](#)
- [Chapitre 10](#)
- [Chapitre 11](#)
- [Chapitre 12](#)
- [Chapitre 13](#)
- [Chapitre 14](#)
- [Chapitre 15](#)
- [Chapitre 16](#)
- [Chapitre 17](#)
- [Chapitre 18](#)
- [Chapitre 19](#)
- [Chapitre 20](#)
- [Chapitre 21](#)
- [Chapitre 22](#)
- [Chapitre 23](#)
- [Chapitre 24](#)
- [Chapitre 25](#)
- [Chapitre 26](#)
- [Chapitre 27](#)
- [Chapitre 28](#)
- [Chapitre 29](#)
- [Chapitre 30](#)
- [Chapitre 31](#)
- [Chapitre 32](#)
- [Chapitre 33](#)
- [Chapitre 34](#)
- [Chapitre 35](#)
- [Chapitre 36](#)
- [Le mot de l'auteur](#)
- [Secret McQueen t2](#)

- [Chapitre 1](#)
- [Secret McQueen t2](#)
- [Chapitre 2](#)

Secret débarque

Tome 1 des aventures de Secret McQueen

Sierra Dean

Traduit de l'américain par Ridwane Devautour

Les notes de bas de page sont le fait de l'éditeur et du traducteur

Tous droits réservés. Cet ebook, ou quelque partie que ce soit, ne peut être reproduit, de quelque manière que ce soit sans la permission de l'éditeur.

Ils ne peuvent être ni vendus, ni partagés, ni donnés, car il s'agit d'une violation du copyright de cette œuvre.

Ce livre est une fiction. Les noms, personnages, lieux, et événements sont les produits de l'imagination de l'auteur et ont été utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, serait totalement fortuite.

Copyright © 2011 by Ashley MacLennan
Second Edition Copyright © 2017 by Ashley MacLennan
Copyright France © Éditions Alter Real 2018
www.editions-alter-real.com
Couverture par Kanaxa
ISBN : 978-2-37812-036-8

Dédicace

À Jessica Cote et Jessica McCarthy, qui sont les meilleures cheerleaders qu'une fille peut espérer avoir.

Chapitre 1

Dans les heures hostiles qui précédaient l'aube, une brume épaisse et humide s'était posée au-dessus des pelouses verdoyantes de Central Park. Une lune déclinante surplombait la ville tel le sourire énigmatique du chat du Cheshire. L'air printanier était assez froid pour qu'un souffle se transforme en un nuage éphémère. En suivant ces nuages avant qu'ils ne disparaissent, on pouvait retracer le parcours d'un promeneur dans la nuit noire, à travers le parc.

Le long de la célèbre Grande Pelouse, à l'intérieur de la forêt anguleuse, face à une rangée d'immeubles brillants, décor lumineux qui se détachait du paysage sombre, on pouvait voir ces nuages saccadés se déplacer précipitamment entre les branches déployées et encore dépourvues de feuilles. À quelques centimètres de ces traînées brumeuses, une jeune femme courait comme si sa vie en dépendait.

Je n'étais pas la femme en question, mais je courais aussi.

Comme une idiote, j'avais cru pouvoir faire une jolie ballade, tranquille dans Central Park, pour profiter du calme qui régnait avant l'aube, chose presque impossible dans une ville comme New York. D'habitude, les seuls moments de répit que je m'accordais étaient lorsque ma douche me fournissait un minimum de solitude. Et même dans ces moments-là, la tuyauterie de l'immeuble grinçait à chaque utilisation. La douche n'était silencieuse que lorsque l'eau était froide.

Cette nuit-là, j'avais voulu être seule dans la pénombre avant de glisser dans mon sommeil matinal habituel, mais c'était trop espérer dans une ville qui ne dormait jamais. Même si, pour moi, une nuit calme signifiait généralement me faire agresser par un sale type ou mener la vie dure à des drogués qui essayaient d'effrayer des lycéennes rebelles, j'aurais encore préféré ça à ce que j'étais

obligée de faire en ce moment.

Malheureusement pour moi, et plus encore pour la fille après qui je courais, elle était poursuivie par une chose qui n'était ni amicale ni même humaine.

Elle aurait eu beau fuir à toute vitesse, les vagues de peur qui émanaient d'elle étaient si fortes que la créature qui la traquait aurait pu la retrouver n'importe où. La peur avait une odeur écoeurante, pas vraiment sucrée, plutôt une odeur de vieux clou de girofle et de cuivre. Je le savais parce que je pouvais la sentir, moi aussi. Et cette odeur me provoquait des frissons qui se propageaient jusque dans ma colonne vertébrale. En moi, il y avait un prédateur qui comprenait ce que son agresseur ressentait en la traquant, une part primitive qui reconnaissait ce désir de fondre, victorieuse, sur une proie terrifiée.

Je pouvais le sentir, lui aussi, et je pouvais à présent déterminer avec certitude qu'il s'agissait d'un mâle. Je n'irais pas jusqu'à dire que c'était un homme, car il ne restait plus rien de ce qu'il avait été autrefois. Il avait l'apparence d'un être humain, mais sous ce costume de chair se trouvait quelque chose de monstrueux.

Je ne sentais que sa faim irréprensible. La fille n'avait pas eu le temps de s'inquiéter : une terreur foudroyante et sauvage l'avait submergée quand il l'avait prise en chasse brusquement. C'était sa peur soudaine qui m'avait attirée. J'étais là parce que la fille était très humaine et très vulnérable, et qu'il l'avait attaquée par surprise, ce qui était contraire aux règles.

Même si cette chose était sans l'ombre d'un doute morte, je savais que si je n'étais pas plus rapide que lui, la fille gonflerait bientôt leurs rangs. Et une fois qu'elle serait des leurs, cette infraction aux lois qui régissaient les vampires de ce monde deviendrait de toute façon mon affaire. Intervenir maintenant nous ferait donc gagner du temps, à moi et à quelques vampires bureaucrates.

Au point où j'en étais, je me serais dit n'importe quoi pour justifier cette poursuite.

La fille sortit de la forêt et piqua un sprint en boitant à travers la Grande Pelouse. C'est à ce moment-là que je me rendis compte que j'avais dépassé l'agresseur. Je continuai à les suivre à travers les bois, espérant que sa faim le distrairait assez pour qu'il ne s'aperçoive pas que je m'étais invitée à sa partie de

chasse. L'odeur de sang dans l'air m'apprit qu'elle s'était blessée pendant sa fuite.

Elle clopinait à travers la pelouse, car elle avait cassé le talon d'un de ses escarpins et l'autre, attaché à sa cheville uniquement par la lanière, traînait derrière elle. Elle sanglotait, étouffait ses cris, et une part de moi se nourrissait de ces bruits avec un plaisir profond. Une faim animale me poussait à être la première à l'attraper, pour pouvoir la déchiqueter et la mettre en lambeaux.

Mais je ne pouvais pas. Je n'avais jamais tué un être humain, du moins pas un être humain au sang pur, et je n'allais pas commencer cette nuit-là. Je n'étais pas une machine à tuer comme lui. J'étais tout autre chose. Il était encore plus difficile de croire à l'existence d'un être tel que moi, que de croire à celle des vampires. Ma nature me permettait malgré tout de conserver assez d'illusions sur l'humanité pour considérer que tuer des gens, du moins des gens qui ne l'avaient pas mérité, était mal.

C'était maintenant ou jamais et je la suivis hors de la forêt, en accélérant. Sans essayer d'éviter les doigts habiles des branches rendus plus tranchants par les orages d'hiver, je fus violemment fouettée au visage, mais je continuai ma course. Je courus jusqu'à ce que chaque muscle de mon corps brûle et hurle de douleur, puis, je pressai davantage l'allure. Si j'avais été humaine, je me serais écroulée, j'aurais vomi sur l'herbe et je serais restée là, allongée pendant une heure, exténuée. Mais je n'étais pas humaine et j'étais capable de finir un marathon en conservant cette allure.

Il me fallut à peine une seconde pour la rattraper, une seconde qui me parut une éternité. Il était à découvert maintenant, il était à nos trousses. Je courus encore. Je continuai ma course jusqu'à arriver à sa hauteur et l'agrippai fermement par le bras pour l'entraîner derrière moi sans ralentir. Elle cria et essaya de se débattre, me prenant pour son véritable agresseur. Alors qu'elle enfonçait ses ongles dans ma peau avec une force surprenante pour une fille aussi menue, je réalisai qu'il n'y avait qu'un seul moyen de nous en sortir tout en la gardant en vie.

J'arrêtai de courir et la giflai violemment. Sidérée, elle ne prononça pas un

mot, et on s'observa un moment.

Cette fille ressemblait beaucoup à ce que j'aurais été si j'avais eu une vie normale. Elle était mince et petite, avec des cheveux blonds. Mais, contrairement à moi, le bronzage de sa peau n'était pas naturel, elle le devait sûrement aux heures passées dans un cercueil de lumière ultra-violette. Elle portait également plus de maquillage que je n'aurais jamais pensé en posséder.

— Tu dois m'écouter attentivement maintenant.

Il approchait, et vite. Je n'avais plus que quelques secondes devant moi.

— Je peux te sauver. Je peux te garder en vie.

La terreur s'effaça de son visage et fut remplacée par une émotion plus terrifiante encore : l'espoir. Je lui en avais dit assez pour qu'elle comprenne que je voulais vraiment l'aider. Et tandis qu'elle commençait à intégrer ce que je lui disais, sa prise se resserra sur mon poignet. Elle me suppliait de ses yeux grand ouverts embués de larmes. L'espoir naïf que j'y lisais me noua les tripes. Garder en vie cette version mondaine et inadaptée de moi-même était devenu ma responsabilité.

— Mais j'ai besoin que tu restes à l'écart.

J'essayai de desserrer sa prise, elle ne se laissa pas faire. Je pouvais le voir à présent, une forme floue vibrante de rage et d'énergie qui fonçait droit sur nous.

— Lâche-moi si tu veux vivre ! Lâche. Moi.

Je l'écartais avec un peu trop de vigueur. Elle trébucha et s'effondra sur le sol, mais elle sembla au moins capter ce que je disais.

— Maintenant, cours aussi vite que tu peux !

Elle recula en rampant et se releva. Après m'avoir lancé un dernier regard désespéré, elle se remit à courir, et j'eus tout juste le temps de me retourner avant d'être percutée violemment par un vampire qui me chargeait à pleine vitesse.

Chapitre 2

Je fus aplatie au sol. Le vent me frappa dans un sifflement douloureux pendant qu'un vampire belliqueux dirigeait ses canines nues vers ma gorge.

Une journée normale au bureau.

Pour l'instant, au moins, il semblait satisfait, croyant qu'il n'avait pas perdu au change en laissant filer la fille qu'il chassait avant moi. Qui pourrait lui en vouloir ? Pour lui, elle et moi étions toutes les deux des filles au sang chaud, seules dans le parc : des victimes toutes désignées. Je ne dégageais pas la même odeur intense de peur, et ma tenue était loin d'être aussi provocante, mais pour un vampire assoiffé de sang prêt à se nourrir, nous nous valions. Un vampire n'avait besoin que d'un cou et d'un pouls.

Dans ma situation, j'avais un plus gros problème : mon arme était coincée à l'arrière de mon jean, ce qui signifiait que, comme j'étais épinglée au sol, l'arme s'enfonçait dans le bas de mon dos.

Il fallait que je me mette sur lui. Oh, si j'avais touché un centime à chaque fois que cette position m'avait permis de résoudre un problème !

Ses dents effleurèrent ma clavicule, entaillant ma peau et me tirant brutalement de mes divagations. Par chance, j'avais raison – c'était un nouveau-né et il était maladroit. Un vampire adulte se serait jeté sur la plus petite trace de sang, mais celui-là n'avait même pas l'air conscient de ce qu'il avait fait. Malheureusement, cette plaie ouverte allait agiter l'odeur de sang frais sous son nez et il allait vite comprendre de quoi il retournait.

Il arrêta de grogner et, avec un air stupide et ahuri, il regarda la plaie comme s'il ne savait pas comment elle était arrivée là.

Je saisis ce qui serait peut-être mon unique chance, et j'utilisai son inattention à mon avantage en le frappant à la joue aussi fort que mon corps le permettait. Ce coup, s'il avait été infligé à un être humain adulte, lui aurait cassé les dents et aurait transformé le cartilage de son nez en purée. J'entendis la mâchoire du vampire craquer, et il recula, abasourdi, en clignant des yeux.

Il grogna et se jeta une nouvelle fois sur moi, mais j'avais eu tout le temps nécessaire. J'avais dégainé mon pistolet, l'avait armé et pressé sur son front avant même qu'il n'ait eu la chance de franchir la distance minuscule qui nous séparait. Je me relevai difficilement, l'arme toujours sur lui, ne voulant pas rester à terre si la situation dégénérait.

Le vampire fut obligé de loucher pour voir ce que j'avais pointé sur lui, ce que j'aurais pu trouver drôle si la suite s'était déroulée autrement. Il lâcha un petit rire rauque, un bruit qui, sans ce côté glacial, aurait pu être humain.

— Sais-tu qui je suis, petite ?

Ce mépris aurait énervé n'importe qui d'autre. Sa bravade ne m'inquiétait pas réellement. Sa réaction face à mon arme m'intéressait davantage. Il n'avait pas du tout peur d'elle et là était son erreur. C'était la raison pour laquelle j'en utilisais une : les vampires ne les considéraient pas comme une menace sérieuse et baissaient la garde. Il suffisait d'exploser la tête d'un de ces vampires arrogants pour que les autres se rendent compte que cette arme pouvait tuer n'importe qui.

— Éclaire-moi.

Je souris avec une innocence exagérée, ouvrant mes yeux bruns, des yeux de biche que les vamps adorent.

En vérité, j'avais beau crever d'envie de le tuer, je ne pouvais me le permettre. Si je devais en arriver là, il fallait que j'obtienne le plus d'informations possible pour affronter le merdier que ce geste déclencherait. Il était tellement jeune qu'il y avait une chance que je puisse en tirer quelque chose avant d'avoir à appuyer sur la gâchette.

— Je suis ton pire cauchemar. Je suis ta mort.

Waouh, quelqu'un avait dû lui donner un cours d'introduction sur la façon de

parler comme un connard élitiste avant de l'envoyer dans le monde. Je levai les yeux au ciel en écoutant son discours qui avait des relents de vieux films avec Lugosi¹.

— Tu es un putain de bébé, dis-je, sans trembler et sans montrer la moindre trace de peur.

Je réussis à capter son attention.

— Je vais t'arracher la tête et me baigner dans ton sang encore chaud.

Son ton n'était pas aussi arrogant cette fois, mais je devais lui reconnaître un certain mérite pour sa ténacité.

— Non, tu ne feras pas ça.

Je l'énonçai aussi naturellement que j'aurais pu dire « New York est une grande ville ».

— Tu as quoi ? Trois ans grand max ? Tu n'es même pas un grain de sable. Tu n'es rien. Le monde des vampires n'en a rien à cirer de toi. Parle autant que tu veux. Ce n'est pas moi qui devrais avoir peur.

Il se mit debout et je me raidis. Mes doigts pressèrent davantage la gâchette. Dans sa nouvelle position, il me surplombait de presque dix centimètres, mais je ne baissai pas mon arme et je ne reculai pas. Il comprit que je savais ce qu'il était. La plupart des gens ne croyaient pas à l'existence des vampires et en parlaient encore moins avec une telle nonchalance. Il arqua un sourcil et attendit.

— Pourquoi ne me demandes-tu pas ce que je suis ?

J'appuyai mon arme plus fort sur son front.

Il se moqua de moi.

— Tu es mon dîner. Ou peut-être que je te transformerai, je te lierai à moi et je te prendrai tous les jours jusqu'à ce que tu souhaites mourir.

Ce fut à mon tour d'émettre un bruit d'agacement dégoûté et de lever les yeux au ciel. S'il n'arrêtait pas cette performance ridicule et prétentieuse, j'allais finir par me froisser un muscle.

— Tu ne saurais pas comment me transformer, même si tu le voulais. Tu es tellement jeune que tu serais incapable de t'arrêter de boire. Tu me viderais de tout mon sang et je mourrais avant que tu aies le temps de décider laquelle de tes

artères fera l'affaire.

Le soleil ferait son apparition dans quelques heures. La nuit était encore de mon côté, mais je ne tenais pas particulièrement à faire traîner les choses, ni pour lui ni pour moi.

— Maintenant, vas-y... Demande-moi qui je suis.

Il m'ignora et essaya de balancer l'arme loin de moi. D'un geste brusque et violent, je levai le genou pour viser son entrejambe, un coup extrêmement douloureux même pour un mort-vivant. Il tomba au sol et je replaçai l'arme sur sa tempe.

— Salope !

Je le frappai avec la crosse.

— Demande-moi.

La suite, c'était mon moment préféré. Pendant six ans, j'avais tué plus d'un vampire par an, et à chaque fois, j'avais revécu ce moment. Je ne m'en lassais pas.

— Qui es-tu ?

Dans peu de temps, il aurait récupéré toute sa force, mais malgré tout, sa voix était tendue.

— Mon nom est Secret McQueen.

Ses yeux s'agrandirent pendant de très brèves secondes : il avait reconnu mon nom. Il revêtait un statut presque légendaire parmi les morts-vivants. Les vampires nouveau-nés étaient très vite mis au parfum : être présenté au détenteur de ce nom voulait dire que vous étiez mort. Bel et bien mort. Du genre pour toujours, pas la mort amusante, la fausse mort, l'immortalité dont les vampires se payaient le luxe.

Sachant qui j'étais, il comprit que j'étais sérieuse.

— Il m'a parlé de toi.

Et à ma grande surprise, il sourit.

— Oh, il sera tellement content de moi !

¹ Béla Lugosi est un acteur de cinéma hongro-américain, connu pour ses rôles dans des films

fantastiques, notamment celui du Comte Dracula

Chapitre 3

On pourrait se demander ce qui pousse une fille à poursuivre un vampire à travers le centre-ville de New York, et pourquoi cette fille risquerait sa propre vie en pointant une arme sur un vampire nouveau-né au cœur de Central Park.

Ce qui amènerait aussi la question délicate de ma capacité à courir plus vite qu'un vampire, et aussi celle de mes envies occasionnelles, et insatisfaites, de chasser des humains.

La réponse facile serait de vous dire que je suis une tueuse à gages à moitié vampire, qui se bat contre des vampires hors-la-loi à la demande du Conseil des vampires.

Eh oui, ça serait la réponse facile. Léger problème : je ne suis pas seulement à moitié vampire. Logiquement, ma moitié restante devrait être humaine, mais non ! À ma connaissance, je suis la seule hybride au monde à être moitié vampire, moitié loup-garou. Je suis née ainsi et je n'ai pas eu mon mot à dire.

Mon héritage mixte n'intéressait pas du tout le vampire nouveau-né devant moi, c'était un secret bien gardé. Ce qui avait piqué sa curiosité, c'était mon nom et la réputation qui allait avec. Ce qui m'inquiétait, par contre, c'était de voir à quel point il se montrait ravi de faire ma connaissance. J'étais prête à jouer le jeu pour l'instant, car je voulais savoir qui lui avait parlé de moi. À l'évidence, la naissance de ce vampire n'avait pas été validée. Deux faits me permettaient de l'affirmer : qu'il ait été dehors, en public, si tôt après être revenu d'entre les morts, et qu'il ait pourchassé une fille innocente au cœur de la ville. Donc, tuer ce vampire n'était pas à proprement parler considéré comme un assassinat selon les normes du Conseil, mais il pourrait me mener jusqu'à celui qui l'avait

transformé, et c'était lui ma cible. Ce vampire était un hors-la-loi qui défiait le Conseil, il méritait d'être chassé.

D'après une loi vieille de plusieurs siècles, tous les nouveaux vampires étaient transformés uniquement par décret du Conseil des vampires. Devenir un vampire, à notre époque, requerrait la paperasse équivalente à une nomination au Sénat. Le problème venait des hors-la-loi, ces vampires qui ne respectaient pas le Conseil et voulaient un retour à l'ancien temps – à l'ère où on croyait aux vampires, où ils étaient craints et pouvaient faire ce qu'ils voulaient sans se soumettre à un gouvernement. Les renégats n'aimaient ni se cacher ni se plier aux règles de la société humaine. Ils ne semblaient pas se souvenir que l'époque où les vampires étaient la classe dominante n'avait jamais existé. Ils avaient une vision erronée du bon vieux temps, dans laquelle ils chassaient les paysans et vivaient dans des châteaux légendaires. Les plus vieux avaient transmis ces histoires d'un âge d'or aux plus jeunes, et soudain, tous ces vampires du temps des Lumières et des colonies s'étaient mis en tête de remettre en question les lois en vigueur, épousant les idéaux d'un mode de vie qu'ils n'avaient même pas connus.

Ils transformaient des êtres humains, les enterraient, et lorsque les nouveaux vampires se réveillaient, souvent dans le cercueil d'un cadavre frais, ils devenaient fous, luttèrent pour se libérer et montraient toutes les pulsions et besoins d'un animal.

Il y a aussi cet autre détail au sujet des nouveaux vampires qui m'agace au plus haut point : ils sont comparables à des enfants. Ils sont curieux de nature, irrespectueux, sauf si on leur apprend à ne pas l'être, et bêtement inconscients de leur mortalité. Celui-là, en particulier, avait toutes les caractéristiques d'un petit garçon rebelle et très énervé. Le genre à crier dans les magasins, taper et mordre. Seulement, sa morsure était mortelle.

Enfant ou animal, un hors-la-loi nouveau-né n'a vraiment rien de drôle. La plupart du temps, ils sont impossibles à raisonner. Mais je voulais vraiment qu'il clarifie ce qu'il avait sous-entendu par « il sera tellement content de moi ». On dit que la curiosité est un vilain défaut, mais j'avais besoin de savoir qui l'avait

transformé. Un des bons côtés d'être à moitié vampire.

— Comment tu t'appelles ?

Je me dis que si je pouvais au moins glaner quelques informations pendant qu'il était momentanément conciliant, j'aurais un truc à ramener au Conseil. Le Tribunal, les chefs du Conseil de vampires, ne seraient pas ravis de me voir une troisième fois pour les mêmes raisons, et le sentiment était partagé. Si je tuais ce hors-la-loi, et j'étais convaincue que je serais obligée de le faire, je voulais pouvoir apporter un rameau d'olivier au Tribunal. Quelque chose de solide qui me permettrait de justifier mon écart de cette nuit.

Il était encore en train de réfléchir à la question, son visage assombri par une confusion sincère.

— Henry, dit-il après une pause qui sembla durer une éternité. J'étais Henry Davies.

— Était. Alors, tu comprends ce qui t'arrive ?

Je n'ai jamais pu déterminer la raison pour laquelle un nombre élevé de nouveau-nés ne réalisaient pas que leurs nouveaux pouvoirs impliquaient des sacrifices, parmi lesquels, celui de leur pouls. Être un vampire était terriblement exaltant, du moins jusqu'au moment où vous vous rendiez compte que vous n'étiez plus vraiment en vie. Cette fichue histoire de buveur de sang était plutôt difficile à avaler pour certains, sans mauvais jeu de mots.

— Que je suis mort ?

— Oui.

Il leva les yeux au ciel, me prenant clairement pour une idiote d'avoir posé une question aussi évidente.

— Il m'a dit que tout serait différent.

Parfois, je haïssais vraiment les vampires. Il est inscrit dans leur nature d'être aussi vague que possible.

— Henry, qui est ce « il » ?

— Celui qui m'a transformé.

— Merci, Capitaine Évidence. Est-ce que ton maître a un nom ?

Le regard d'Henry se planta dans le mien, et il eut un moment d'hésitation

pendant lequel je crus qu'il allait me donner une réponse. La lueur d'humanité que j'avais pensé apercevoir disparut aussi vite qu'elle était apparue, ne laissant qu'un rictus méprisant sur son visage. Je connaissais assez bien ce regard. Il était en train de se demander quel goût j'avais. Il n'avait pas prévu de me répondre ; il était plutôt en train de décider combien de temps il attendrait avant de me dévorer.

Ou plus précisément, avant d'essayer.

— Henry, je te conseille de répondre à ma question, parce que si je vois ne serait-ce que la pointe de tes canines, je te tue.

Il rit. Le fils de pute se moquait de moi. Une autre preuve de sa jeunesse. Aucun vampire digne de ce nom et éduqué ne se serait moqué de moi, surtout pas en connaissant mon identité. Les vampires pouvaient faire des blagues à mon sujet derrière mon dos, m'appeler « petite chasseuse de vampires » et faire croire que je n'étais pas aussi terrifiante que les rumeurs le laissaient supposer. Mais, quand il se retrouvait devant moi, un vampire hors-la-loi savait que sa fin était proche.

Je ne suis peut-être pas très impressionnante, je n'exerce pas ce métier grâce à mon physique. Je tue des vampires, c'est ce que je fais, et ce n'est pas à la portée de n'importe quelle fille blonde d'un mètre soixante-deux. Il avait une bonne raison de rire : à première vue, j'ai davantage l'air d'une demoiselle en détresse que d'une tueuse. La plupart du temps, cela joue en ma faveur, mais j'en ai marre d'essayer d'intimider des vampires qui refusent de me prendre au sérieux.

Au loin, j'entendis des sirènes et j'espérai du fond du cœur que ça signifiait que la fille avait réussi à atteindre un téléphone ou qu'elle avait trouvé quelqu'un qui appellerait la police tandis qu'elle pleurerait. Et elle allait pleurer, pendant des jours et des jours, c'était sûr.

En attendant, si ces sirènes étaient vraiment pour la fille au talon cassé, je n'avais pas le temps de jouer avec Henry. Les officiers de police humains ne géraient pas très bien les phénomènes surnaturels.

Ils étaient en plein déni, toujours prêts à ignorer les explications les plus évidentes, et préféraient les réponses qui fermaient la porte aux bizarreries. La

théorie du rasoir d'Ockham ne s'appliquait pas aux humains, surtout pas à la police humaine.

— Henry, on n'a pas le temps pour ça. Dis-moi qui t'a transformé ou je laisse cette fille t'identifier et tu passeras la nuit en centre-ville, dans une cellule.

Cette menace était particulièrement efficace avec les nouveaux vampires. Je ne pensais pas qu'Henry allait comprendre, mais ça valait le coup d'essayer.

— Je n'ai pas peur de la police, dit-il en reniflant avec dédain.

Nous savions tous les deux que c'était juste une bravade de sa part.

Henry avait une attitude plus qu'arrogante pour un nouveau vampire, ce qui me permit de commencer à réduire le champ des options en ce qui concernait l'identité de son sire. Pour obtenir un mandat, il me fallait un nom. Tuer des hors-la-loi revenait à liquider des barons de la drogue. C'était une chose d'attraper le voyou du bas de l'échelle, mais c'en était une autre d'attraper son maître. Trouver le maître d'un maître d'un maître est presque impossible. Le Conseil et moi cherchions les noms des plus âgés, ceux qu'on soupçonnait, mais qu'on n'osait pas accuser sans preuve.

— Tu devrais peut-être penser au fait que toutes les cellules des commissariats ont maintenant des fenêtres.

— Et alors ?

— Alors, tu n'es plus immunisé contre les rayons du soleil. Me dire ce que je veux savoir sera mieux que de te réveiller en n'étant plus qu'un tas de cendres.

Notre conversation commençait à ennuyer Henry. Ses yeux s'égarèrent et il se passa la langue sur les lèvres. Une ombre passa sur son visage qui remua les profondeurs d'encre de ses yeux noirs, les faisant briller d'un éclat mauvais. Il fronça les sourcils et reporta son attention sur moi, un sourire suffisant sur les lèvres.

Henry gloussa.

— Il m'a parlé de toi. Secret McQueen, la méchante chasseuse de vampires. Il m'a dit de ne pas croiser ta route. Il m'a dit que tu étais dangereuse.

À présent, il riait avec un mépris flagrant, amusé par sa propre blague. Mais il me donnait aussi des indices. Son sire était un hors-la-loi qui me connaissait.

Probablement un que j'avais déjà rencontré avant.

— Tu as un maître très avisé, Henry, maintenant donne-moi son nom.

— Non.

En un éclair, Henry passa de l'indifférence à l'attaque, il attrapa mon poignet libre et il se jeta, la bouche grande ouverte, sur ma gorge.

Idiot, viser la gorge était un coup tellement cliché. S'il avait mordu mon poignet pendant qu'il en avait encore la possibilité, j'aurais pu être embêtée. L'intensité de son attaque réussit néanmoins à nous faire basculer, et il s'écrasa encore une fois sur moi de tout son poids. Henry, avec sa masse imposante de vampire affamé, faisait au moins cinquante kilos de plus que moi. Avec une force supérieure à la moyenne, je le surpris en contrant son attaque au cou à l'aide du bras qu'il avait passé autour de ma poitrine. Il était tellement sûr de lui qu'il fonça toutes dents dehors et mordit son propre bras par accident.

Il hurla, choqué.

— Ça fait mal, n'est-ce pas ? Être mordu par un vampire quand tu n'es pas sous emprise...

— Tu le sauras bientôt, petite.

Les yeux noirs de rage, il grogna. Des postillons s'échappèrent de sa bouche.

Il bondit à nouveau sur moi, mais je l'esquivai plus vite qu'il ne s'y attendait. Alors qu'il plongeait pour me mordre, j'enfonçai mon arme dans sa bouche ouverte, une balle chargée dans la chambre et mon doigt frémissant sur la gâchette.

— Je sais déjà ce que c'est, connard. Maintenant, tu me donnes son nom ou je tire.

J'allais le faire qu'il le fasse ou non.

Ses lèvres bougèrent autour du canon. Je retirai l'arme et d'un mouvement rapide, je l'appuyai sous son menton. Henry se lécha le tour de la bouche, goûtant l'endroit où s'était trouvée l'arme. Il toucha ses canines du bout de la langue, comme s'il savourait le souvenir d'un mets délicieux, et il laissa échapper un ricanement.

— Mon maître sera content de savoir que l'un des siens est responsable de la

mort de la grande Secret McQueen. Et il sera encore plus impressionné d'apprendre que tu es morte sans savoir qui il était. Parce que je ne te le dirai jamais, pas même lorsque je mangerai ton cœur encore battant dans ta poitrine.

Puis, il me cracha au visage.

Chapitre 4

Avoir la salive d'une autre personne sur le visage ne présente qu'un seul avantage, s'il est possible d'en trouver un : ça empêche le sang de coller.

Au moment où l'arrière de la tête d'Henry se détacha et fit pleuvoir son contenu sur nous, je retirai le plus gros de mes yeux. Je repoussai son poids mort, au sens propre du terme, et je m'agenouillai près du cadavre.

Il existait un autre moyen de vérifier que son maître était celui auquel je pensais. Je ne connaissais qu'un seul maître qui serait particulièrement heureux de me voir morte. Je tirais sur le col de la chemise d'Henry, et évidemment, même si elle avait déjà cicatrisé, ma preuve était là.

Il y avait plusieurs marques irrégulières de dents, les morsures avaient dû être douloureuses, mais je découvris un espace qu'on ne pouvait rater, là où la canine aurait dû percer la peau. Cet espace correspondait à une dent manquante. Une dent que j'avais fait valser six ans plus tôt alors que j'étais en train de me battre contre le premier maître vampire que j'avais essayé de tuer.

— Fils de pute !

J'inspirai une bouffée d'air froid et je jetai un coup d'œil derrière moi. Un geste parano, mais nécessaire pour m'assurer qu'il n'était pas là.

Tout prenait sens maintenant. Son attitude et son assurance suffisantes. La manière condescendante avec laquelle il avait pourchassé la fille. C'était vraiment le fils de son père.

— Putain de merde.

Je laissai échapper un sifflement, je serrai tellement les dents que les mots eurent du mal à sortir. Si j'avais pu être plus intelligible, j'aurais sûrement été

plus éloquente, mais là, tout ce qui me venait, c'était des insultes et je les mélangeai avec une intensité blasphématoire. Je sortis mon téléphone portable ainsi qu'une petite lampe de poche de l'intérieur de ma veste. J'appuyai sur le raccourci automatique de la touche « deux » et j'allumai la lampe de poche avec les dents.

— Il est tard pour un *check-in*, McQueen.

— Viens me chercher à l'extérieur de Columbus Circle. Aussi vite que possible. Évite les beaux sièges rembourrés, je suis dans un sale état.

Une pause.

— Qui ?

— Ça n'a pas été validé. Je vais appeler Holden et lui demander de prévenir ce foutu Tribunal. Mais ça n'a pas d'importance, Keaty. Tu ne devineras jamais qui l'a engendré, celui-là.

Une pause plus longue. Francis Keats n'était pas du genre à jouer aux devinettes, mais au ton de sa voix, je me doutais bien qu'il savait exactement de qui je parlais.

J'inspectai l'herbe avec ma lampe de poche, à la recherche de... Le voilà, un reflet de métal. Je ramassai la balle et la glissai dans ma poche avec le boîtier que j'avais déjà récupéré. Je n'avais pas le temps de cacher le corps, il fallait donc espérer que la fille serait trop bouleversée pour indiquer notre position avec précision. Même si on le trouvait, il n'en resterait que de la poussière au lever du soleil. Les balles, par contre, ne se désintégraient pas.

— C'est Peyton. Il est de retour.

— J'arrive dans quatre minutes.

Keaty m'attendait au coin de la rue. Les trottoirs étaient presque vides, l'affluence des piétons diminuait dans les heures qui suivaient la fermeture de tous les bars et qui précédaient l'heure à laquelle les citoyens raisonnables seraient à nouveau réveillés. On parlait autrefois de « l'heure des sorcières », et dans certains cercles, c'était encore le cas. Je m'engouffrai sans attirer l'attention dans la voiture noire dont les vitres teintées évitaient questions et soupçons. Après tout, que penseraient les gens s'ils voyaient une blonde recouverte de sang

dans la voiture d'un homme respectable à lunettes ?

Keaty portait ses lunettes cerclées d'argent, il était parti en catastrophe. Je ne savais pas s'il pensait qu'elles entacheraient sa réputation de dur à cuire, mais Keaty ne laissait personne le voir avec.

Personne sauf moi.

Le siège couina sous mon poids et je remarquai qu'il avait mis une housse en plastique sur le cuir. Quel pragmatisme, il avait décidé de sauver la voiture plutôt que de mettre ses lentilles de contact ! Au moins, il savait où étaient ses priorités.

On roula en silence pendant un moment, cela me permit de reprendre mon souffle après ma course à travers Central Park pour rejoindre la voiture. Ma panique reflua. Maintenant que j'étais près de lui, je me sentais davantage en sécurité.

Francis Keats, que je surnommait Keaty, mais qui tout le monde appelait monsieur Keats, était un des piliers de ma vie. C'était mon partenaire, professionnel, j'entends. J'avais rencontré Keaty six ans plus tôt. J'avais seize ans et j'arrivais en ville pour chasser mes démons, au sens propre comme au sens figuré.

Je m'étais fourrée dans le pétrin en me battant contre un vampire hors-la-loi, et Keaty m'avait sauvé la peau. À l'époque, je ne travaillais pour personne et je chassais bêtement tous les vampires qui me tombaient sous la main. Seize ans, une de mes premières sorties, et j'avais failli me faire tuer. Le vampire avait l'air jeune, j'avais cru qu'il serait facile à liquider. Grave erreur ! Et maintenant, ce passé revenait me hanter.

Je peux vous assurer que personne n'avait peur du nom de Secret McQueen à cette époque-là.

Mais Keaty, qui était un homme solitaire de nature, avait dû entrevoir quelque chose en moi, parce qu'après mon refus de repartir, il m'avait prise sous son aile. Il faisait partie des cinq personnes qui savaient qui j'étais vraiment, et j'étais l'une des deux seules qui ne l'avaient jamais appelé Francis et qui vivaient encore pour pouvoir en parler.

— Il y en a qui t'appartient ? me demanda-t-il en montrant le sang qui me recouvrait.

Sa voix était calme. S'il était inquiet, il ne le montrait pas.

— Non.

Les égratignures sur mon visage et ma clavicule étaient déjà en train de guérir. Un des avantages de ma lignée douteuse.

— Tu vas m'expliquer ce qui s'est passé ?

Keaty me tendit une serviette et quelques lingettes.

Je lui racontai ma soirée : la fille des bois et la sauvagerie d'Henry Davies. Ensuite, je lui répétais, sans omettre aucun détail, ce que Henry m'avait dit et je lui parlai des cicatrices que j'avais trouvées sur son cou.

— Tu es sûre à 100 % ?

Il avait l'air convaincu, mais il avait besoin de poser la question malgré tout.

— Oui, j'en suis sûre.

— Bien.

Il gara la voiture devant un bâtiment en briques dont seul le rez-de-chaussée était éclairé. Sur le verre dépoli de la porte, on pouvait lire :

Keats et McQueen

Détectives Privés

Contrôle des Nuisances

— On a toujours su qu'il reviendrait. On n'en a jamais douté.

— Mais pourquoi attendre aussi longtemps ? Pourquoi maintenant ?

On sortit de la voiture et on monta les marches. Une vieille femme passa avec un petit chien et en nous voyant, elle fronça les sourcils en signe de désapprobation. Une jeune fille de vingt-deux ans avec un homme de quarante ans à cette heure de la nuit ? Je savais à quoi elle pensait, avant même qu'elle secoue la tête et s'éloigne à la hâte. Dans ces moments-là, je réfrérai mon envie de glisser une main dans la poche de Keaty, de lui lécher la joue ou de commettre une idiotie du même genre. Ça n'avait jamais été et ne serait jamais le genre de relation que j'aurais avec lui, alors ça m'ennuyait que les gens nous imaginent ainsi.

— Six ans pour un vampire, c'est vraiment court, Secret. Surtout pour un vieux comme Peyton.

Il déverrouilla la porte et il me laissa entrer. Je filai droit dans la salle de bains du haut, Keaty sur les talons.

— Quant au « pourquoi maintenant » ? continua-t-il pendant que j'ouvrais les robinets pour remplir la vieille baignoire à sabot afin de nettoyer les morceaux de cerveau de vampire toujours collés dans mes cheveux. Je pense que son plan va au-delà de ta simple mort. Je pense que tu n'es qu'un pion au service d'un plan plus vaste.

J'avais pensé à la même chose.

— Tu crois qu'il y a un rapport avec le nombre de hors-la-loi qui défient le Conseil ?

— Sans doute, et ça va sûrement encore plus loin. Je pense que Peyton pourrait être responsable de la plupart des maux de tête du Tribunal. C'est peut-être même un des maîtres qu'on espère trouver.

— Qu'Alexandre Peyton puisse être aussi haut placé dans la chaîne alimentaire des vampires me fait froid dans le dos. Il a du pouvoir, mais à trois cents ans et des poussières, je doute sincèrement que les responsables en place considèrent qu'il est essentiel.

— Peut-être qu'il le deviendrait s'il éliminait une certaine tueuse de vampires.

Il me désigna du menton.

— Une certaine tueuse de vampires à moitié vampire.

Je soupirai.

— Une certaine tueuse de vampires à moitié loup-garou et à moitié vampire, tu veux dire ?

La mâchoire de Keaty se crispa. Il gagnait sa vie en tuant toutes sortes de monstres, il avait toujours eu du mal à accepter la moitié vampire de mon héritage, mais il avait encore plus de mal à accepter la moitié loup-garou. On était deux.

— Il ne le sait pas. Personne ne le sait.

— Ils savent que je ne suis pas humaine, Keaty. Ils peuvent le sentir. Les loups

le peuvent aussi. Ils savent tous qu'un truc cloche. Ils n'arrivent pas à assembler les pièces du puzzle. Il suffirait qu'un loup dise à un vampire que je sens le chien mouillé et qu'un vampire dise à un loup que je sens le mort-vivant, et ils comprendraient. C'est juste une question de temps.

— Donc, j'imagine que c'est une bonne chose que les vampires et les loups-garous ne se retrouvent pas pour un brunch hebdomadaire.

Je plongeai la tête dans la baignoire. Mes boucles blondes se défirent sous l'effet de l'eau chaude, des filets de sang coulèrent et tourbillonnèrent dans le siphon. Les battements de mon cœur s'accéléchèrent, je repensai à Peyton et au Conseil des vampires.

Je devais appeler Holden.

Holden était mon vampire agent de liaison avec le Conseil. Comme un travailleur social, en gros. À chaque fois qu'un vampire nouveau-né ou plus rarement, un non-vampire rejoignait leurs rangs, on lui attribuait un contact au sein du Conseil. C'était, en général, un vampire de niveau moins élevé, la plupart étant âgée de moins de deux cents ans. Tous étaient des Gardiens, un titre assigné aux vampires de confiance, mais ils n'avaient aucun pouvoir réel dans la hiérarchie.

Un Gardien devait faire ses preuves avant d'être promu Sentinelle, Gouverneur, puis Ancien, et finalement, si l'opportunité se présentait, Seigneur du Tribunal. Puisqu'il n'y avait que trois Seigneurs du Tribunal à la fois, à moins d'en provoquer un en duel, la seule manière de gravir les échelons était d'être patient.

Les Anciens n'avaient pas prévu que je représenterais un tel défi lorsqu'ils m'avaient affectée à Holden, et l'empêcher d'évoluer au sein du conseil m'inquiétait. Il avait dépassé son bicentenaire pendant les six années de notre relation, et pourtant il stagnait à son poste de Gardien.

Holden, tout comme les membres du Conseil, savait que je n'étais qu'à moitié vampire – il était impossible de le leur dissimuler – mais il était le seul à être au courant de la nature de l'autre moitié. Il gardait le secret, même vis-à-vis des Seigneurs du Tribunal. Holden, comme Keaty, me connaissait depuis que j'avais

seize ans, et ils me protégeaient sans que je le leur demande, comme des frères parfois trop attentionnés.

— Je pense que le Tribunal sera peut-être un peu plus clément avec moi que la dernière fois.

— Tu veux dire la fois où tu as tué trois hors-la-loi sur un quai de métro, sans validation, au milieu de la soirée, pendant que cent personnes regardaient ?

Un gloussement rendit sa voix plus légère. Oui, éliminer un vampire sans témoins serait un peu plus facile à avaler pour eux que les gros titres du *Post* faisant allusion à une folle armée d'une épée et à des cadavres qui se transforment en poussière à la morgue.

— Le *Post*, c'est une grosse blague de toute façon. Le *Times* n'en a même pas parlé.

— Et tu as courageusement tenté d'expliquer la différence au Tribunal... ils ont adoré, si je m'en souviens bien.

Je tirai mes cheveux mouillés en arrière et me fis une queue de cheval. Mes boucles lâches reprenaient forme, le rouge avait déserté mes cheveux dorés.

— Je pense juste qu'ils se focaliseront davantage sur les implications du retour de Peyton que sur la mort d'un hors-la-loi.

Keaty s'assit sur le bord de la baignoire et me tendit l'autre serviette afin que j'essuie les morceaux récalcitrants de cervelle qui collaient à mon oreille.

— Tu ne les comprends toujours pas, n'est-ce pas ? Il s'agit de ton peuple, une partie de ton héritage.

— Arrête, le prévins-je en lui lançant un regard dénué de la moindre trace d'humour.

— Et toi, arrête de le nier. Tu ne peux pas faire comme si ce n'était pas vrai. Leurs lois s'appliquent à toi parce que tu les laisses faire. Tu as demandé à être autorisée dans leurs cercles. Je tuais des vampires pour le Conseil depuis dix bonnes années sans jamais les avoir rencontrés en personne. Toi, au bout de trois mois en ville, tu les suppliais déjà d'avoir une audience. Ce que tu n'arrives pas à comprendre, c'est qu'une mort est toujours une perte pour eux. Lorsqu'ils nous signent les mandats, ils nous autorisent à tuer leurs enfants. Leurs frères et leurs

sœurs. Leurs parents. Les vampires ne sont pas aussi cruels que tu veux le croire, et ils ne prendront jamais une mort à la légère, même s'ils estiment qu'elle est nécessaire.

Je tins la serviette et je m'observai dans le miroir. J'étais pâle, exténuée, mais ça aurait pu être pire vu la nuit que je venais de passer. J'écoutais ce qu'il était en train de me dire, et il avait raison. Aux yeux du Conseil, j'étais à la fois une bénédiction et une abomination. Ils ne tuaient pas leurs pairs, mais savaient que Keaty le ferait parce qu'il était humain et qu'il manquait de morale lorsqu'il s'agissait de se débarrasser de monstres.

Et puis, j'étais arrivée, une demi-vampire, partageant un lien de sang avec eux, et j'avais réclamé qu'il me laisse tuer mes propres pairs. Et je me demandais pourquoi ils avaient autant de mal à m'accepter. Je n'arrivais même pas à m'accepter moi-même.

— Je vais appeler Holden, dis-je.

Je n'avais aucune envie de le faire.

— Je suis sûre qu'il sera ravi.

Chapitre 5

Holden, comme la plupart des vampires, ne répondait pas à son téléphone. Il laissait toujours le répondeur s'enclencher, partant du principe qu'une personne qui avait une vraie raison de le contacter allait laisser un message et attendre qu'il la rappelle. Les vampires font preuve d'une telle patience qu'ils arrivent à décourager n'importe quelle personne de leur entourage, une des raisons pour lesquelles ils passent la majorité de leur temps avec leurs pairs.

Je résumai les événements de la soirée du mieux que je pus malgré les limites de la boîte vocale.

— Hey, Holden, c'est Secret. J'ai tué un hors-la-loi non validé dans le parc, cette nuit. Il l'avait cherché. Envoie mes meilleurs sentiments au Tribunal.

Je me trouvais dans un café ouvert toute la nuit près de chez Keaty. Pendant que je laissais le message, j'attendais mon latte allégé sans mousse. Derrière le comptoir, le barista, qui avait l'air d'avoir quatorze ans, me lança un regard inquiet.

Je lui adressai un sourire innocent, et je lui dis :

— Mon maître de donjon.

Une étincelle de compréhension s'alluma sur son visage boutonneux.

— Je voulais juste qu'il connaisse l'issue de la campagne qu'il a ratée.

Je lui fis un clin d'œil et lui pris la boisson des mains. Il marmonna qu'il fallait toujours que ça tombe sur lui.

C'était la fin du printemps et l'air était encore frais. La neige avait à peine fondu, mais le propriétaire du café avait cru bon malgré tout d'installer la terrasse sur le trottoir. Je ramenai les pans de ma veste autour de moi, même si le

froid ne me dérangeait pas. Je m'assis sur une des chaises en fer forgé. Mon portable était en sécurité dans ma poche au cas où Holden me rappellerait, mais je ne m'attendais pas à avoir de ses nouvelles tout de suite. Je n'étais pas non plus pressée de retourner au bureau, où inévitablement, j'aurais à reparler avec Keaty du pétrin dans lequel je me trouvais. Je lui avais dit que je passais me chercher un café et que j'allais me coucher.

L'aube se lèverait dans seulement une ou deux heures, et je ne pouvais rien faire pour changer ce que j'avais fait ce soir. J'en assumerais les conséquences en temps voulu.

J'essayai d'apprécier la chaleur et l'amertume sucrée du latte qui contrastait avec la fraîcheur de la nuit. Je comptais à mon tableau de chasse au moins un représentant de chacune des créatures de la nuit, et il en fallait beaucoup pour m'effrayer. Mais ma rencontre avec Henry Davies m'avait vraiment secouée.

L'imperturbable, calme et équilibrée Secret McQueen était tombée à la renverse sur son auguste derrière à cause d'une cicatrice. Peut-être que je m'étais trompée. Il était possible qu'une partie de la morsure ait guéri plus vite ou peut-être que je m'attendais tellement à voir la trace de cette dent manquante que je l'avais imaginée.

Je priai pour m'être trompé. Depuis six ans que j'exerçais ce métier, Alexandre Peyton était celui qui avait été le plus près de me tuer, et il m'avait promis de ne me pas rater lors de notre prochaine rencontre. Si j'avais raison au sujet de sa marque, il faudrait que je sois davantage sur mes gardes, en attendant que la situation explose ou qu'à l'inverse, elle se calme.

Pendant que je sirotais mon café, je fus envahie par une chaleur inattendue qui n'avait rien à voir avec ma boisson. C'était comme si la brise humide d'un soir d'été balayait la 81e Rue, rampait sur mon corps et fourmillait dans les pores de ma peau. Ma bouche s'était remplie d'une saveur musquée et dense. La sensation me submergea. Je me sentais bien et cela m'effraya. Je me léchai les lèvres, elles avaient un goût de cannelle.

Mon latte était à la vanille.

Une vague d'électricité, semblable à des piqûres d'épingle, se répercuta le

long de ma colonne vertébrale, et c'est à ce moment-là que je sentis un homme approcher. Il arriva dans mon dos et ne parut pas être conscient de ma présence jusqu'à ce qu'il se tourne vers la porte du café. Il fit une pause avant de s'avancer. Ses cheveux ras, couleur cendre étaient décoiffés par le vent frais de la nuit, et il darda ses yeux éclatants d'un bleu azur sur moi. Il y avait deux hommes avec lui, un de chaque côté : un brun de la même taille que lui, d'un peu plus d'un mètre quatre-vingt, et un autre, blond, de ma taille. Celui qui me regardait semblait aussi perplexe que moi, mais il reprit ses esprits après un court instant de silence et fit un pas dans ma direction.

— Bonjour ? dit-il comme quelqu'un qui croyait me connaître, mais qui ne savait pas qui j'étais ni où il m'avait déjà vue.

Si j'avais été en forme, j'aurais eu une répartie cinglante ou j'aurais levé les yeux au ciel et je lui aurais dit de me foutre la paix. Je l'aurais ignoré parce qu'en règle générale, j'essaie d'éviter les hommes qui tentent de flirter avec moi. Je ne donnais pas dans les rendez-vous, même si j'avais déjà essayé une ou deux fois par le passé. Je n'avais ni le temps ni la patience pour ça, sans parler du fait que je ne pourrais jamais expliquer certains aspects de ma vie à un petit ami humain.

Mais j'étais incapable de détourner les yeux, et rien de tout ça ne semblait normal.

Non seulement, je ne pouvais pas arrêter de le regarder, mais quelque chose en moi me poussait dans sa direction, m'attirait, comme si la laisse au bout de laquelle j'étais attachée se raccourcissait. Une part de moi désirait plus que tout aller vers lui. Il était beau, je ne pouvais le nier, mais c'était un inconnu et mes réactions étaient pour le moins étranges. C'était plus que du magnétisme : c'était pratiquement la loi de l'attraction. Cette attirance palpait dans mon ventre comme si un millier de papillons de nuit s'étaient rassemblés pour atteindre la lumière d'une seule ampoule nue. Mon corps exigeait que j'aille vers lui et je me rendis compte que j'étais debout. Ma chaise se trouvait plusieurs centimètres derrière moi, je tenais ma boisson dans mes mains tremblantes. Quand est-ce que je m'étais levée ?

Ses amis nous observaient aussi, comme s'ils savaient ce qui était en train de se passer. Ils paraissaient à la fois intéressés et indifférents à ma réaction. Je pariai qu'aucun d'entre eux n'avait d'effort particulier à fournir pour attirer les filles. L'homme du milieu sourit, un éclair de canines blanches brilla et je pris conscience de ce que je sentais sous la cannelle et l'électricité. Cela m'arrêta net.

— Loup, dis-je.

C'était presque un sifflement, le son que faisait un animal lorsqu'il était menacé.

Ma stupide moitié loup était attirée par lui, et je n'allais pas me laisser faire. Je n'avais aucune intention de laisser un animal m'appâter avec son désir de loup-garou. J'avais entendu parler de ces loups-garous qui utilisaient leurs pouvoirs pour troubler les loups plus jeunes ou moins forts. Je devais gérer ma moitié lycanthrope depuis ma naissance, donc depuis bien plus longtemps que la plupart des adultes atteints du même mal. Le fait que je ne m'étais pas encore changée en loup-garou alors que j'étais déjà adulte ne voulait pas dire que j'allais me faire avoir par un spécimen d'à peine vingt ans, transformé la semaine dernière.

J'avais tendance à étouffer ma moitié loup-garou bien plus que ma moitié vampire. Les vampires, malgré tous leurs défauts, étaient encore principalement humains dans leur comportement. Je pouvais l'accepter et m'identifier à eux. Leur société avait des lois et une structure. Leur organisation hiérarchique était très politique.

Les loups-garous me donnaient la sensation de ne pas être à ma place. C'était des animaux. Des êtres primitifs. Ils étaient prêts à abandonner leur part d'humanité pour embrasser un état qui faisait d'eux des créatures sauvages et irréfléchies. Je n'avais jamais essayé de me renseigner sur leur monde, car je ne voulais pas faire partie d'une société qui octroyait autant de liberté sans encadrement. Je ne pouvais pas me payer le luxe de me laisser aller ainsi. Si je le faisais, je risquais de libérer bien plus que mon loup.

Je me détournai de lui, et son visage se brouilla de confusion à nouveau. Je n'allais pas prendre part à leur petit jeu. En me dirigeant vers l'arrière du patio, je décidai de m'enfuir. J'étais presque arrivée au coin du pâté d'immeuble

lorsque je risquai un regard en arrière. Ils n'étaient plus là.

Je m'immobilisai, serrant toujours mon latte dans ma main. Il s'était peut-être rendu compte que je n'étais pas intéressée et avait laissé tomber. Je lâchai un soupir de soulagement. Un truc en moins dont j'aurais à m'inquiéter cette nuit. J'étais déjà assez occupée comme ça. La dernière chose dont j'avais besoin était de devoir repousser un garçon insistant qui me montrait une affection de chiot.

En faisant demi-tour au coin de la rue, je percutai le grand brun qui était avec l'homme tout à l'heure. Un hoquet de surprise s'échappa de mes lèvres.

— Nom de...

— J'aimerais que vous veniez avec moi, mademoiselle.

— C'est ça, oui !

Je lâchai ma boisson et tentai d'atteindre mon arme dans mon dos, mais il m'agrippa le bras avant que je n'y parvienne.

— Ce ne sera pas nécessaire. Nous voulons seulement avoir une conversation rapide avec vous à propos de ce qui s'est passé dans le café.

Avant que je puisse trouver la bonne série d'insultes pour expliquer que je n'avais aucune intention d'aller où que ce soit avec lui, il était en train de me traîner pas si gentiment que ça vers une voiture qui attendait. Il ouvrit la porte tout en retirant l'arme de ma ceinture et me poussa sur le siège arrière.

Et moi qui pensais que ma nuit ne pouvait pas être pire.

Chapitre 6

— Non, mais vous vous croyez où ?

J'étais assise près du beau mec du café, à l'arrière d'une élégante limousine et, tout à coup, j'appréciais beaucoup moins les vitres teintées que plus tôt dans la soirée.

— Je m'appelle...

— Écoute, je me fous de qui tu es, mec. Tu n'as pas le droit d'user de tes charmes de loup sur des filles que tu ne connais pas et de les kidnapper quand elles te rejettent ! Je me fous de savoir ce qui t'a pris, ça ne se fait pas.

Pendant un moment, il m'observa attentivement, en silence. Puis, ignorant ce que je venais de lui dire, ou peut-être à cause de ce que je lui avais dit, il sourit.

— Mes charmes de loup ?

Le brun et lui gloussèrent avant d'échanger un regard amusé.

— C'est ce que tu penses ? Tu penses que tu as été attirée par moi parce que j'ai utilisé ma « magie de loup » ?

Il prononça ces deux derniers mots sur un ton exagérément sarcastique, en écartant grand les paumes de ses mains comme s'il était en train de jeter un sort.

— Ne te lance pas des fleurs. Je n'étais pas attirée par toi.

J'avais croisé les bras et je me plaquai tellement contre la porte que, plus tard, j'aurais la marque de la poignée incrustée sur la hanche. L'espace était restreint et j'essayai de me tenir aussi loin que possible de ce type. L'obscurité de la voiture dissimulait en partie son visage, je ne le voyais que par à-coups lorsqu'on passait sous une lumière.

— Au coin de la prochaine rue, ça ira.

Je m'étais adressée au chauffeur blond, l'autre homme qui l'accompagnait.

— Oh, j'ai bien peur que non, répliqua mon indésirable compagnon.

J'étais en train de passer de contrariée à réellement énervée.

— Tu vas me laisser sortir d'ici, tu peux en être sûr.

— Je prévois de te laisser partir, sans te faire de mal ; mais toi et moi, on doit d'abord parler.

— Je n'ai rien à dire à un homme qui utilise ses gorilles pour me jeter dans une voiture. D'où je viens, quand un mec veut apprendre à connaître une fille, il l'invite d'abord à dîner. Le kidnapping, c'est dépassé depuis l'époque des hommes des cavernes.

— Alors, peut-être que si je t'invitais à dîner...

— Tu te fous de moi, là ?

J'en restai bouche bée, incapable de masquer le choc que m'avait causé ce revirement.

— Non. Je suis très sérieux.

— Arrêtez la voiture !

— Dominick, tu as entendu la dame. Pourrais-tu arrêter la voiture, s'il te plaît ?

— Oui, M. Rain.

Ce ton formel sonnait faux, comme s'il n'était pas habituel entre eux.

La voiture finit par s'immobiliser, mais lorsque je tentai d'ouvrir la porte, je constatai qu'elle était – ô surprise – fermée.

M. Rain poursuivit ce simulacre de conversation agréable en disant :

— Tu n'étais pas proche de la personne qui t'a mordue, c'est ça ?

— Je n'ai jamais été mordue, rétorquai-je, du tac au tac, furieuse. Ne fais pas semblant de savoir quoi que ce soit sur moi, le chiot. Tu ne sais pas qui je suis.

— Pourtant, tu es un loup. Je peux le sentir.

Je tentai à nouveau d'ouvrir la porte. Pour l'instant, il ne faisait que parler ; il n'avait pas essayé de me toucher ou de s'asseoir plus près de moi. Le courant, palpable, qui circulait toujours entre nous, remplissait l'arrière de la voiture comme la brume invisible de l'aube naissante, et j'eus encore plus de mal à

supporter cette situation. Les poils de mes bras et de mon cou s'étaient dressés à cause de sa proximité.

— Qu'est-ce que tu veux de moi ?

— Je veux juste te poser quelques questions. Je peux peut-être même répondre aux tiennes. Tu sembles vouloir ignorer ce que signifie être un loup, sinon tu ne serais pas en train de combattre le tien à ce point. Je crois que je pourrais changer la mauvaise opinion que tu as de ton propre peuple.

Des questions ? Bien sûr que j'avais des questions, je n'avais jamais su ce qu'être un loup voulait dire. Mais est-ce que je pouvais faire confiance à un inconnu ? Un inconnu qui m'avait kidnappée, en plus. Avais-je vraiment le choix ?

— Je répondrai à ta question, à une condition, offris-je.

— Laquelle ?

— Vous me rendez mon arme.

Du siège avant me parvinrent deux réactions différentes. Dominick, le petit blond derrière le volant, laissa échapper un rire brusque. Je commençais à être franchement agacée qu'on se moque de moi ce soir. Le brun qui était en possession de mon arme grogna de manière presque inaudible : il n'avait aucun sens de l'humour.

— Tu promets de t'asseoir et de discuter avec moi si je te rends ton arme ? me demanda le beau et mystérieux M. Rain.

Et pourquoi avais-je l'impression que ce nom me disait quelque chose ? J'étais trop distraite pour me creuser la tête et trouver où je l'avais déjà entendu.

Ce type était fort. Je n'avais pas envie d'accepter, mais quelque chose dans sa façon de me parler m'empêcha de refuser.

— Promets-le-moi, répéta-t-il.

— Oui, promis. Maintenant, donnez-moi mon arme.

Je tendis la main entre les sièges avant et j'attendis.

— Desmond, s'il te plaît, fais ce que demande la demoiselle.

Je dévisageai le loup brun, le regard plongé dans ses yeux d'un bleu étrange, et j'y vis une menace implicite. Il me disait que, si je franchissais la limite, il ne me

lâcherait pas. Au fond de moi, une alarme interne se déclencha, comme le fait un chien qui se met à aboyer à l'approche d'un danger. Qu'est-ce qui se passait avec ces types ? J'étais avec eux depuis moins de quinze minutes et ils avaient déjà réussi à faire réagir ma partie loup plus que quiconque en vingt-deux ans d'existence. Je m'étais tellement efforcée de museler mon chien intérieur que j'avais complètement oublié qu'il existait. Mais il était réveillé à présent, et les événements qui étaient en train de se produire le faisait à la fois remuer la queue et grogner.

Quel traître, cet animal !

Le loup appelé Desmond me rendit mon pistolet et, dès que je l'eus dans les mains, je dus résister à l'envie de le pointer sur quelqu'un. Cela ne m'aiderait pas de toute façon. Les balles qu'il contenait n'étaient pas en argent. Comme les loups-garous, les vampires étaient sensibles aux blessures provoquées par de l'argent, mais le métal n'avait aucune importance quand il s'agissait d'exploser la tête de quelqu'un avec une arme à feu. Mon travail ne consistait presque jamais à chasser des loups-garous : utiliser des balles en argent pour mon boulot de tous les jours était une dépense inutile. C'était ce genre d'expériences qui me faisait penser qu'utiliser systématiquement des balles en argent ne serait peut-être pas du luxe.

Je ne braquai pas mon arme sur M. Rain ou sur aucun de ses hommes. Une promesse est une promesse après tout, donc elle retourna dans la ceinture de mon pantalon. La raison pour laquelle je n'avais pas pensé à porter mon étui aujourd'hui m'échappait. J'avais aspiré à une nuit calme, mais ce n'était pas une excuse pour être aussi peu préparée. S'il existait une devise de boy scout pour les tueurs à gages, ce serait « Toujours armé ».

Dominick avait quitté la voiture pour m'ouvrir la porte de l'extérieur. Desmond et moi sortîmes en même temps, et j'étais sûre qu'il me suivrait comme mon ombre pour le reste de la soirée. À son attitude, je compris que la situation lui déplaisait encore plus qu'à moi. Il faisait de gros efforts pour rester près de moi sans jamais me toucher.

M. Rain se glissa hors de la limousine et en fit le tour pour s'arrêter à côté de

moi. Il n'avait pas les mêmes scrupules à toucher les gens que Desmond. Sa main s'appuya contre le bas de mon dos, ses doigts adroits évitèrent mon arme et me poussèrent doucement en avant. Le contact de ses doigts à travers le cuir de ma veste et le coton léger de mon t-shirt envoya un frisson d'excitation dans ma colonne vertébrale qui parvint jusqu'à mon entrejambe.

L'intensité inattendue de la pulsion provoquée par ce simple effleurement me terrifia. Ça ne pouvait pas être normal. Je ne contrôlais pas mon propre désir, or je détestais perdre le contrôle.

J'étais prise en sandwich entre Desmond et M. Rain, Dominik fermait la marche : pas facile de s'échapper. Nous marchâmes vers l'immeuble devant lequel Dominick s'était garé, et je reconnus immédiatement les parois de verre noires et brillantes, ainsi que les fontaines murales qui ruisselaient de chaque côté des portes de verre hautes de quatre mètres. Un article sur cet immeuble avait été publié dans *AD Magazine*¹ et un épisode de *Lifestyles of the Fabulously Wealthy*² lui avait été consacré. J'étais déjà passée devant en route vers une mission ou sur le chemin du retour.

Rain. Rain était le nom de cet hôtel six étoiles monstrueux, dans lequel la chambre la moins chère était à huit cents dollars. Je commençais à réaliser, mais je n'arrivais pas encore à assembler toutes les pièces. J'en savais assez pour comprendre qu'une fois le puzzle reconstitué, je risquais de ne pas aimer le tableau final.

Un portier, debout à l'entrée, n'eut pas l'air surpris de voir une femme menue flanquée d'une meute d'hommes. Une meute ? Un mauvais choix de mot, mais un choix de mot approprié.

— Bonsoir, M. Rain. Avez-vous encore besoin de la voiture, ce soir ?

— Cela reste à voir, Carl. S'il vous plaît, tenez-la prête, demanda Rain.

Le portier acquiesça et un gouffre s'ouvrit en moi.

— Dites à Melvin de s'assurer qu'aucun appel ne soit transféré à l'appartement jusqu'à nouvel ordre.

On traversa l'immense hall en quelques grandes foulées rapides. Ça ne me laissa pas beaucoup de temps pour m'émerveiller devant les éléments noirs et

argentés du sol, mais je remarquai que les murs intérieurs, tout comme les murs extérieurs, étaient faits de fontaines en marbre noir. Les portes brillantes de l'ascenseur s'ouvrirent et ils me guidèrent dans cette boîte entourée de miroirs.

Les ascenseurs représentaient une énigme pour moi. Les morts-vivants sont programmés pour accepter l'enfermement comme une condition de leur survie, ma moitié vampire ne s'en émut donc pas. Même si je n'avais jamais été dans un cercueil, les vampires étaient prédisposés à aimer les endroits sombres et étroits. Par contre, ma moitié loup-garou, trop souvent ignorée, rêvait de s'acharner à coups de griffes sur les portes jusqu'à ce qu'on l'autorise à sortir.

J'eus l'impression que la montée durait une éternité. La main de M. Rain se glissa sous ma veste courte et sous mon t-shirt pour effleurer ma peau nue. Je voulus le gifler pour son audace jusqu'à ce que je réalise que l'excitation que me procurait son contact direct avait fait disparaître la tension qui m'habitait. Sa main légèrement posée sur moi, avait calmé ma bête. Mon loup n'était plus en proie à la panique.

Mon Dieu, j'en avais des questions à poser à ce type.

J'avais déjà rencontré des loups-garous par le passé et j'en avais tué deux par obligation, mais aucun d'eux n'avait déclenché cette vague irréaliste de tranquillité en moi.

— Qui es-tu, au fait ?

Les mots s'échappèrent de ma bouche dans un chuchotement essoufflé, toute ma rage s'était volatilisée. Les deux autres loups échangèrent un regard.

— Je suis Lucas Rain, dit-il, comme si c'était un nom banal et qu'il était juste un type qui se présentait à une fille pour la première fois.

Ma respiration se bloqua dans ma gorge et je chancelai, choquée d'apprendre sa véritable identité. Comment avais-je pu être aussi stupide et passer à côté ? M. Rain ? Les hôtels Rain ? Mon Dieu, je me sentis défaillir. C'était *le* Lucas Rain, un magnat de l'immobilier milliardaire et extrêmement discret.

Selon la rumeur, il s'était offert l'équipe des *Boston Red Sox*³ pour son vingt et unième anniversaire. Il n'apparaissait jamais en public. Les magazines à scandale ne montraient que des photos floues de lui portant une casquette de

baseball ou un manteau à capuche.

Les mannequins affirmaient toutes qu'elles avaient couché avec lui, mais aucune de leurs histoires ne concordait assez pour déterminer où se trouvait sa résidence permanente. Elles étaient toutes d'accord sur un point, c'était un amant fougueux et talentueux qui ne demandait jamais de second rendez-vous.

Tout ce qui concernait la famille Rain était auréolé de mystère. Le père de Lucas, Jeremiah, et son père avant lui avaient été aussi secrets et discrets que Lucas l'était maintenant. La seule descendante Rain qui savourait les feux des projecteurs était la sœur de Lucas, Kellen, dont les scandales et la débauche extravagante faisaient de l'ombre aux sœurs Hilton. Lucas était un fantôme, on ne savait rien de lui avec certitude. Mais j'étais là, debout à ses côtés, et sa proximité m'indiquait qu'il était plus réel que tous les fantômes que j'avais rencontrés.

Je comprenais pourquoi il chérissait son secret aussi jalousement que je chérissais le mien. De toute sa vie, il y avait une chose que Lucas n'avait pas dévoilée aux yeux indiscrets de l'humanité, et ce secret, je le connaissais.

Pour un loup-garou natif de l'état de New York et spécifiquement de la ville de New York, le nom de Lucas Rain était révérend pour une raison complètement différente, une raison qui n'apparaîtrait jamais dans les colonnes des tabloïds.

Je me trouvais dans un ascenseur avec Lucas Rain, le roi des loups de l'Est.

¹ AD Magazine est une revue de décoration, design, architecture, etc.

² C'est une émission de télévision américaine

³ Équipe de baseball américaine.

Chapitre 7

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent avec un son sourd et je trébuchai en sortant à la hâte pour m'éloigner de Lucas et Desmond. Dominick resta dans l'ascenseur, attendant de voir ce qui allait suivre. Je n'avais pas encore eu peur pour ma sécurité, mais d'un seul coup, je me réalisai que si quelqu'un pouvait me faire disparaître sans qu'on lui pose de questions, c'était bien Lucas Rain. Il avait la richesse et le pouvoir nécessaires. Je me mis à avoir des sueurs froides.

Ils le remarquèrent.

— Pourquoi as-tu peur ? Ce n'est pas la réaction que j'ai l'habitude de susciter. Sauf si, bien sûr, cette personne m'a fait du tort. On ne se connaît même pas, donc tu n'as aucune raison de me craindre.

Lucas avait l'air sincèrement perplexe.

Les portes s'étaient ouvertes sur un étage privé, et j'étais seule avec ces hommes. Le seul réconfort que mon arme me procurait, c'était de savoir que je pouvais tuer un loup-garou d'une balle dans la tête. Mais le souvenir de la menace dans les yeux de Desmond, et la facilité avec laquelle il m'avait pris mon arme la première fois, rendaient incertaines mes chances contre ces trois créatures aux capacités presque égales aux miennes.

Pendant mes bons jours, j'étais plus forte que le loup-garou moyen, mais je n'étais pas plus forte que trois loups-garous mâles dans la force de l'âge. Je fouillai dans les profondeurs de mon esprit et j'essayai d'arracher mon vampire intérieur au sommeil, en vain. Dehors, les teintes gris pâle de l'aube peignaient le ciel pour m'avertir : ma moitié vampire, à toutes fins pratiques, n'était plus de

ce monde. Merde. Il ne me restait plus que mes instincts de loup-garou et l'entraînement de Keaty.

Lucas fit un pas en avant et me regarda comme un humain observe un animal en cage qui représente une menace pour lui-même.

— Te sentirais-tu plus en sécurité si, avant que l'on continue, tu pouvais appeler quelqu'un pour lui indiquer où tu te trouves ?

Ce type était né pour faire de la politique et résoudre des problèmes. Ce n'était pas étonnant qu'à seulement vingt-six ans, il soit le PDG d'une des cinq cents entreprises américaines les plus prospères et, plus impressionnant encore, qu'il soit l'unique monarque d'un royaume secret composé de milliers d'individus. Son offre était d'une simplicité effarante. C'était exactement ce qu'il convenait de dire.

Je n'étais pas habituée aux civilités dans mon métier.

— Humm, oui, en fait.

Je penchai la tête sur le côté, faisant de mon mieux pour essayer de comprendre ce qu'il me voulait. Le lui demander cash me semblait trop... facile.

— J'ai bien peur que ton portable ne fonctionne pas à cet étage. Tout passe par les lignes fixes. Desmond va t'emmener dans le bureau. Nous avons un téléphone là-bas. Prends tout le temps et l'intimité dont tu as besoin. Tu pourras me rejoindre à l'étage, après.

— À l'étage ?

Je jetai un coup d'œil autour de moi, pour mieux observer ce qui m'entourait. J'avais du mal à prendre la pleine mesure de la taille de ses quartiers.

— Oui. L'immeuble m'appartient, j'occupe les trois étages supérieurs. Une oasis au-dessus de la ville. Quand on a une aussi grande demeure, il est plus aisé de rester chez soi, j'imagine.

— Et l'absence de portable t'aide vraiment à préserver ton oasis ?

— Je n'aime pas ça, c'est tout. J'en ai un, mais je trouve que c'est plus une distraction qu'autre chose. Pour des raisons évidentes, mon temps personnel est limité, alors j'ai pris des mesures pour être sûr de pouvoir en profiter en paix.

— Je vois.

Je n'étais pas sûre de voir.

— Avant de te laisser, dis-moi, et j'espère que ça n'aura pas l'air trop grossier de poser la question aussi tard dans la soirée, comment t'appelles-tu ?

Je faillis éclater de rire. Au point où on en était, j'avais l'impression d'être avec lui depuis des jours, et ça me changeait de tomber sur quelqu'un qui ne devinait pas qui j'étais dès les premières minutes de notre rencontre.

— Secret.

Puis, pour qu'il sache que je n'évitais pas de lui dire mon nom entier par pure coquetterie, j'ajoutai :

— Secret McQueen.

— McQueen, répéta-t-il, en lançant un regard à Desmond.

— Eh bien, intéressant, n'est-ce pas ?

— Ça paraît logique.

Desmond haussa les épaules. Mais je vis qu'il avait pâli.

Depuis que j'étais en ville, je n'avais jamais vu autant de loups-garous réunis en un seul lieu et je n'avais été officiellement présentée qu'à un seul d'entre eux. C'était drôle, la réaction de Desmond était la même que celle de l'autre loup que j'avais rencontré – désinvolte, mais gênée. Ça ne présageait rien de bon. Ils n'avaient pas l'air de vouloir m'expliquer ce qu'ils venaient de comprendre. Au lieu de ça, Lucas me salua d'un signe de tête et Dominick le suivit dans les profondeurs de l'appartement. L'étage principal était un labyrinthe de portes closes et de longs couloirs noirs. Je n'avais encore pas vu de fenêtres et toute la surface de l'appartement était éclairée par de majestueux chandeliers en pierre.

Desmond s'engagea dans un vestibule, s'attendant à ce que je lui emboîte le pas.

— Donc... commençai-je, sans être sûre qu'il soit ouvert à la conversation, Dominick et toi, vous êtes ses... gardes du corps ?

Desmond s'arrêta devant une porte ouverte, son corps grand et mince occupait tout l'espace du chambranle. Il me jaugea, comme s'il se demandait ce qu'il allait faire de moi.

— Alors, ce que Lucas a dit est vrai. Tu ne connais vraiment pas les traditions

de ton peuple.

Je me hérissai.

— Les loups ne sont pas humains.

Ses yeux me fixèrent d'une manière déstabilisante, avec ce regard dont il avait le secret.

— Les loups en sont juste des versions améliorées. Au moins, contrairement aux goules ou aux vampires, nous sommes encore vivants.

Je savais que ce n'était pas une attaque dirigée contre moi, car il ignorait ce que j'étais, mais je me sentis quand même offensée.

— Au moins, les vampires ne ressentent pas le besoin de changer de peau une fois par mois pour aller chasser des lapins au clair de lune.

Le coin de sa lèvre s'étira, comme s'il essayait de sourire sans y parvenir.

— Ça va vraiment être compliqué de t'intégrer à la meute.

Puis, il soupira.

— Je ne suis pas le garde du corps de Lucas. Dominick, lui, est sa protection personnelle. Je suis le second de Lucas. Son lieutenant.

Inutile d'être à moitié loup-garou pour savoir que c'était une position de grande importance. Je n'étais pas non plus assez stupide pour ignorer à quel point ma naïveté l'avait heurté.

— Desmond, je suis désolée. T'insulter toi ou ta position n'était pas mon intention.

Il eut l'air de se détendre un peu.

— Tu as ma parole que les futures insultes seront beaucoup plus personnalisées et te seront exclusivement adressées, ajoutai-je avec un sourire tellement grand qu'il ne pouvait pas prendre ma plaisanterie pour de la méchanceté.

Pour des raisons que je ne pouvais expliquer, je ne voulais pas déplaire à Desmond. Cette nuit devenait réellement étrange.

Il s'éloigna de l'embrasure de la porte pour me laisser pénétrer dans le bureau.

— J'espère que tu auras l'opportunité de m'insulter à nouveau dans le futur. Quelle que soit la position que tu choisiras.

Comme il sortait de la pièce, je ne pus m'empêcher de me demander s'il ne flirtait pas avec moi.

Je passai deux appels avant de quitter le bureau. Le premier pour Keaty, qui répondit après seulement deux sonneries. Je ne m'attardai pas sur le comment j'avais atterri dans la chambre d'hôtel de Lucas, mais je l'informai que j'étais en train d'avoir un *tête-à-tête*¹ avec le roi des loups-garous. Il comprit la gravité de la situation et il me dit que si je ne l'avais pas appelé d'ici midi, il détrônerait Lucas personnellement. De manière définitive.

Le second appel fut pour mon amie Mercedes Castilla. *Déetective* Mercedes Castilla, me corrigeait-elle souvent. Cedes était un des rares agents de police qui croyait aux créatures surnaturelles qui rôdent la nuit. Elle était assez intelligente pour ne pas partager ses croyances progressistes avec ceux qui l'entouraient, mais ça lui donnait l'avantage de pouvoir appeler un chat un chat. Ou dans le cas présent, des crocs des crocs.

Ça voulait aussi dire qu'elle comprenait qu'il existait des situations dans lesquelles la justice humaine ne prévalait pas et dans ces cas-là, elle m'appelait pour faire le sale boulot.

Mercedes ne savait pas tout à fait qui j'étais. Lui expliquer mon patrimoine génétique l'aurait perturbée et l'aurait terrifiée, donc j'avais pris mon mal en patience jusqu'à ce que je sache quel monstre était le moins diabolique pour elle. Pendant la première année de notre amitié, je lui avais juste laissé comprendre que j'étais une tueuse à gages qui n'était peut-être pas totalement humaine. J'avais eu besoin de son aide pour faire disparaître des preuves suite à l'assassinat d'un hors-la-loi et elle m'avait appelée pour me dire « Ces suceurs de sang l'ont bien mérité. Ils ne sont même pas vivants de toute façon. Tant mieux pour toi. »

Déconfite que la très progressiste Mercedes soit prête à cataloguer une espèce entière, je lui avais confessé à contrecœur *l'autre* partie de ma lignée à la place. La moitié que je n'étais pas prête à accepter.

Même si elle n'avait pas compris comment quelqu'un pouvait être à moitié loup-garou, et malgré mon incapacité à lui fournir des explications, elle avait

accepté ma part lycanthrope, au même titre que sa part portoricaine. Cela signifiait aussi que je devais m'efforcer de sourire et de prendre sur moi lorsqu'elle critiquait les vampires en les traitant de machines à tuer sans âme, ce qu'elle adorait faire. Lorsque je lui avais avoué qu'Holden était mon contact mort-vivant, elle avait été particulièrement mécontente de sa présence constante et nocturne dans ma vie.

Par contre, apprendre que j'étais dans le penthouse de Lucas Rain l'excita au plus haut point.

— Oh, mon Dieu, est-ce qu'il est aussi beau qu'on le dit ? Aussi riche ? Tu as couché avec lui ? Tu vas le faire ? À quoi il ressemble ?

Tout ce babillage d'adolescente jaillissait de la bouche d'une détective endurcie qui avait largement dépassé le cap redouté de son trentième anniversaire, même si elle répugnait à l'admettre. Cette année, elle allait fêter pour la quatrième fois son vingt-neuvième anniversaire : depuis que je la connaissais, elle avait donc vingt-neuf ans.

Et elle disait que les vampires étaient névrosés.

— Cedes, respire s'il te plaît. Si j'étais là pour me taper Lucas, je ne serais pas au téléphone avec toi.

Desmond choisit de revenir à ce moment inopportun. Le sourire qui étira le coin de ses lèvres s'évanouit aussi vite qu'il était apparu lorsque j'ajoutai :

— Je veux juste que tu saches que si je ne t'appelle pas avant midi, c'est que quelque chose de grave m'est arrivé. Dis à la police de chercher ici en premier.

— Grave ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Secret, qu'est-ce qui se passe ?

Pour que je sois prête à impliquer la police, ça devait être sérieux.

— As-tu appelé M. Keats pour lui en parler ?

Je lui assurai que tout allait bien et que j'étais juste prudente, mais autre chose lui avait déjà traversé l'esprit.

— Avant que tu raccroches, est-ce que, par hasard, tu aurais des infos sur une fille qui a été attaquée à Central Park ce soir ? Elle est dans une cellule en ce moment parce qu'on a peur qu'elle ait perdu la tête. Elle n'arrête pas de dire qu'une femme blonde et mince l'a sauvée d'un monstre. Elle utilise le mot en V.

Je me raidis. Je n'avais pas peur que la police croie l'histoire de cette fille sur un agresseur vampire. D'autres personnes avaient fait les mêmes affirmations, et ça n'avait pas eu de conséquence. Mais elle n'avait pas été la seule à mentionner qu'une justicière blonde lui avait sauvé la peau. Dans les commissariats de police de New York, un surnom pas du tout agréable avait commencé à circuler.

— Les garçons disent que c'est Buffy à la rescousse, à nouveau, me taquina-t-elle en sachant que ça me ferait sortir de mes gonds.

J'agrippai le téléphone tellement fort que le plastique solide se déforma. Desmond avait sans doute ressenti mon agitation parce qu'il fit quelques pas dans la pièce, gardant un œil sur moi au cas où mon énervement se manifesterait de manière plus agressive. Je levai la main pour lui indiquer que j'allais bien.

— Cedes, est-ce que tu peux faire ce que je t'ai demandé, s'il te plaît ?

— Est-ce que M. Keats était inquiet ?

— Keaty ne s'inquiète que si moi je m'inquiète. Je ne suis pas inquiète, j'essaie juste d'être intelligente.

Elle se mit à glousser.

— Tu devrais profiter plus de la vie. Tu es dans le penthouse d'un milliardaire et tu passes des appels pour dire où tu es. Tu n'as pas besoin d'un chaperon. Fais-toi du bien ! Lâche-toi !

Je soupirai.

— okay, okay. Mais appelle-moi si cette soirée se transforme en un week-end à Ibiza.

Ce ne serait pas sage de ma part de lui dire qu'elle ne me verrait jamais à la lumière du jour, encore moins en train de bronzer sur le sable avec les adorateurs des UV, et je ne pouvais pas lui dire qu'un voyage vers les plages ensoleillées d'Ibiza me tuerait. Si le roi des loups-garous ne s'en chargeait pas d'abord.

Je raccrochai le téléphone et fis face à Desmond.

— Je suis prête.

Mon Dieu, c'était le plus gros mensonge que j'avais dit de la nuit.

¹ En français dans le texte

Chapitre 8

Je suivis Desmond dans l'escalier en colimaçon, laissant mon esprit vagabonder pendant qu'on grimpait vers les étages supérieurs de la tanière de Lucas. Le jean sombre et bien coupé de Desmond m'offrait une vue imprenable. Et ça valait vraiment le coup d'en profiter ! Il se déplaçait avec cette grâce pleine d'assurance qui caractérisait tous les lycanthropes, moi y compris. Si ma propre agilité me semblait normale, je ne pouvais m'empêcher de l'admirer chez les autres. Chacun de ses pas était léger et facile ; ses pieds touchaient à peine les marches. Le spectacle de son cul avait été tellement fascinant qu'une fois arrivée en haut, j'avais presque oublié ce qui m'attendait.

Mais j'étais là, devant un long couloir qui menait à deux larges portes ouvertes faites d'un bois sombre. À l'instant où je les vis, elles me mirent mal à l'aise, parce que, pour moi, les portes de ce genre étaient synonymes de mauvaises nouvelles. À l'intérieur de la pièce, j'aperçus la lumière tremblante d'un feu. Mon cœur se coinça dans ma gorge et les questions déferlèrent dans mon esprit.

— Vas-y, dit Desmond avant de me laisser seule.

D'un pas lourd et hésitant, je parcourus couloir. En entrant, au comble de l'appréhension, je dus combattre l'envie irrépressible de sortir mon arme. Dire que c'était une « chambre de maître » serait un euphémisme... La pièce était grandiose. Sa taille éclipsait celle de mon appartement, ce qui n'était pas difficile puisque je louais un deux-pièces en sous-sol.

Une piscine olympique aurait pu tenir ici et il y aurait encore eu de la place. L'envergure de la suite était écrasante, et c'était juste une pièce parmi d'autres.

— Bienvenue.

Lucas se tenait derrière un large, beau et luxueux bureau en acajou, et se leva pour me recevoir. Les lieux étaient composés d'une zone pour s'asseoir près du feu avec deux fauteuils, ainsi que d'un lit qui avait l'air plus large qu'un king size, mais au lieu de me conduire par là, il m'indiqua la chaise en cuir devant son bureau. Nous nous assîmes tous les deux.

Il voulait que je sache que nous allions uniquement parler affaires ; j'appréciai le geste. Vu la réaction qu'il avait provoquée dans mon entrejambe plus tôt, je préférais éviter de mener une conversation avec lui dans un endroit où il était possible de s'allonger. Je devais me méfier de mes pulsions les plus primaires quand j'étais à ses côtés. Il était évident que je risquais de ne pas lui résister. Il suffisait de le regarder pour savoir qu'il pouvait facilement avoir toutes les femmes qu'il voulait. Il avait l'allure séductrice d'un homme qui était habitué à obtenir ce qu'il veut.

Malgré toute sa richesse et ses responsabilités, Lucas Rain avait un sourire facile et naturel. Ses yeux étaient de la même couleur qu'un ciel méridien en plein mois d'août – vif, bleu et presque effrontément joyeux – du moins, c'est ainsi que je me l'imaginai. Si son argent, son titre ou n'importe lequel de ses soucis quotidiens l'accablaient, il n'en laissait rien paraître.

Il avait défait la majorité des boutons de sa chemise à la blancheur éclatante et me dévoilait son torse musclé et ses abdominaux comme si c'était la manière la plus normale d'accueillir un invité.

Les loups-garous étaient plus à l'aise avec la nudité que les humains. Ça avait sûrement un rapport avec le fait qu'ils se promenaient nus en groupe au moins une fois par mois. La nudité était une sorte de plaisir que j'aimais pratiquer, seule, au lit. Pendant que je dormais. Seule. Est-ce que j'ai mentionné que j'aimais être seule ? Être nue ne me dérangeait pas, mais je n'avais pas pour habitude de me balader à poil lorsque j'avais de la compagnie.

Dans ce genre de situation, les vampires, hormis les penchants naturistes de certains, respectaient davantage l'étiquette sociale. Même s'ils se vantaient en privé de leurs siècles de prouesses sexuelles, aucun d'entre eux ne rêvait de recevoir un invité en étant aussi peu habillé. Bon, okay, c'était un mensonge. Je

connaissais au moins un vieux vampire très puissant qui se baladait souvent moins habillé que Lucas.

J'aurais aimé être plus habituée à voir des hommes nus, parce qu'alors la belle peau large et lisse de son torse n'aurait pas été aussi distrayante. La vague de désir grandissait déjà en moi et je me plongeai dans la contemplation de mes mains. Mon Dieu, je rougissais. Pathétique. Sans aucune raison valable, j'avais à nouveau un goût de cannelle sur les lèvres.

Il entra directement dans le vif du sujet.

— Je ne pense pas que tu sois prête à entendre ce que j'ai à te dire. D'avance, je m'excuse s'il y a des points difficiles à comprendre. Tu es la première de notre espèce que je rencontre depuis longtemps qui ne connaît pas les traditions de notre peuple. J'essaierai de t'aider du mieux que je le peux.

Je le dévisageai. On aurait dit la phase d'initiation à une secte. S'il s'attendait à ce que j'accepte tout de suite de rejoindre sa meute, je devais lui enlever cette idée de la tête avant qu'on commence.

— Écoute, Lucas. M. Rain. Votre Altesse poilue, peu importe comment je suis censée t'appeler.

— Pour toi, Lucas sera plus qu'acceptable.

Pour moi ? Pourquoi étais-je aussi spéciale ? Je perdis momentanément le fil de mes pensées.

— Lucas, alors. J'apprécie que tu aies pensé que mon manque d'éducation était tel qu'il fallait me kidnapper dans la rue.

Il sourit.

— Mais j'aimerais que tu saches que j'ai seulement accepté de venir parce que tu ne m'as pas laissé le choix, pas parce que je voulais rejoindre ta partie de chasse. Je n'ai pas vraiment l'esprit d'équipe. Et au cas où tu ne l'aurais pas compris, je ne suis pas une grande fan de « ce que je suis ».

Il resta silencieux pendant un moment, ses doigts merveilleusement longs croisés sur son ventre ferme. Mon esprit s'aventura à imaginer les endroits dans lesquels ces doigts pourraient aller et ce qu'ils pourraient faire. Mon indignation s'évapora. Je rougis davantage.

— Avant de me voir dans la rue ce soir, tu m’as senti, est-ce exact ? me demanda-t-il.

Après un moment d’hésitation, je lui répondis.

— Oui.

— Tu m’as senti, moi, en particulier, pas Dominick ou Desmond. Lorsque tu m’as vu pour la première fois, tu as tout de suite compris que c’était moi que tu avais senti.

Je réfléchis avant de répondre, puis je dis à nouveau :

— Oui.

— Quel goût ai-je ?

— Un goût de cannelle.

Ma réponse avait été trop rapide. Je n’avais pas réfléchi, j’avais juste ouvert la bouche et les mots m’avaient échappé. Mes yeux s’écarrillèrent d’horreur. Avouer qu’il avait laissé un goût aussi agréable dans ma bouche semblait trop intime pour que je le partage.

Il se pencha en avant contre le bureau, appuya son menton sur ses mains croisées, et sourit.

— Très bien.

C’était *très bien* ?

— Est-ce que tu sais comment les loups-garous sont créés ? Comment on est gouvernés ? Connais-tu notre histoire ?

— Je sais que ma mère était un loup-garou. Je ne sais rien d’autre. J’ai été élevée par ma *grand-mère*¹, la mère de ma mère, et elle changeait de sujet à chaque fois que je posais des questions. Ma mère m’a abandonnée après ma naissance, et j’imagine que *grand-mère* estimait que les loups étaient responsables.

Ce n’était qu’une partie de la vérité.

J’avais omis certains pans de l’histoire, comme le fait que ma mère loup-garou était enceinte de sept mois lorsque l’homme humain qu’elle aimait – mon père – avait été mordu et transformé par un vampire. Qui plus est, un vampire hors-la-loi. Aveuglé par ses pulsions sanguinaires de nouveau-né, mon père s’en était

pris à la proie la plus vulnérable qu'il connaissait. Il l'avait presque complètement vidée de son sang lorsqu'une lueur d'humanité s'était allumée en lui. Et pour qu'elle survive, il l'avait nourrie de son sang. Parce qu'elle était un loup-garou et avait déjà une infection hématogène, elle était protégée et ne pouvait pas être transformée en vampire.

Je n'avais pas eu cette chance.

Le sang qu'elle avait ingéré de mon père avait infecté mon corps en développement. D'après ce que j'avais compris, comme je portais la lycanthropie de ma mère, une moitié de moi était prédestinée à vivre parmi les boules de poils. Mais ma part humaine avait été détruite et transformée en quelque chose de nouveau. Si je n'avais pas été à moitié loup-garou, le sang de vampire m'aurait sûrement tuée. Au lieu de ça, la mort m'avait épargnée, mais à ma naissance, ma mère s'était rendu compte qu'il y avait un truc qui clochait chez moi.

Sans vraiment comprendre ce qui m'était arrivé, elle m'avait emmenée, bébé, chez sa mère et m'avait laissée chez elle avec une lettre qui lui expliquait toute l'histoire et lui disait que la meute n'autoriserait jamais qu'une abomination telle que moi soit élevée comme l'un des leurs.

Grand-mère avait étudié la biologie et la génétique dans sa jeunesse et elle avait reconnu l'impossible mélange d'infections surnaturelles qui étaient à l'origine de mon existence peu probable.

Il était hors de question que j'explique tout ça à Lucas.

— Est-ce que tu sais comment les loups-garous sont créés ? insista-t-il.

— On te mord. Tu deviens une boule de poils. Ça m'a l'air plutôt simple.

J'avais toujours pensé que le processus de transformation d'une personne en loup-garou n'était vraiment pas civilisé, si on le comparait avec l'acte périlleux et risqué d'engendrer un vampire. Cracher sa salive infectée dans la plaie ouverte de quelqu'un et ensuite attendre la pleine lune n'égalait pas le côté mystique et le merveilleux self-control dont les vampires faisaient preuve en taisant leur faim et en sacrifiant leur force vitale pour créer un nouvel être.

— Pas vraiment.

Je voyais bien que la simplicité brute de ma réponse l'agaçait.

Il poursuivit, plus lentement, comme s'il s'adressait à un enfant.

— Tu es au courant que la lycanthropie agit comme un virus ? Il ne peut être transmis que via une plaie qui expose le sang du receveur au sang ou à la salive de l'hôte.

— Oui, oui.

N'importe quel idiot qui avait vu un film de loup-garou était au courant. J'étais blonde, pas attardée.

— Mais ce que la plupart des gens ne savent pas, du moins ceux qui croient en notre existence, c'est que tout le monde ne peut pas attraper la lycanthropie.

— Pardon ?

C'était nouveau pour moi.

— Au début, personne n'arrivait à comprendre ce phénomène. Pendant longtemps, nous avons tous pensé que ceux qui avaient été mordus sans se transformer n'étaient tout simplement pas dignes de recevoir ce cadeau.

— Ce cadeau ? Tu vois la lycanthropie est un cadeau ?

— Oui, et j'espère qu'avec le temps et une compréhension plus profonde de ce que c'est, tu le verras aussi. Surtout avec ta... position unique.

Je tressaillis. Il savait ? Impossible. Mais que voulait-il dire par ma « position unique » ? J'avais trop peur de poser la question, et il s'était déjà remis à parler.

— À une époque, on croyait que ceux qui n'étaient pas assez forts pour rejoindre la meute étaient incapables d'intégrer le virus dans leur système. À cause des plaies qui menaient à l'infection initiale, ceux qui n'étaient pas transformés mouraient. Avec le temps, au fur et à mesure des progrès de la médecine et de la science, les loups-garous et les autres lycanthropes qui travaillaient dans les domaines de la génétique ont commencé à mener des recherches privées sur le sujet. Il y a environ quarante ans, ils ont découvert qu'il existait une anomalie génétique qui déterminait si, une fois mordu, un receveur allait hériter du cadeau ou pas.

— Attends... Donc tu es en train de me dire que c'est la génétique qui

détermine si un receveur devient un loup-garou plutôt qu'un cadavre ?

Il se renfrogna.

— De nos jours, les attaques de loups-garous sur les humains sont quasi inexistantes. Presque tous les nouveaux loups sont transformés par accident ou font partie du cycle.

— Du *quoi* ?

Lucas laissa sa tête retomber en arrière et fixa le plafond, serrant les dents pendant qu'il faisait appel à toute sa patience.

— Tu comprends que je suis roi ?

— Oui. Je comprends qu'environ un quart de la population des loups-garous de ce pays considère que tu es leur chef non élu.

— Bien. Alors, tu ne devrais pas avoir de mal à suivre. La caractéristique génétique qui autorise notre espèce à porter le cadeau est héréditaire, donc pendant des années, avant d'en connaître l'explication scientifique, des familles entières contractaient la lycanthropie. À travers le pays, beaucoup de familles porteuses du virus de génération en génération devinrent des chefs reconnus. Les connaissances qu'ils avaient des traditions et des lois des générations précédentes étaient inestimables. D'abord, ils furent des alphas – des chefs de meute –, mais alors que la lycanthropie contaminait de plus en plus de personnes, le besoin d'établir des lois et des règles se fit sentir. Quatre familles en particulier s'élevèrent à des positions presque mythiques. Elles furent bientôt considérées comme des lignées royales parmi les loups à cause de leur sagesse, leur équité et leurs longues histoires familiales.

C'était beaucoup d'un coup. J'ignorais que la société lycanthrope était aussi structurée.

— Au sein de ces familles et de presque toutes les familles qui portent le cadeau, initier le nouveau jeune dans la meute est devenu un nouveau rite de passage. C'est *très* rare évidemment pour un enfant de naître avec une lycanthropie active, même si ses deux parents sont des loups. Si tu n'as jamais été mordue, comme tu le prétends, alors quelque chose de très traumatique a dû arriver pendant la grossesse de ta mère. Quelque chose qui a permis à ton

système sanguin d'assimiler le virus plutôt que de le rejeter comme c'est normalement le cas. Grâce à ça, tu as attrapé le virus bien plus tôt que la plupart des gens. Cela fait de toi quelqu'un de vraiment spécial.

— Tu ne sais pas à quel point.

Chacune de mes paroles était teintée de sarcasme.

— Oh, mais si je sais. Tu es spéciale pour beaucoup de raisons, plus que tu ne peux toi-même l'imaginer. Tu vois, au sein de notre espèce, il y a une tradition connue comme L'Éveil. Lorsqu'un enfant atteint l'orée de l'âge adulte, on lui demande de faire un choix : continuer de vivre une vie humaine normale ou accepter l'héritage de nos ancêtres et rejoindre la meute.

— Je ne compr...

Puis tout s'éclaira.

— Tu veux dire que vous attendez qu'ils soient assez âgés pour peser le pour et le contre et vous les mordez s'ils disent oui ?

— S'ils acceptent, ils sont ensuite initiés, oui. C'est comme cela que les vieilles familles procèdent depuis des siècles. C'est comme cela qu'on perpétue notre héritage. C'est aussi comme cela qu'on est restés aussi bien cachés du public. Rester un secret est notre loi la plus importante.

— Si tout cela est aussi secret, pourquoi le partager avec moi ? Je n'ai jamais été « éveillée », dis-je en mimant des petits guillemets autour du mot. Jamais initiée. Je suis un monstre selon tes standards, alors ?

— Loin de là. Une personne née loup est une légende au sein de notre peuple. Tu ne serais pas bannie, mais révérée. Ce n'est pourtant pas la raison pour laquelle je t'ai amenée ici.

— Ah bon ?

Mais pour quelle putain de raison j'étais là, alors ? Je commençais à avoir un respect nouveau pour les loups-garous, mais toute cette situation me rendait nostalgique de la simplicité politique du monde des vampires.

— Jusqu'à ce que tu me dises que tu n'avais jamais été mordue, j'ignorais que tu étais encore plus spéciale que je le pensais. Je t'ai amenée ici à cause de ce qui s'est passé dans la rue, et lorsque tu m'as dit ton nom en bas, ça a confirmé ce

que je soupçonnais depuis le début de notre rencontre.

Ah, voilà ma chance d'être éclairée sur leur discussion précédente.

— Toi et Desmond avez dit quelque chose sur le fait que mon nom de famille était intéressant. Que c'était logique. La dernière fois que j'ai dit mon nom à un loup-garou, il s'est senti vraiment mal à l'aise, mais il ne m'a jamais expliqué pourquoi. Je commence à penser que ce n'est pas seulement une histoire de nom, sauf si les loups-garous détestent particulièrement *Bullit*². Mais je parie que ce n'est pas ça.

— Même s'il y a de meilleurs films de Steve McQueen, je suis moi-même plus sensible à *Papillon*³, ce n'est pas la raison pour laquelle ton nom met les loups mal à l'aise. J'ai mentionné que ma famille n'était pas la seule avec un héritage royal.

— Oui.

— Dans l'est, les loups sont gouvernés par ma famille, les Rain. Dans l'ouest, ils le sont par les Cavanaugh. La famille O'Shaughnessy gouverne le nord, et sais-tu qui sont les rois et reines du Sud ?

— Évidemment que non.

Mais son petit laïus me donnait une petite idée de ce qu'il voulait dire, et ça ne me plaisait pas.

— Ce sont les McQueen qui règnent sur le sud de l'Amérique.

¹ En français dans le texte.

² Film américain dans lequel joue l'acteur Steve McQueen

³ Film américain dans lequel joue l'acteur Steve McQueen

Chapitre 9

— C'est quoi ces conneries ?

— Tu fais partie de la royauté. Ton grand-père... Son nom était Elmore McQueen, n'est-ce pas ?

Grand-mère parlait le plus souvent de feu son époux comme de « cet homme horrible », ou par des phrases créoles plus vulgaires lorsque je fus assez grande pour les apprécier, mais son prénom de baptême était Elmore. J'acquiesçai pour confirmer sa supposition.

— Alors, ta mère devait être soit Savannah soit Mercy McQueen.

— Mercy.

Je baissai les yeux. Son nom fit remonter de la bile du fond de ma gorge et mes yeux me brûlèrent. Malgré le grand feu dans l'âtre, j'avais froid.

— Ta mère a dû rencontrer beaucoup de difficultés quand elle a souhaité s'installer avec un homme humain.

— Ma *grand-mère* approuvait, et je ne pense pas qu'Elmore ait vraiment dit quoi que ce soit puisqu'il avait lui-même épousé une humaine. En tout cas, avant qu'il la quitte et lui laisse trois enfants à élever sur les bras, pour pouvoir coucher avec sa nouvelle pute.

Mes larmes devinrent une brume de rage. Il fallait que je repousse cette tristesse si je voulais être capable de le regarder. Cette insulte avait une connotation différente pour les loups. S'il existait un équivalent de « salope » pour les loups-garous, ce serait « pute ». En m'entendant le prononcer, Lucas tressaillit.

Un long silence emplit la pièce, brisé uniquement par le son d'une bûche dans

le feu. Nous nous regardâmes séparés par le bureau, et je désirais tellement le toucher que mes doigts picotaient, sans que j'arrive à comprendre pourquoi.

— Malgré la seconde famille de ton grand-père et l'abandon de ta mère, tu es par le sang et par le droit de naissance, une princesse de la lignée du Sud. Je l'ai compris tout de suite en entendant ton nom.

— Qu'est-ce que tu as compris ? Pour le moment, moi je ne comprends rien. J'agitai ma main autour de ma tête pour illustrer ma confusion.

— Laisse-moi essayer de le formuler d'une manière qui ne te fera pas peur.

— Ce n'est peut-être pas la bonne manière de présenter les choses.

Au moins, il ne me parlait plus comme si j'étais une enfant.

— Tu vois, même si la génétique nous permet d'appréhender la lycanthropie, il reste une part de magie et d'animalité dans le processus. J'ai été Éveillé quand j'avais treize ans, et c'est comme si une lumière avait soudain été allumée. J'ai été tiré d'un sommeil qui a invalidé mes cinq sens, et depuis ce jour-là, je n'ai plus jamais regardé en arrière. Je vois et j'entends mieux, mon sens du goût est plus pur, et mon odorat... eh bien, tu sais comment nos nez fonctionnent.

En vérité, depuis ma naissance, je n'avais aucun cadre de référence de ce qu'étaient les sens humains. J'avais aussi des difficultés à différencier mes capacités de loup-garou et de vampire puisque certaines étaient très similaires. Je me contentai alors d'acquiescer.

— En tant que loups, nous ressentons les choses plus profondément que les êtres humains. Les connexions entre membres d'une meute sont plus riches et plus intenses que ce que les couples humains expérimentent. Au sein des vieilles familles, en particulier, ces liens sont presque incassables. On a compris qu'il s'agit d'un système de rapprochement unique, qui a été implémenté dans nos corps.

Maintenant, j'étais plus que confuse. Sa façon de me regarder et la chaleur de sa voix me rendaient nerveuse. Comme en réponse à ses paroles, quelque chose en moi commença à se déployer et à s'élever. Je glissai vers le bord de mon siège comme si une force voulait me porter de l'autre côté du bureau.

— Je ne comprends pas.

Je haletai et murmurai comme si j'étais en train de me confesser.

— Parmi les plus vieilles familles de loups-garous, il y a un phénomène connu comme le lien d'âme. Cela permet aux rois de notre espèce d'évaluer et de choisir ceux en qui ils peuvent avoir confiance. La bête en nous lance un appel, il ne peut être entendu que par une poignée de privilégiés. C'est comme ça que Desmond est devenu mon second. Son loup a répondu à l'appel du mien avant qu'aucun d'entre nous n'ait été transformé. L'appel est la raison pour laquelle tu m'as senti sur la terrasse. Tu as su qui j'étais sans n'avoir jamais vu mon visage. Tu m'as senti dans ta bouche sans ne m'avoir jamais goûté auparavant.

Il avait prononcé ces mots sur le ton qu'emploierait un amant, je me passai la langue sur les lèvres.

C'était extrêmement intime, et tout comme lui, j'étais maintenant penchée contre le bureau. Nous étions attirés l'un vers l'autre comme deux arbres dont les branches se languissent de s'entremêler.

— Tu veux dire que nous sommes des âmes sœurs ?

J'aurais voulu prononcer ce dernier mot avec du sarcasme, mais ma voix ne m'y autorisa pas.

— Nos âmes s'attirent, corrigea-t-il. Je dis que personne ne ferait réagir ton corps d'un simple contact comme je l'ai fait.

— T-tu l'as senti ?

— Si tu acceptes ce que tu es plutôt que de l'ignorer, tu verras que tu peux aussi ressentir ce que moi je ressens quand on est ensemble. On m'a dit que ça pouvait rendre certaines situations incroyablement satisfaisantes.

Son ton ne laissait planer aucun doute sur ce qu'il sous-entendait.

Un frisson me parcourut le corps, j'eus l'envie irrépressible de retirer ma veste. La garder signifiait que je pouvais me lever et sortir de la pièce à tout moment, et ma vie ne changerait pas. Je pourrais ignorer toutes ces nouvelles informations et choisir de continuer à vivre mon existence pseudo-normale de « madame tout le monde ». Ceci dit, je passais ma vie à exécuter vampires et autres goules, et à rencontrer mon agent de liaison vampire ainsi que mon partenaire, plus terrifiant encore. Ma vie était tout sauf normale. Mais je ne

pouvais nier qu'elle était aussi très solitaire.

Si je retirais ma veste, cela voulait dire que je désirais rester avec lui plus longtemps. Rester impliquait que je doive accepter certaines des choses que Lucas m'avait expliquées. J'autoriserais cet homme, un inconnu, à entrer dans ma vie simplement parce qu'il m'avait dit qu'on était faits l'un pour l'autre. Qu'on était destinés, par une erreur de naissance et par un virus hématogène, à être ensemble. Rester ou partir aurait dû être un choix simple.

Mais alors que Lucas se levait de sa chaise, ses yeux ne quittant jamais les miens, je sus que rien ne serait plus jamais simple. Je ne pouvais nier l'effet qu'il avait sur moi et je ne voulais plus le nier. J'avais passé tellement de temps avec les morts que j'avais oublié ce que ça faisait d'être avec les vivants. J'avais ignoré mes propres désirs physiques au point d'oublier que j'en avais.

Il fit le tour du bureau et s'approcha de moi. J'avais les mêmes désirs que n'importe quelle femme saine d'esprit devant un aussi bel homme. Mais je pris douloureusement conscience que mes pulsions égalaient celles d'un animal qui venait juste de découvrir son partenaire.

Il s'arrêta près de ma chaise et la tourna afin que je lui fasse face. Mes genoux frôlèrent ses tibias. De toute sa hauteur, il me regarda, une main sur chaque accoudoir de la chaise, et mon souffle se coinça dans ma gorge. De la chaleur émanait de nous deux, rendant l'air étouffant.

Je croyais aux vampires et aux loups-garous, pourquoi ne pas croire aux âmes sœurs ?

Je retirerai ma veste.

Chapitre 10

J'avais dit à Mercedes que je n'étais pas venue avec l'intention de coucher avec Lucas. Je me le rappelai à plusieurs reprises pendant que ses doigts longs et magnifiques se promenaient sur mes bras nus. Partout où sa peau touchait la mienne, des feux d'artifice explosaient sous la surface. J'avais été avec assez d'hommes dans le passé pour me considérer comme une femme d'expérience moyenne, mais là, ça ne ressemblait à rien de ce que j'avais connu. Il m'effleura le bras et j'eus peur, peut-être bêtement, qu'il m'amène à l'orgasme alors que j'étais simplement assise sur une chaise.

Il sourit comme s'il avait entendu mes pensées. Peut-être que c'était le cas ? Je ne savais pas comment ce lien d'âme fonctionnait. Il saisit mon visage entre ses mains. D'un côté, il passa les doigts entre les boucles amples de ma queue de cheval, et de l'autre, son pouce suivit les contours de ma mâchoire. Il porta mes cheveux à son nez et les huma.

Son pouce arrêta de bouger, sa respiration se bloqua et ses yeux s'écarquillèrent.

— Tu sens la mort.

Mon corps entier se rassembla, prêt à jaillir du siège comme un ressort, loin de Lucas. J'étais terrifiée qu'il puisse deviner qui j'étais. S'il pouvait lire dans mes pensées et déceler la culpabilité qui me traversait l'esprit en ce moment, j'étais mal !

Puis je me souvins de mon arme. Je me souvins de Henry Davies. J'avais une explication parfaitement raisonnable et partiellement honnête pour expliquer mon odeur.

— Je suis une tueuse à gages.

J'enroulai mes doigts autour de ses poignets et je retirai ses mains de mon visage. Après ce que je venais de lui apprendre, je ne pensais pas qu'il veuille encore me sauter dessus.

— La plupart de mes missions sont pour le Conseil local des vampires, je tue des vampires hors-la-loi.

Il recula d'un pas, et je remarquai pour la première fois qu'il était pieds nus. Il pencha la tête de côté pendant que je parlais, une habitude qui me fit l'imaginer sous sa forme plus poilue.

— Les vampires ne sont pas les seules choses que je chasse. J'ai aussi des contrats privés.

Je scrutai ses yeux, espérant qu'il comprenait la signification de ma dernière phrase.

— Tu as tué des loups-garous.

Au moins, il était intelligent. J'étais contente de constater que l'agence matrimoniale des loups-garous ne m'avait pas flanqué un idiot en guise d'âme sœur. Mais j'étais persuadée de moins l'attirer après cette confession.

— Oui.

— Ont-ils été tués à cause de la haine d'un individu contre notre peuple ? Une vengeance personnelle ?

Son visage brillait de rage.

Je secouai la tête d'un air solennel. Je ne voulais pas lui parler du reste.

— J'ai tué deux loups-garous. Le premier était l'animal de compagnie d'un vampire hors-la-loi. Il a essayé de m'arracher le cou lorsque je m'en suis prise à son maître.

Lucas s'assit sur le bord du bureau. Je remarquai qu'il venait de se mettre hors de ma portée.

— Et le second ?

— Le second...

Je jetai un regard circulaire autour de moi, comme si les mots justes étaient en train de flotter au-dessus de ma tête.

— Je t’ai dit tout à l’heure que j’avais rencontré un autre loup-garou qui connaissait mon nom. C’est en partie ce qui rend le second meurtre si difficile à expliquer. Je veux que tu me donnes ta parole que ce que je vais dire ne quittera pas cette pièce et qu’il n’y aura pas de conséquences.

Il était évident qu’il n’était pas vraiment d’accord, mais il acquiesça, la bouche figée dans une expression sinistre.

— Mon second meurtre de loup-garou avait été commandité par un alpha d’Albany.

— Marcus ?

Cette découverte déconcerta Lucas. Pour ma part, j’étais choquée qu’il ait immédiatement découvert l’identité de l’homme qui m’avait engagée, même si je supposais que tout bon roi savait qui travaillait sous ses ordres.

— Oui. Il s’est adressé à moi, car un nouveau loup au sein de son territoire ne respectait pas ses lois. Tes lois. Sous sa forme humaine, ce loup utilisait sa force pour abuser de femmes des environs. Marcus craignait que ça attire l’attention des autorités sur ton peuple. Lorsqu’il a attaqué la fille humaine de Marcus, les événements se sont accélérés.

— Oh mon Dieu !

Lucas détourna le regard.

— Pourquoi ne s’est-il pas adressé à moi ? Nous avons d’autres manières de gérer ce genre de situation.

— Marcus ne m’a pas demandé de tuer le gamin, que ce soit clair. Il m’a demandé si je pouvais utiliser mes capacités *particulières* afin qu’il quitte le territoire d’Albany. Le gamin a provoqué le destin en croyant qu’il pourrait me battre.

La tension dans sa mâchoire et le froncement de ses sourcils m’indiquèrent que ces nouvelles l’avaient plus affecté qu’aucun de nous deux ne l’avait prévu. Je tuais les miens depuis six ans. Quand les membres du Conseil me remettaient un mandat pour m’envoyer tuer un de nos frères, leur visage affichait à la fois la trahison et une sinistre détermination. Quand il n’y avait plus rien d’autre à faire, c’est moi qu’on appelait, mais tout restait dans un cadre professionnel.

Lorsque Marcus m'avait demandé de m'occuper du loup-garou fauteur de troubles sur son territoire, je ne l'avais pas considéré comme un contrat professionnel. Je n'avais vu que le père d'une fille déshonorée. Ce n'est qu'à cet instant, en voyant le désespoir sur le visage de Lucas, que je compris que la mort d'un loup pouvait avoir un impact sur la meute entière. Que le roi lui-même devrait faire le deuil de cette mort. Et que la vengeance de Marcus le ferait souffrir.

Aucun de nous ne prononça un mot pendant un long moment. Les tons pâles de l'aube naissante commençaient à filtrer sous les stores, et j'étais heureuse qu'ils soient fermés. Les rayons du soleil ne me tueraient pas comme ils tueraient un véritable vampire, mais j'aurais du mal à expliquer pourquoi j'avais des brûlures au troisième degré au lieu d'un joli bronzage.

Même si les rideaux étaient fermés, un sentiment familier de panique me saisit. J'avais besoin de rentrer. Je devais me retrancher dans la sécurité de mon appartement au sous-sol, dont les teintes sombres et voilées me protégeaient de la lumière du jour.

— Lucas...

Il leva une main pour me réduire au silence. Je pouvais imaginer ce qu'il pensait. J'avais la bonne odeur, le bon goût et le bon nom. À part mon esprit borné, rien ne m'empêchait d'être sa parfaite âme-sœur. Et j'avais lâché la bombe « Ah, au fait, chéri, je tue des monstres ».

— Te souviens-tu de son nom ?

— Pardon ?

Il me jeta un regard furieux, sa colère écrasant sa tristesse, et le mélange de ces deux émotions fit trembler sa voix.

— Le garçon que tu as tué.

Dit comme ça, ça avait l'air tellement dégueulasse.

— Te souviens-tu de son nom ?

Sa manière de répéter cette question me fit comprendre que ma réponse aller déterminer le reste de la soirée, peut-être même de ma vie. Je n'étais pas humaine – j'étais payée pour être une tueuse et je pouvais être un monstre pire

que ceux que je tuais – mais je n’étais pas dépourvue d’âme.

— William Reilly. Il s’appelait William Reilly.

Lucas hocha la tête. Il devait déjà connaître le nom. Je ne me rappelais pas des noms de tous ceux que j’avais tués, mais je n’oubliais pas ceux pour lesquels j’éprouvais des remords.

En quelques secondes, le soufflet du désir était retombé. On s’était pris une douche froide. J’étais pressée d’en finir.

— S’il n’y a rien d’autre... Je veux dire, si tu en as fini avec moi...

Je fis un geste en direction de la porte.

— Pour ce soir.

Il continua à me regarder alors que je me levais pour partir.

— Je suis sûr que tu en as assez pour ce soir.

La tournure de sa phrase indiquait qu’il n’avait pas complètement fait une croix sur moi, et j’allais profiter du fait qu’il était conciliant pour m’en aller.

— Secret ?

Il n’en avait apparemment pas fini.

Je m’arrêtai à mi-chemin de la porte, me retournant pour le regarder. Il avança vers moi, et j’admirai l’aperçu de son ventre nu que sa chemise ouverte m’offrait. Tandis qu’il approchait, son goût envahit ma bouche à nouveau. Je me demandai quel goût j’avais pour lui. Je soupirai malgré moi lorsqu’il plaça ses grandes mains sur mes épaules.

Ses yeux bleus étaient si près de moi que je vis un cercle doré autour de chacune de ses iris, et je l’imaginai à nouveau en loup-garou. Je ressentis un irrépressible désir d’éliminer la distance entre nos bouches.

Il n’y avait qu’en compagnie des êtres surnaturels qu’il était normal que les humeurs changent aussi brusquement.

— Je te pardonne, dit-il.

Ce n’était pas seulement son pardon qu’il me donnait, mais plutôt son pardon royal. Mon côté fier voulut lui dire de la fermer, mais la Secret qui était habituée au formalisme rigide du Conseil des vampires acquiesça en silence. Il avait eu besoin de me le donner, et en tant que son sujet, j’avais besoin de l’accepter.

Je me retournai à nouveau pour partir, mais il me retint, ses mains étaient plus puissantes que je ne l'avais prévu.

— Tu dîneras avec moi. Demain soir.

Il jeta un coup d'œil à la montre à son poignet, puis il se corrigea.

— Ce soir.

— Humm.

Ça ne ressemblait pas à une question, mais il paraissait attendre une réponse.

— okay ?

La nuit prochaine s'annonçait aussi relaxante que la précédente. Voir Holden, puis le Tribunal. Expliquer à Keaty pourquoi j'avais un nouveau fan-club poilu. Éviter les questions de Mercedes sur Lucas. Dîner avec mon âme sœur milliardaire dans son loft.

Ouais. Un jeudi ordinaire.

Chapitre 11

Quand je sortis de l'immeuble, le ciel était sombre et couvert. Il fallait que je trouve un taxi rapidement, mais au moins je n'avais pas à dissimuler l'odeur de ma chair en train de brûler. Pendant que le chauffeur me transportait vers l'ouest à Hell's Kitchen, je téléphonai à Keaty pour lui dire que j'allais bien et pour lui demander d'appeler Mercedes pour moi.

À l'abri dans mon appartement, j'entrai dans ma chambre délicieusement sombre. À cause du danger que représentait la moindre lueur égarée de rayon de soleil, je ne pouvais pas compter sur des rideaux pour me protéger pendant la journée. J'avais donc muré la petite fenêtre, prétextant à mon propriétaire que c'était pour éviter les cambriolages.

Submergée par la fatigue écrasante qui plongeait les vampires dans un sommeil mortel pour la journée, je m'effondrai sur mon lit. Je m'endormis aussitôt.

J'étais de retour à Central Park.

Je sus que la lune était pleine sans l'avoir vue, parce que j'avais la sensation perturbante que quelque chose de liquide et de chaud était en train de bouillonner sous ma peau, cherchant un moyen de sortir.

J'entendis un grognement sourd, mais je ne parvins pas en déterminer l'origine. Ça provenait de toutes les directions et jamais deux fois du même endroit. À travers la brume épaisse des arbres, le grognement s'approchait, et je réalisai qu'il ne s'agissait pas d'un seul grognement, mais de plusieurs.

Une meute.

Ma réaction instinctive était de courir, et qui étais-je pour l'ignorer face au

danger ? Mes pieds se mirent à bouger pour fuir, mais ils s’emmêlèrent dans la longue robe que je portais. Je venais juste de remarquer son existence. Les seules robes que je possédais étaient courtes et décolletées, faites pour provoquer les vampires assoiffés. Celle-ci avait des couches et des couches de jupes de frou-frou de tulle ajustées à la taille dans un corset tellement serré qu’il rendait ma respiration difficile.

Une robe de mariée.

J’essayai de ne pas me focaliser sur la question de ma présence dans cette forêt en robe de mariée. Je reportai mon attention vers la meute de loups qui grognait. Je pouvais les entendre, mais pas les voir. Mon cœur se mit à battre contre mon sternum, je ramassai le tissu de ma robe à pleines mains et je me mis à courir à travers les bois. Les odeurs et les environs devinrent de plus en plus familiers au fil de ma course. Les branches s’accrochèrent à mes cheveux et à ma robe : j’empruntais le même chemin que la nuit dernière lorsque j’avais poursuivi Henry Davies. Ça voulait dire que la Grande Pelouse n’était pas loin. Ma robe se prit dans une racine apparente et basse, et je tombai. En mettant les mains en avant pour prévenir ma chute, je me les égratignai sur des pierres et des bouts de branches. Je me remis debout et relevai l’ourlet, sur lequel j’étais le sang de mes paumes, salissant le blanc immaculé de ma robe.

Je me sentis coupable d’avoir abîmé le tissu.

Les loups me talonnaient : je recommençai à courir. Cette fois, j’arrivai à la pelouse, où j’aperçus quelqu’un qui avait l’air humain, debout seul au milieu de la zone désertée. Je courus à travers l’herbe aussi vite que possible. Je pensais que personne ne serait capable de me sauver des monstres qui me talonnaient, mais le simple fait de voir une autre personne en vie me donnait l’impression d’avoir trouvé le salut. En m’approchant, je vis que cette personne était Lucas.

Il portait un costume tellement bien coupé que James Bond aurait eu de quoi être jaloux, il sourit en me voyant.

Paniquée, le souffle court, j’arrivai à sa hauteur et je m’écroulai comme un tas de mousse blanche à ses pieds. Je me protégeai des dents menaçantes des loups qui allaient me déchiqueter en morceaux en me couvrant la tête des bras.

Mais il n'y eut pas de dents. Les grognements, aussi, s'étaient envolés. Le seul bruit de la nuit était un doux gloussement venant d'en haut. Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule et j'eus la confirmation qu'il n'y avait aucun loup.

Une main forte se posa sur mon épaule et je me sentis apaisée.

— Lucas, tu dois me prendre pour une idiote.

La main pressa mon épaule et le gloussement devint un rire sourd, menaçant.

— Secret McQueen, *ma chérie*, aucun homme ne peut te prendre pour une idiote.

La voix n'était pas celle de Lucas, mais je la connaissais aussi. C'était du pur sarcasme cajun. Un frisson désagréable me parcourut et mon esprit tarda à répondre aux ordres apeurés de mon corps, mais je finis par lever les yeux.

Juste à temps pour voir Alexandre Peyton, un vampire dans un costume de loup, se ruer sur ma gorge.

Chapitre 12

Mon réveil ne fut pas aussi spectaculaire que mon rêve. Je ne criai pas et je ne me redressai pas brusquement ; je me réveillai seulement avec la respiration saccadée et une couche de sueur froide sur la peau.

Le crépuscule était de retour et mes sens étaient au meilleur de leur forme. Mes yeux s'adaptèrent à l'obscurité en un rien de temps, et il me fallut encore moins de temps pour remarquer qu'il y avait quelqu'un dans la pièce. Il était assis dans la causeuse qui trônait à côté de la porte de ma chambre.

Mon pouls s'accéléra un peu, et je me sentis stupide parce que je sus qu'il avait entendu mon rythme cardiaque s'altérer.

Même si aucun de nous n'avait besoin de lumière pour voir, j'allumai la lampe près de mon lit et je me relevai pour me caler contre un oreiller.

— Tu es debout très tôt, non ?

Holden fronça les sourcils, ce n'était pas inhabituel chez lui : il souriait rarement.

— Comme tu dois sûrement t'en douter, le Tribunal aimerait te dire un mot.

— Oh, Holden. Je pense que nous savons tous les deux qu'ils aimeraient me dire bien plus qu'un mot.

Je remarquai qu'il évitait de me regarder, et je compris pourquoi en baissant la tête. Pendant mon sommeil agité, je m'étais complètement déshabillée, et seul un mince drap fleuri me couvrait.

— Oh.

Le drap pressé contre moi, j'attrapai ma robe de chambre en soie au pied de mon lit, je l'enfilai, et je nouai la ceinture à ma taille.

— C'est mieux ?

Ma partie loup n'était pas gênée par la nudité. Mais Holden venait d'une époque où avoir une conversation avec une femme nue était inenvisageable. Je respectais cela.

Je savais très bien qu'il n'avait pas toujours été aussi timide lorsqu'il s'agissait d'être proche et intime avec les femmes. Je me demandai alors si enfiler ma robe de chambre protégeait sa sensibilité ou tempérerait ses désirs.

— Merci.

Il se retourna pour me faire face.

J'aurais pu lui faire remarquer que pendant qu'il me regardait dormir, le drap ne me couvrait pas, mais je lui laissai ses illusions sur sa soi-disant pudeur.

— Ils veulent me voir tout de suite ?

L'horloge sur ma table de chevet affichait dix-neuf heures trente. Le grognement de mon estomac m'indiqua que j'avais besoin de manger avant d'y aller.

Il me signifia d'un léger hochement de tête que lui aussi l'avait entendu.

— Ils m'ont prié de t'amener à la tombée de la nuit. Tu as de quoi manger ou il faut que je t'emmène chez l'Oracle ?

Je regardai l'horloge. J'avais assez de nourriture dans mon frigo, mais vu les événements des dernières vingt-quatre heures, je ne dirais pas non à une visite à Calliope.

Calliope, mieux connue au sein de la communauté paranormale comme l'Oracle, était la quatrième et dernière personne qui savait qui j'étais. Elle possédait un manoir immense en plein cœur de la ville, mais dans un monde en dehors de la réalité humaine. Seuls les êtres surnaturels avaient la capacité de trouver l'entrée de la maison de Calliope : ils devaient avoir véritablement besoin d'aide et entrer dans le Starbucks à l'ouest de la 52e et de la 8e. Elle insistait sur le fait que l'emplacement à l'intérieur du café avait peu d'importance, mais je savais qu'elle avait un faible pour les macchiatos au caramel.

Et pour le sang d'hommes vierges.

Calliope était une véritable immortelle. Les vampires utilisaient le terme « immortel » parce que la vieillesse, la maladie ou les hasards de la vie ne pouvaient pas les tuer, au contraire des êtres humains. Par contre, un pieu dans le cœur, l'exposition au soleil ou, comme je l'ai souvent démontré, une balle logée dans le cerveau pouvaient leur donner un billet sans retour.

Mais pas Calliope. Elle était la fille d'une reine fée et d'un dieu.

Je lui avais ri au visage lorsqu'elle me l'avait dit la première fois. Elle m'avait poliment rétorqué que les gens se moquaient aussi de mon arbre généalogique. Les dieux, m'avait-elle expliqué, au moins dans les traditions grecques, romaines et scandinaves, n'étaient pas aussi divins qu'ils voulaient le faire croire aux mortels.

Il y avait une part de vérité dans la plupart des mythes populaires qui dérivait des religions polythéistes. Selon elle, dans les temps anciens de l'histoire terrestre, les vrais immortels n'étaient pas aussi discrets en public qu'ils le ne seraient des siècles plus tard. Ils utilisaient leur pouvoir et leur influence pour acquérir un statut divin. Les humains les révéraient comme de véritables dieux, et les immortels avaient fini par y croire. Cette illusion de leur divinité les avait menés à se comparer aux dieux longtemps après la perte de popularité des religions polythéistes.

Les fées, en revanche, gardaient jalousement leur vie privée. Elles existaient dans une réalité distincte, ne daignant aller de l'autre côté que quand quelque chose attirait leur curiosité ou quand se présentait l'occasion de voler des bébés ou des femmes.

Les fées ne volaient jamais d'hommes.

Le manoir de Calliope était une gare frontière entre la réalité humaine et les domaines des fées et des immortels. C'était un lieu fascinant et terrifiant à visiter. Calliope elle-même en faisait le charme. Elle avait vécu une fois parmi les mortels, utilisant au maximum son don particulier pour être le centre de l'attention.

Elle avait pris l'identité d'une fille de province qui était morte sans que personne ne s'en rende compte, et elle s'était réinventée sous la forme d'une

bombe sexy, d'une icône blonde et glamour. Lorsqu'elle en avait eu assez, elle avait abandonné ce corps sans aucune explication. Ce qui reste à ce jour, une des morts les plus mystérieuses d'Hollywood.

La Calliope d'aujourd'hui ressemblait exactement à l'icône peinte par Andy Warhol¹, sauf que, ses cheveux n'étaient plus courts et blonds, mais longs et d'un noir cendré. Ses formes étaient fabuleuses, sa moue toujours aussi séduisante. Je marquais un temps d'arrêt à chaque fois que je la voyais.

Se faire prédire l'avenir par une femme ayant cette apparence était étrange. Fidèle à son titre, Calliope était un oracle et pouvait voir le futur de ceux qui l'entouraient. Ses visions étaient souvent vagues, mais elle avait toujours raison.

Elle fournissait également du sang. De la nourriture pour vampires sans crocs ou pour ceux qui étaient trop jeunes pour chasser sans être dangereux. Le Conseil envoyait tous les nouveau-nés validés vivre chez Calliope jusqu'à ce qu'ils puissent être entraînés à se comporter correctement.

J'allais la voir, car si j'avais des crocs, je ne pouvais me résoudre à me nourrir d'humains, qu'ils soient volontaires ou non. Ce serait franchir une limite pour moi. Je pouvais manger de la nourriture humaine, apprécier le café et une boisson alcoolisée occasionnelle, mais ils ne m'apportaient rien au niveau nutritionnel. J'aimais la caféine et l'alcool parce que, grâce à l'accélération de mon métabolisme, j'en ressentais les effets presque instantanément, et ils se dissipaient trop vite pour que je garde une impression désagréable ensuite. L'inconvénient était que je ne pouvais pas me prendre une cuite après une mauvaise semaine, car je ne restais pas saoule plus d'une heure, et je ne pouvais pas non plus justifier mes mauvaises décisions en prétextant que je n'étais pas en pleine possession de mes moyens. Et j'avais beau pouvoir manger, j'avais toujours besoin de sang. À la rigueur, je pouvais avaler un steak bleu, ou même de la viande crue, ça apaisait la faim du loup en moi. Mais les deux monstres désiraient du sang, c'était la seule chose qui me satisfaisait vraiment.

Mon frigo était bien rempli, ce qui voulait dire que ce soir, ce n'était pas la peine de passer chez Calliope même si j'en crevais d'envie.

— J'ai du O neg dans le frigo. T'en veux ?

Holden grimaça. Il ne réussissait pas à comprendre mon refus de boire à la source.

— Non, merci.

Il se leva de sa chaise et ajusta sa veste. Il faisait de gros efforts pour avoir l'air d'appartenir à ce siècle et la plupart du temps, il y parvenait. Il était grand et mince, sa taille était fine et son buste musclé. D'après ce qu'il m'avait raconté de sa jeunesse, il était issu d'une communauté pauvre de fermiers. Il avait son physique fort et mince, ainsi que sa musculature aux heures de dur labeur et au peu de nourriture.

Son visage était doté d'une mâchoire carrée et de lèvres dessinées pour faire la moue. Ses cheveux et ses iris étaient du même brun sombre, et selon l'humeur de la soirée, ils pouvaient paraître noirs. Il avait des yeux typiques de vampires : intenses, attentifs et menaçants. Quand ses sourcils étaient froncés, sa bouche adoptait une moue pensive et angélique. Il avait choisi de garder les cheveux un peu longs, tout comme les portaient les fermiers deux cents ans plus tôt. Aux changements de style de chaque décennie, il préférait la constance. Ce soir, il les avait ramenés derrière les oreilles et avait mis assez de gel pour les maintenir en place. Ils s'arrêtaient juste au niveau du col de sa veste.

Pas étonnant qu'Holden ne rencontre aucune difficulté pour se nourrir. Les femmes humaines le trouvaient irrésistible. Son apparence, combinée à l'influence que les vampires pouvaient exercer sur les humains – l'Emprise –, lui permettait de se nourrir d'autant de femmes, ou d'hommes d'ailleurs, qu'il le souhaitait.

Sous sa veste noir charbon, il portait une chemise blanche qui, malgré sa simplicité, avait sans aucun doute coûté énormément d'argent. Un jean sombre et des chaussures noires vernies complétaient l'ensemble. Avec tel look, pas étonnant qu'Holden ait été rédacteur en chef pour le magazine GQ.

Tous les immortels, véritables ou non, ressentent l'envie d'être sous les projecteurs de temps en temps, même si leur nature discrète les contraint à se maintenir.

— Je vais m'occuper de ton verre pendant que tu t'habilles.

Je m'inspirai de sa tenue, revêtant un jean sombre, des ballerines noires et un haut violet de style victorien, orné de dentelles au niveau du cou, avec des boutons jusqu'au bas du dos. À travers la dentelle, le top laissait entrevoir un beau décolleté, ce qui était un exploit vu la taille de ma poitrine.

J'attachai mes cheveux en une queue de cheval haute, sans maquillage. Quand je ne travaillais pas, je n'en mettais jamais. Boire du sang rosissait mes joues et donnait une jolie couleur naturelle à mes lèvres. Je me sentais ridicule lorsque j'en faisais plus.

Dans la cuisine, la minuterie de mon micro-onde sonna et je souris à mon reflet dans le miroir. En véritable gentleman, Holden m'avait réchauffé du sang.

Je parcourus le couloir sans faire un bruit, foulant le tapis d'un pas léger, et je le retrouvai dans ma minuscule cuisine. Lors de ma visite de cet appartement en sous-sol, le propriétaire n'avait pas arrêté de s'excuser pour la taille des lieux, craignant que le manque d'espace pour cuisiner soit un facteur rédhibitoire pour une dame comme moi. Il avait dû penser que j'étais une femme d'intérieur.

La vieille cheminée en briques et la chambre assez grande pour accueillir un lit *queen size* m'avaient davantage enthousiasmée. Ces deux éléments représentaient un vrai luxe pour un appartement qui rentrait dans mon budget très limité.

À ce moment précis, Holden et moi étions très à l'étroit dans cette pièce trop exigüe pour une table et deux chaises.

Il me servit le sang chaud dans un verre à vin qui était un peu trop élégant pour moi, mais j'appréciai le geste. Pendant que m'abreuvais, j'essayais de ne pas croiser son regard. Ça m'énervait qu'on observe le plaisir que j'y prenais, parce que c'était comme admettre que j'aimais cette part de moi. Reconnaître que j'aimais boire du sang, que je me délectais de sa douce saveur cuivrée ou que j'étais fière de me sentir beaucoup plus sexy après en avoir bu, signifierait que j'acceptais le fait d'être un vampire au moins à un moindre niveau. Cela signifierait qu'un des monstres était en train de gagner. En partant de là, on pourrait argumenter que ma part de loup gagnerait si je cédaux aux avances de Lucas et si j'acceptais de devenir sa partenaire.

Je me rassurai en me disant que le loup ne pouvait gagner que si je me transformais à la pleine lune. J'avais été capable de combattre cette mutation pendant presque vingt-deux ans, je n'allais pas céder maintenant.

Holden me regarda avec beaucoup d'intérêt. Il ne m'avait vue boire d'aussi près qu'une ou deux fois, et cela avait un effet inhabituel sur lui. Ses yeux trahissaient sa propre faim, mêlée à une sorte de désir. L'expression de son visage n'avait pas changé, mais je remarquai qu'une ombre assombrissait ses iris. À chaque fois qu'il déglutissait, ses yeux passaient d'un brun chocolat au lait à un noir huileux, et luisaient de convoitise. Quand j'avalai la dernière gorgée, sa mâchoire était crispée et ses yeux fixaient mon cou.

— Holden !

La faim disparut et il fut à nouveau lui-même.

— Je suis désolé. Malgré ce qui nous relie, il est parfois difficile pour moi d'ignorer ce que tu es.

— Vivante ?

Mon ton était un peu coupant et sec, mais il acquiesça quand même. Avec le sang qui coulait dans mes veines, je me sentais très vivante à ce moment précis. Forte et pleine d'assurance.

— Bien, espérons que ce soit toujours le cas à la fin de cette nuit.

¹ Référence au portrait de Maryline Monroe peint par Andy Wharhol

Chapitre 13

Je ne pourrais jamais m'habituer à rencontrer le Conseil des vampires sur leur territoire. Ils me délivraient des mandats en passant par Holden, ou envoyaient un messager à notre bureau pour nous voir Keaty et moi. Peut-être que j'avais des difficultés à m'adapter au Conseil parce que je ne leur rendais visite que lorsque j'avais des problèmes. J'étais dans le pétrin.

J'avais tué des vampires sans être sanctionnée, mais je n'en ai jamais tué un seul qui ne l'avait pas mérité. Chaque vampire dont le destin finissait entre mes mains était un hors-la-loi ou alors, il complotait avec l'un d'entre eux. Ou, comme c'était souvent le cas, il s'attaquait à moi sans préavis.

Holden me guida dans les escaliers d'un vieil et bel immeuble qui abritait jadis une grande gare. Je le voyais tel qu'il était réellement, mais aux yeux des humains qui passaient devant, c'était un vieil immeuble décrépit et délabré. Le charme qui l'entourait était efficace. Même le mortel le plus audacieux éprouverait un sentiment d'effroi terrible en s'aventurant trop près. Toute personne qui ne tenait pas compte des avertissements et franchissait les premières marches devenait une proie facile pour les vampires et savait à quoi s'attendre.

Les vampires avaient pu garder leur secret pendant des millénaires pour une simple et bonne raison : ils connaissaient toutes les astuces pour faire croire au monde extérieur qu'ils n'existaient pas. Ils avaient affiné ces techniques, au cours de milliers d'années, pour tisser une toile impénétrable de clandestinité. C'est pourquoi ils traitent les hors-la-loi aussi durement. Il suffisait d'un seul renégat trop sûr de lui et convaincu que les vampires devaient gouverner les

humains plutôt que de vivre dans l'ombre, et la société entière était en danger.

En fait, c'était l'une des rares choses que les vampires et les loups-garous avaient en commun. Ils comprenaient trop bien qu'être exposés aux regards du public humain serait un désastre irréparable. Les gens avaient déjà du mal à allumer les informations tous les jours et à être témoins des atrocités commises par d'autres humains. S'ils savaient que des êtres surnaturels existaient, cela entraînerait un génocide de masse. Les humains seraient toujours plus nombreux que la communauté paranormale, et une bonne gestion des relations publiques ou du contrôle des dommages collatéraux ne suffirait pas à montrer les monstres sous un jour positif.

Je n'étais pas humaine, mais en atteignant les dernières marches du bâtiment, je perçus l'aura de l'enchantement. J'essayai de ne rien laisser transparaître, mais ça faisait longtemps que mon visage avait retrouvé sa pâleur habituelle, malgré le sang que j'avais bu.

— Peut-être que ce ne sera pas aussi grave que tu le crains, suggéra Holden.

L'optimisme n'allait pas aux vampires.

— Oui, bien sûr. Et peut-être que toi et moi, on ira à la plage et on fera bronzette ce week-end.

— *Touché*¹.

Tout comme moi, Holden ignorait à quoi s'attendre ce soir. En tant que Gardien, le Tribunal ne le lui disait que ce qu'il avait besoin de savoir, et tout ce qu'il avait besoin de savoir ce soir, c'est qu'ils voulaient me voir.

On pénétra dans le bâtiment. L'illusion de calme qu'on avait de l'extérieur était telle que l'activité qui régnait à l'intérieur me surprit. Les vampires s'affairaient, mais aucun d'entre eux ne nous remarqua, ou du moins, ils firent semblant de ne pas nous remarquer. On traversa la grande salle ouverte qui n'avait rien à envier à des bureaux bouillonnants d'activité ou à une banque de Wall Street. Avec l'efficacité des abeilles, des employés se déplaçaient par à-coups et transportaient des documents dans des chemises en papier. Ces Gardiens surveillaient toutes les autres activités vampiriques du pays. Les agents de ce bâtiment, qu'il s'agisse de Gardiens ou de Sentinelles, étaient envoyés

partout en Amérique du Nord pour régler les problèmes ou traiter les plaintes qui surgissaient. Dans la plupart des cas, les hors-la-loi dont j'avais dû m'occuper étaient près de chez moi, mais ils m'avaient parfois dépêchée ailleurs, dans d'autres États. Là, tout de suite, j'aurais donné n'importe quoi pour me trouver dans l'Iowa ou l'Oregon, ou de l'autre côté de la frontière nord, avec ma *grand-mère*. Bien sûr, aucune de ces options n'était ne serait-ce qu'envisageable, alors je suivis Holden à travers la mer de crocs qui se scinda en deux pour nous laisser passer.

L'intérieur du bâtiment était resplendissant. Tout comme la Gare Centrale, qui avait été conçue bien avant dans le même style, il avait des plafonds voûtés avec des fenêtres désormais obstruées afin d'empêcher tout rayon de soleil de se faufiler à l'intérieur. Pour compenser le manque de lumière, chaque fenêtre était sertie de panneaux vitrés vert et or, et une douce incandescence jaune les illuminait par derrière. Grâce à eux, la chaleur caractéristique du milieu de journée régnait dans la pièce. Un petit escalier descendait dans l'atrium principal, où les sols carrelés de marbre noir et blanc ressemblaient à un échiquier géant. Des poteaux de laiton divisaient la pièce dans sa longueur. Les guichets de la Gare Centrale avaient laissé la place à des bureaux privés. Le laiton était tellement poli que ses reflets étaient pareils aux rayons du soleil.

En dehors des bureaux, il y avait un espace commun principal qui remplissait presque tout l'atrium. Un dédale de vieux pupitres en bois s'y déployait comme un océan corporatif. Toutes les opérations commerciales réussies prenaient naissance ici, des drones de bureau aux cadres. Les vampires avaient appris depuis longtemps qu'une bonne organisation permettait à une civilisation de bien fonctionner, et la leur ne faisait pas exception. La sonnerie des téléphones était réglée sur un volume sonore bas, et les Gardiens murmuraient. Holden et moi laissâmes derrière nous les beaux édifices modernes et arrivâmes devant une porte d'apparence innocente sur laquelle était inscrit : « Privé ». Mes mains tremblèrent quand je l'ouvris et entrai dans l'obscurité.

Le Tribunal avait choisi un repaire qui était de la vieille école. Les lieux rappelaient un donjon ou une salle de guerre médiévale. La pièce était plongée

dans l'obscurité et seule la lueur des torches fixées au mur l'éclairait faiblement. Une humidité dense alourdissait l'air. Nous descendîmes de nombreux escaliers en pierre, plongeant de plus en plus loin dans les entrailles de la ville, avant d'atteindre notre destination finale.

Je remerciai mon agilité surnaturelle, sans laquelle j'aurais dévalé les escaliers sur les fesses.

Nous parvînmes devant une série de doubles portes, celles-là mêmes qui apparaissaient souvent dans mes cauchemars. Elles étaient responsables de la méfiance que j'éprouvais envers toute porte qui leur ressemblait de près ou de loin. Au-delà se trouvaient les trois vampires qui tenaient ma vie entre leurs mains. Cette fois, Holden resta en arrière pour me permettre d'entrer en premier. Il ne pouvait pas m'accompagner. Seuls le Tribunal et une poignée d'Anciens étaient autorisés à pénétrer dans la salle où se prenaient les décisions. Être attendu pour une audience était le seul autre moment où l'on vous autorisait à franchir ces portes.

Je pris une profonde inspiration qui eut un arrière-goût de moisissures et je poussai les portes, m'avançant dans une obscurité absolue.

— Bienvenue, Miss McQueen.

C'était une voix douce et aérienne, une voix de soprano teintée d'un accent français délicat qui déformait le « miss » en « mees ». La salutation venait de la seule femme membre du Tribunal, Daria.

— Nous sommes heureux que vous ayez pu venir, le délai était court.

Leur formalisme m'avait toujours énervée. S'ils avaient l'intention de me tuer, étaient-ils obligés se montrer aussi agréables ?

— Chef du Tribunal Daria, le plaisir est pour moi. Je suis au service du Conseil.

Je dus me refréner pour ne pas donner l'impression de m'aplatir. Je connaissais trop bien les étapes de cette danse particulière. Mes yeux s'étaient ajustés à l'obscurité profonde de la pièce, et je pouvais distinguer son joli visage au-dessus de moi.

Le Tribunal était installé sur une plate-forme surélevée, sur des chaises faites

main qui étaient trop élaborées pour ne pas être considérées comme des trônes. Daria n'était pas véritablement le chef, elle était donc assise à la gauche du trône central. À sa droite, se trouvait un homme auquel je ne m'habituerai jamais. Juan Carlos était sans aucun doute la créature la plus effrayante – humaine ou vampire réunis – que j'aie jamais rencontrée. Dans un souci de modernité, ses cheveux noirs de jais étaient maintenant coupés plus court, mais ses boucles folles n'avaient pas complètement disparu. Quels que soient ses efforts, Juan Carlos n'avait jamais réussi à se fondre dans l'Humanité.

Autrefois, il avait été un Conquistador espagnol qui, au cours de sa vie humaine, avait écopé d'une panoplie de cicatrices que rien n'avait pu réparer. Une vieille blessure lui avait fendu la lèvre supérieure et avait cicatrisé en un rictus menaçant. Sa lèvre s'était recroquevillée sur sa joue et dévoilait un de ses formidables crocs. Le reste de son visage était beau, mais il était difficile d'y prêter attention quand on sentait son désir de vous dévorer.

— Chef du Tribunal Juan Carlos.

Je fus incapable de lui dire que c'était un plaisir de le voir parce que, pour être honnête, il me terrifiait.

— Secret McQueen.

Dans sa bouche, mon nom sonnait comme Mussolini ou Staline. Son ricanement s'intensifia.

Je reportai mon attention vers le véritable Chef du Tribunal et toute ma terreur se dissipa. Je ne le trouvais pas moins effrayant ou moins puissant, mais une partie de son don consistait à rassurer toute personne autour de lui.

Là où la beauté de Juan Carlos ne se remarquait que bien après sa monstrueuse cicatrice, quiconque regardait Sig ne pouvait s'empêcher de tomber amoureux. Je ne connaissais pas son nom complet, mais je savais qu'il était Finlandais, ou qu'il disait l'être. Il était plus âgé que la Finlande et, selon lui, le pays où il était né n'existait plus. Il n'avait jamais prétendu être un Viking comme tant d'autres vampires scandinaves. Si quelqu'un le lui demandait, il levait les yeux au ciel et qualifiait les pillages des Vikings « d'occupation norvégienne »

Sig était également le seul membre du Tribunal que je voyais assez souvent en

dehors de ces réunions. Daria me montrait parfois de l'intérêt, de la même façon qu'on irait voir un chiot ou chaton pour l'adopter, mais Sig semblait me considérer autrement que comme un animal domestique potentiel. C'était lui qui choisissait mes cibles et c'était lui qui m'avait affecté Holden en tant qu'agent de liaison.

En raison de l'intérêt qu'il me portait, je l'avais souvent soupçonné de savoir exactement ce que j'étais, mais je n'avais jamais eu le courage de lui poser la question.

Au lieu de me laisser intimider par Juan Carlos, je regardai Sig dans les yeux. Il me sourit, le sourire d'un homme qui sait ce qu'il veut. Entre Daria qui portait une tenue de soirée Coco Chanel authentique et des cheveux blonds parfaits et lisses, et le redoutable Juan Carlos dans son costume Armani, Sig ne semblait pas à sa place.

Il était affalé sur son trône, les doigts croisés sur son ventre musclé, et ses longues, longues jambes étaient étirées devant lui. Il avait seulement un pantalon de cuir marron. Ses pieds, comme sa poitrine, étaient nus. Sa peau était si pâle qu'elle brillait quasiment dans l'obscurité, et ses cheveux blonds étaient assez clairs pour paraître blancs. Daria, en comparaison, avait presque l'air brune. Comme Juan Carlos, il les avait coupés court pour passer inaperçu, mais des mèches trop longues lui caressaient le front et voilaient ses yeux bleu glacier.

— Ma chère Secret.

Il paraissait heureux de ma présence. Juan Carlos émit un bruit de dégoût. Il n'avait jamais approuvé l'intérêt que Sig me portait.

— Comme Daria l'a dit, nous sommes très heureux que vous ayez pu vous joindre à nous ce soir.

Je baissai la tête, appréciant la cadence de l'accent qui teintait sa voix profonde et merveilleuse. Je comprenais, au fond, que l'effet que Sig avait sur moi n'était pas vraiment réel. La plupart de leurs dons psychiques contribuaient à renforcer leur emprise sur les humains et n'avaient pas d'impact sur les autres vampires, mais Sig était une exception. Son charme persuasif expliquait sa position dans la hiérarchie. Les autres vampires lui faisaient confiance.

J'espérais que la confiance que je lui vouais ne me mènerait pas à la mort.

Le sourire de Sig s'estompa quand il aborda le sujet de l'audience.

— Vous connaissez la raison pour laquelle nous vous avons fait venir, n'est-ce pas ?

— Hier soir, j'ai commis un meurtre non validé dans Central Park.

Je me gardai bien d'entrer dans les détails de l'assassinat sans qu'on me le demande. S'ils voulaient savoir quelque chose de précis, ça viendrait. Rien d'autre n'avait d'importance.

Interroger des gens depuis des siècles, vous apprend à obtenir l'information dont vous avez besoin en fournissant le moins d'effort possible.

— Estimez-vous que le meurtre était justifié ? me sonda Daria.

— Oui.

— Étiez-vous en danger immédiat ?

— Oui, je l'étais et une humaine également.

— Oui, une humaine qui a pu s'échapper. Elle a parlé en long, en large et en travers aux médias humains d'une femme qui l'a sauvée d'un « vampire », intervint Juan Carlos.

Sig leva la main pour le faire taire, mais resta affalé sur son siège.

— Je ne crois pas que les médias l'aient crue, rétorquai-je.

— Devons-nous revenir sur l'incident du métro, Secret ? Les médias avaient beaucoup de sources qui semblaient vraiment très fiables.

Sig avait dit tout haut ce que Juan Carlos pensait tout bas.

Je me raidis, un frisson parcourut tout mon corps. Si Sig avait soulevé l'incident du quai du métro, cela signifiait que j'avais de sérieux ennuis. J'avais intérêt à me taire jusqu'à ce que l'un d'eux me pose une autre question.

— Holden nous a transmis quelques détails de votre rapport, et nous avouons que nous sommes curieux, dit Daria, son visage de poupée de porcelaine reposant sur une main manucurée. S'il vous plaît, racontez-nous ce qui s'est passé.

Je relatai, en étant la plus concise possible, les événements qui avaient mené au meurtre de Henry Davies et j'évoquai les marques de morsures que j'avais

associées à Alexandre Peyton.

Le Tribunal, même Juan Carlos, parut songeur à la fin de mon histoire. Sig se redressa sur sa chaise, croisant les jambes et se penchant en avant comme pour mieux me voir.

— Vous en êtes absolument certaine ?

— Je le suis.

— Nous avons discuté de ce qu'il fallait faire à ce sujet avant votre arrivée et, comme c'est souvent le cas quand il s'agit de vous, Mlle McQueen, le Tribunal n'était pas unanime. Daria et moi étions d'accord pour oublier les événements de la nuit dernière. Juan Carlos, comme d'habitude, voulait vous manger.

Mon regard se posa sur Juan Carlos et je pâlis. Tous les trois se mirent à rire de bon cœur, comme si Sig venait de révéler la chute de la blague la plus drôle qu'ils aient jamais entendue. Je ne comprendrais jamais l'humour des vampires.

Sig poursuivit :

— Cependant, à la lumière de ce que vous venez de nous rapporter, nous devons modifier notre arrangement.

— C'est-à-dire ?

J'étais consciente que ma question serait interprétée comme de l'insolence, et bien sûr, la colère brilla dans les yeux de Juan Carlos. Sig m'adressa un sourire roublard.

— Nous avons un nouveau travail pour vous, ma délicate fleur.

Daria et lui échangèrent un regard lourd de sens.

— Vous allez nous trouver Peyton et nous l'apporter.

Pour le Tribunal, cet ordre signifiait que je devais leur apporter le tas de cendres encore chaudes de celui qui avait été l'un de leurs frères. Officiellement, j'étais tueuse à gages ou chasseuse de primes, mais j'avais toujours livré mes cibles dans un emballage pas plus grand qu'une boîte à café. Ils s'attendaient à ce que j'élimine l'un des pires vampires que j'aie jamais connus, celui qui représentait le plus grand défi de ma vie ? Pensaient-ils honnêtement que c'était une cible comme les autres ? Tuer Alexandre Peyton était presque mission impossible.

— Oh, et, Secret ? ajouta Sig, interrompant mon monologue intérieur.

— Oui ?

— Nous aimerions beaucoup qu'il soit vivant.

[1](#) En français dans le texte.

Chapitre 14

Avant que j'aie eu le temps d'enregistrer ce que le Tribunal venait de me dire, j'étais de retour dans le couloir avec Holden et nous remontions l'escalier humide long d'un kilomètre. Comme une automate, je mettais un pied devant l'autre. À l'expression choquée de mon visage ou à la façon dont je trébuchais, Holden avait compris que quelque chose n'allait pas. Son éternel froncement de sourcils s'était intensifié en un regard inquiet.

— Secret ? Qu'ont-ils dit ?

— Peyton, murmurai-je, en arrêtant de marcher pour appuyer mon visage contre le mur froid.

Le contact de la brique rugueuse contre ma joue me ramena à la réalité.

— Je ne comprends pas.

— Ils veulent que je leur apporte Peyton. Vivant.

Il arqua les sourcils et je ris presque. Il était si rare qu'un vampire soit surpris ! Être gratifiée d'un regard alarmé était un honneur ! Dommage, ce n'était pas vraiment le moment de jubiler !

— Pourquoi ne t'ont-ils pas simplement tuée ?

Cette fois, je ris franchement.

— Et salir leurs précieuses mains ? N'est-il pas plus facile de m'envoyer à une mort certaine ? De cette façon, ils ne seront pas directement responsables de ma disparition, mais ils n'auront plus à s'occuper de mon cas. Juan Carlos sera ravi.

— Oui.

Nous recommençâmes à marcher. Si vous êtes à la recherche de confort, l'épaule d'un vampire n'est pas la meilleure sur laquelle s'appuyer. Elle est

froide.

— Mais Sig ne souhaite pas ta mort, si ?

Holden et moi étions tous deux conscients de l'intérêt particulier que Sig me portait, même si aucun de nous ne savait ce que ça voulait dire et ça ne plaisait vraiment pas à Holden.

— Peut-être pense-t-il que je peux le faire.

Je n'étais pas convaincue, mais c'était une pensée agréable, alors je m'y accrochais.

Nous n'échangeâmes pas un mot supplémentaire avant d'être de retour sur les trottoirs plongés dans l'obscurité de New York.

— Tu crois que tu es capable de le faire ?

Un beau vote de confiance de la part de mon agent de liaison ! Mais il avait des raisons d'avoir des doutes. J'en avais aussi.

— Je ne sais pas, soupirai-je.

Nous étions arrivés dans une rue plus animée et nous nous tenions debout devant une boutique de luxe du quartier de Soho. Continuer notre conversation allait s'avérer difficile avec toutes les Barbies mannequins qui, chargées de leurs sacs de shopping, se retournaient pour reluquer Holden. De plus, j'avais un rendez-vous, et comme par hasard, nous n'étions qu'à quelques rues de l'Hotel Rain.

— On peut en discuter plus tard ? Tu dois, euh, te nourrir ? dis-je en faisant un signe de tête vers une brune en pleine santé qui était passée devant nous et qui lui avait lancé une œillade pas très subtile. Et j'ai un rendez-vous en fait.

Je fis une pause avant de bafouiller :

— Peut-être. Enfin je suppose que c'en est un.

— Avec le roi des loups ?

Je m'arrêtai brusquement au milieu du trottoir et une armoire à glace me percuta. Holden me contourna en marmonnant quelque chose comme « quelle idiote ! » Je braquai mon attention sur lui et je le foudroyai du regard.

— Tu m'as suivie hier soir ?

— Après avoir reçu ton message, oui.

— Et tu n’as pas pensé à, oh, par exemple, m’aider quand des étrangers m’ont jetée dans une voiture ?

— C’était juste des loups-garous. Tu allais bien, répliqua-t-il dédaigneusement.

Je lui grognai dessus, un son si inhumain qu’il ne pouvait provenir que de ma moitié loup. Holden se raidit et recula d’un pas. Entendre ce son animal jaillir de ma bouche le mit mal à l’aise.

— Je ne suis pas ton garde du corps, je suis ton agent de liaison, et parfois je pense être ton ami. Mais ne me fais pas croire que tu n’aurais pas été en colère contre moi si je t’avais sauvée de manière inopportune comme un preux chevalier. Comme tu aimes si bien l’affirmer, tu es parfaitement capable de prendre soin de toi. J’ai estimé que tu n’étais pas en danger et j’avais raison.

Il fit un geste dans ma direction pour montrer que j’étais vivante et que j’avais l’air d’aller très bien.

Nous nous observâmes un moment, plantés au milieu du trottoir. Les personnes qui nous contournaient auraient pu nous prendre pour un couple de New-Yorkais en pleine querelle amoureuse. Si j’avais récolté un dollar à chaque fois que les gens avaient pensé qu’on était un couple en crise, j’aurais de quoi m’acheter un plus bel appartement.

Après un long silence et considérant visiblement qu’il devait parler en premier, Holden s’essaya à des excuses.

— Je suis désolé ?

Cela ressemblait plus à une question et je doutai de sa sincérité.

— okay. Si tu le dis.

Je lui fis un signe de la main et je pris le chemin de l’hôtel.

Il ne me suivit pas.

J’avais été contente d’avoir enfilé une tenue un minimum habillée pour rencontrer le Tribunal, mais je regrettai de ne pas avoir apporté un sac à main, des talons ou tout autre élément qu’une fille normale porterait pour un rendez-vous. Est-ce que Lucas penserait que je le méprisais parce que j’avais opté pour une paire de jean et des ballerines ?

Je me rappelai que la première fois qu'il m'avait rencontrée, j'étais beaucoup mieux habillée que ça. Si nous étions vraiment des âmes sœurs, il allait devoir accepter que je ne sois pas le genre de princesse en robe de bal et talons aiguille qu'il imaginait peut-être.

Une princesse, moi ? Mon Dieu, ça faisait beaucoup de choses à encaisser. Peut-être que j'aurais dû dire à Holden que je faisais partie d'une famille royale de loup-garou ? Zut, j'aurais peut-être même dû le dire au Conseil. *Oh hé, Sig, je sais que tu veux m'envoyer à une mort certaine, mais juste pour ta gouverne, je suis à moitié loup-garou et je suis une princesse, alors montre-moi un peu de respect !*

Super, ça se serait vraiment bien passé.

Je profitai du fait d'être seule pour examiner le hall de l'hôtel de Lucas. De l'entrée principale, deux couloirs partaient dans deux directions différentes, l'un menant à un spa de renommée internationale, l'autre à un restaurant japonais. Au centre trônait un lustre en cristal sculpté qui semblait peser plusieurs centaines de kilos. De chaque côté se trouvait un lustre assorti en quartz fumé et plus loin, à l'extrémité de chaque couloir, des lustres en obsidienne complétaient l'ensemble tricolore.

Les murs intérieurs scintillaient comme s'ils étaient vivants, les lumières dansaient sur la surface mouvante des cascades qui se déversaient sur le marbre noir. Dans chaque salle, à intervalles réguliers, étaient disposées des colonnes sur lesquelles il y avait de grands bouquets de fleurs exotiques. Dans un coin, à l'abri des regards, quelqu'un jouait de la harpe. Tout était fait pour attirer les sens, et je m'en imprégnai afin d'apaiser mes nerfs tourmentés avant de me diriger vers la réception.

Mon nouvel état zen s'évapora quand je réussis à attirer l'attention du réceptionniste. Je l'informai que je venais rendre visite à M. Rain dans le penthouse. Il jeta un coup d'œil à mon jean et à ma queue de cheval : il me détailla avec telle désapprobation que sa mâchoire en tomba. *Grand-mère* aurait dit qu'il risquait de gober une mouche.

— Et qui êtes-vous ? s'enquit-il, chacun de ses mots dégoulinant de

condescendance.

Il n'était pas vraiment humain, mais ce n'était pas un loup non plus. Son odeur, comme son comportement me rappelaient ceux d'un furet.

Quoi dire ? Que j'avais rendez-vous avec Lucas ? Que j'étais son âme sœur ? Son dîner ?

— Je m'appelle Secret McQueen.

Il leva les yeux au ciel avant de décrocher le téléphone à côté de lui et de presser un gros bouton rouge. Son badge indiquait qu'il s'appelait Melvin, et je décidai de me souvenir de son nom. Tout comme je savais qu'il se souviendrait du mien après ce soir.

— Il y a une femme ici qui prétend qu'elle est là pour voir M. Rain. Elle dit que son nom est Secret McQueen, et...

Il écouta une seconde et puis toutes les couleurs désertèrent son visage.

— Oui, M. Alvarez. Toutes mes excuses. Oui, je veillerai à ce que tout le monde à la réception soit au courant.

Il raccrocha et inclina la tête dans ma direction en une sorte de mini révérence.

— Mlle McQueen, veuillez m'excuser pour ma grossièreté. Vous devez comprendre qu'un grand nombre de femmes tentent de rendre visite à M. Rain sans y être invitées.

— Vous faites juste votre boulot, Melvin. Je suis sûre que ça ne se reproduira plus.

— Non. Absolument pas.

Il fit glisser une carte noire sur le bureau.

— C'est une carte d'accès à l'ascenseur. M. Alvarez est en route pour vous rejoindre, il vous aidera à programmer un code pour que vous puissiez atteindre directement le penthouse.

Je ne savais pas exactement qui était M. Alvarez, mais je pris la carte de la main tremblante de Melvin.

— Merci.

L'ascenseur sonna derrière moi et je me retournai pour voir Desmond en sortir. Il portait un pull gris et un pantalon kaki *très* bien ajusté. Ses cheveux noirs

étaient ébouriffés, et il n'avait pas l'air content d'être dans le hall de l'hôtel à neuf heures du soir, un jeudi. Surtout pas avec moi.

— Secret, me salua-t-il avec un hochement de tête.

Alors maintenant, il m'appelait par mon prénom ?

— Desmond.

— Melvin t'a bien remis une carte d'accès ?

— Tout à fait.

— Et j'espère qu'il t'a présenté ses excuses ?

Il jeta un regard lourd de sens à l'homme à la réception. Melvin détourna lâchement les yeux, et je ne pus l'en blâmer. Desmond était intimidant, même avec ses cheveux en désordre comme s'il venait de sortir du lit.

— Oui, il me les a présentées.

— Bien. Suis-moi.

Une fois dans l'ascenseur, il glissa ma carte dans la fente et me fit choisir un code à quatre chiffres. Il m'expliqua que c'était désormais la mienne et qu'elle m'accordait un accès direct aux étages des appartements. Je savais que cela ne lui plaisait pas, car il s'empressa d'ajouter que ma carte et mon code pourraient être annulés à tout moment.

Dans le silence qui suivit, il y eut un changement impossible à ne pas remarquer dans l'atmosphère de l'ascenseur. Ce n'était pas que Desmond était plus détendu, ou moi, moins méfiante, mais j'avais de nouveau la sensation qu'une saveur inconnue éclatait dans ma bouche. Au début, je crus que c'était parce que nous nous rapprochions de Lucas, mais je me rendis soudain compte que cette saveur était complètement différente. Au lieu du goût capiteux de cannelle que Lucas laissait sur mon palais, je sentis quelque chose de plus fort, plus citronné.

Du citron vert. C'était la saveur acide des citrons verts, et cela ne pouvait venir que de Desmond. Je ne savais pas comment l'interpréter et je ne savais pas comment lui demander ce que ça signifiait, alors je décidai plutôt de changer de sujet.

— Quel genre de métamorphe est le réceptionniste ?

— Ah, tu l’as senti.

Cela sembla le mettre de meilleure humeur.

— Melvin est un furet.

Je laissai échapper un rire fort et bref.

— C’est un « putois-garou » !

Desmond dut trouver ça assez drôle, parce qu’il gloussa, un rire rauque et agréable.

— Oui, je suppose qu’on pourrait le dire comme ça.

La tension se dissipa pendant que nous passions du hall au penthouse.

— Il t’attend.

Desmond fit un geste de la tête vers l’escalier en colimaçon. Il me poussa en avant et je ne pus m’empêcher de remarquer à quel point sa main s’attardait un peu plus longtemps que nécessaire dans mon dos. Je me retournai pour voir l’expression de son visage et trouver une explication à son geste, mais il s’éloignait déjà.

L’éclat subtil du citron diminuait à chacun de ses pas.

Était-ce un truc de loup-garou de laisser des goûts dans la bouche des autres ? Non, c’était impossible. J’avais été auprès d’autres loups et n’en avais jamais goûté un seul avant de croiser Lucas dans la rue la nuit dernière.

C’était déconcertant. Lucas m’avait dit que c’était une indication du lien d’âme que je partageais avec lui, alors pourquoi pouvais-je goûter Desmond ? Il n’était certainement pas possible d’être lié à deux personnes. Et pourquoi est-ce que j’avais soudain envie d’une margarita ?

Il semblerait que chaque moment passé avec Lucas et les loups m’apportait une douzaine de nouvelles questions.

Chapitre 15

Je trouvai Lucas au même endroit où je l'avais laissé la nuit précédente. La veille, il était pieds nus et portait un jean, ce jour-là, il avait enfilé un pantalon d'un gris exquis qui était de la même couleur que le pull de Desmond. Je m'arrêtai pour admirer la façon dont le tissu moulait ses fesses. Je voulais féliciter le tailleur qui confectionnait les pantalons des hommes de cette meute. Si j'avais été un félin, j'aurais ronronné. Je laissai échapper un soupir nerveux.

Il se retourna pour me regarder et me sourit de toutes ses dents : son sourire était lumineux. Sa chemise noire à manches longues avait un léger col en V qui m'offrait une vue pleine de promesses sur sa poitrine lisse.

— Je ne savais pas si tu allais venir.

— Eh bien, j'ai pensé qu'il fallait que je voie comment tu es quand tu ne me kidnappes pas.

Je ne pus m'empêcher de lui sourire.

— Hum.

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule, inquiète que Desmond jaillisse derrière moi. Il n'était pas là.

— Pourquoi Desmond a-t-il le goût des grandes vacances ?

Lucas se tenait près de la grande cheminée, il fronça tellement les sourcils qu'ils se rejoignirent. Il fut lent à réagir et le choc qui s'afficha sur son visage sonnait faux. Intéressant.

— Tu peux sentir le goût de Desmond ? Tout comme tu ressens le mien ?

— Oui. Mais, toi, tu as le goût de Noël. De cannelle. Desmond a un goût de citron vert.

Je me passai la langue sur l'arrière des dents : je voulais chasser la saveur de Desmond qui s'était attardée.

Lucas fronça les sourcils.

— Comme c'est étrange.

La manière dont il prononça ces mots m'indiqua une nouvelle fois que ma révélation ne l'avait pas surpris.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Son visage se détendit et il agita une main en l'air comme pour balayer ma question.

— Ça n'a pas d'importance. Juste une bizarrerie, rien d'inquiétant.

Il s'éloigna du feu et vint se placer devant moi. Il posa ses grandes mains sur ma taille et je le laissai faire. J'étais convaincue qu'il me cachait quelque chose, mais ce qui s'était passé avec Desmond ne valait pas le coup que je me creuse les méninges à ce moment précis.

— Tu es ravissante.

Il était de nouveau tout sourire.

— Toi, alors !

Le goût de Desmond avait disparu et j'avais maintenant l'impression d'avoir sucé des bonbons à la cannelle. Je me demandai si être près de Lucas allait me donner une haleine plus fraîche.

Je me demandai également, si, en l'embrassant, j'allais sentir le goût que moi j'avais pour lui. Est-ce que je pourrais boire ma propre saveur comme du petit-lait en faisant jouer ma langue avec la sienne ? Sans aller au bout de ces réflexions, je me mis sur la pointe des pieds et comblai l'écart qui nous séparait. Je n'étais pas consciente d'avoir pris la décision de l'embrasser, mais soudain mes lèvres étaient plaquées contre les siennes.

Mon attitude inattendue le surprit, il hésita une seconde. Je commençai alors à m'écarter, les joues rouges, et je marmonnai :

— Pard...

Il ne me laissa pas l'occasion de finir ma phrase et m'attira brusquement tout contre lui. Pendant qu'il m'embrassait, je flottai au sens propre du terme – il était

si grand que mes orteils ne touchaient pas le parquet. Si j'avais été humaine, la force de son étreinte m'aurait fait suffoquer.

Mais je n'étais pas aussi fragile. Je passai mes bras autour de ses épaules et j'entrouvris les lèvres pour répondre à la supplication de sa langue.

Ses mains glissèrent plus bas et empoignèrent mes fesses pour me soulever complètement du sol. Je répondis à son ardeur avec une réceptivité inhabituelle chez moi en enroulant mes jambes autour de sa taille. L'intensité de notre baiser redoubla. Nos bouches étaient plaquées et sa langue frôlait la mienne ; je chavirai, tous les sens en alerte. Ses mains bougèrent, pressant fermement mes cuisses, et mes baisers répétés et avides le supplièrent de continuer. Sa bouche avait un goût sucré, la douceur de la barbe à papa ou de la guimauve grillée. Ce goût était le mien.

Une sensation puissante naquit au creux de mon estomac et se déploya et prit de l'ampleur. Une chaleur liquide se répandit dans mon corps, partant de mes entrailles pour me remplir et faire crépiter chaque centimètre carré de ma peau, jusqu'à menacer de déborder. Je me mis à gémir, nos bouches toujours collées l'une à l'autre.

Sous mes mains et contre mon corps, je sentais la peau de Lucas s'embraser. J'étais sûre qu'un incendie se déclarait partout où on se touchait. Il grogna, mais ça n'avait rien à voir avec la peur.

Mes jambes étaient nouées autour de sa taille et à travers nos couches de vêtements, je le sentais prêt à aller plus loin. Je me demandai quel effet produirait sa chaleur s'il s'enfonçait en moi.

À bout de souffle, je m'arrachai à son baiser, les paumes pressées contre sa poitrine. Mes jambes étaient toujours enroulées autour de ses hanches, j'étais si tremblante que je ne bougeai pas, ses bras me retenant par la taille. Mon souffle était erratique et je pris de profondes inspirations, incapable de le regarder dans les yeux. Il n'était pas prêt à abandonner sa quête du plaisir, sa bouche explorait mon cou, m'embrassant, me léchant... Je l'attirai plus près, et on allait s'étreindre à nouveau quand ses dents effleurèrent mon cou et se refermèrent sur ma peau lisse.

Mon pouls s'accéléra et une sensation familière apparut : mes crocs s'allongeaient et s'aiguisaient. Mon côté vampire était bien réveillé ce soir, il avait décidé que le moment de faire une apparition publique était venu. Les mâchoires de Lucas se serrèrent imperceptiblement. J'émis un petit bruit animal qui me fit revenir à la raison.

— Arrête.

Il n'y avait ni hésitation ni incertitude dans ma voix. Mes yeux étaient rivés sur son cou, et tout à coup, le sexe n'était plus ma priorité. Mais quand j'aperçus le grand lit, je réalisai que ma libido, contrairement à mon bon sens, n'était pas disposée à s'arrêter là. J'étais partagée entre l'envie de le dévorer et l'envie de me laisser dévorer d'une tout autre manière.

Il répondit immédiatement à mon injonction, relâcha mon cou et me reposa au sol, pantelante.

— Waouh, murmurai-je une fois que j'eus repris ma respiration et rétracté mes crocs. Juste waouh.

Il se lécha les lèvres, et je remarquai que ses iris n'étaient plus bleus. L'anneau d'or autour de sa pupille avait doublé de volume et ses yeux n'avaient plus l'air humain.

— Je ne m'attendais pas à ça, dit-il d'une voix rauque.

Mon loup en moi s'assoupit à nouveau et ma peau retrouva sa température et sa couleur normales. Auparavant, jamais les deux monstres que je portais en moi ne s'étaient réveillés en même temps. Le loup avait voulu s'accoupler, le vampire se nourrir, et les deux désirs s'étaient fondu l'un dans l'autre.

— Je suis désolée.

Une nouvelle vague de chaleur fit s'empourprer mes joues.

— Pourquoi diable serais-tu désolée ?

— C'était très inapproprié.

Il rit. C'était un rire exubérant, éclatant et honnête. Il passa un bras autour de moi et je tressaillis avant de réaliser qu'il n'y avait aucune connotation sexuelle dans ce geste.

— Si tu ne l'avais pas fait, je l'aurais fait. Le simple fait d'être dans la même

pièce que toi me donne le vertige.

— Moi aussi.

Au lieu de « vertige », il aurait tout aussi bien pu dire « une sacrée gaule », mais sa formulation était plus polie.

— Tu t’y habitueras.

— J’espère que non.

— C’est comme ça que ça doit être entre nous. Existe-t-il une meilleure preuve que nous sommes faits l’un pour l’autre ?

— Je ne sais pas si l’envie irrésistible de déchirer tes vêtements et d’abuser de toi est vraiment la preuve que nous sommes des âmes sœurs.

Je réussis à sourire. Je n’étais toujours pas convaincue que nous étions destinés à être ensemble, mais je devais reconnaître que notre connexion physique était extraordinaire.

— J’espère que ça ne te rend pas frileuse à l’idée de dîner avec moi.

— Non.

Je me mordis la lèvre, perdue dans mes pensées.

— Mais si ça ne te dérange pas, j’aimerais vraiment manger dehors.

Je regardai vers la porte pour ne pas avoir le lit dans mon champ de vision.

— Tu ne me fais pas confiance ?

— Je ne me fais pas confiance.

Il n’y avait rien de plus vrai.

— Ce serait plus sûr qu’on soit séparés par une table.

J’eus un flash de lui en train de me renverser sur une grande table et d’arracher ma chemise à mains nues. Je détournai la tête.

— Si tu penses que ça va t’aider.

J’entendis dans sa voix qu’il avait pensé exactement à la même chose.

Chapitre 16

L'atmosphère dans l'ascenseur était silencieuse et tendue. J'étais coincée entre Lucas et Desmond, et ça créait une combinaison de saveurs bizarres dans ma bouche. À droite de Desmond se trouvait le loup-garou blond. Il ne me dépassait que de quelques centimètres, et il avait l'air petit en comparaison avec les deux autres qui mesuraient plus d'un mètre quatre-vingt. Le mélange d'excitation et de gêne que je ressentais à cause de mon rendez-vous avec Lucas m'avait fait oublier son nom, mais il se présenta une deuxième fois comme étant Dominick. Il avait le sourire insouciant et les yeux brillants d'un rebelle. Je l'appréciai immédiatement.

Desmond était redevenu hargneux et fixait les portes de l'ascenseur avec une mine renfrognée. Ses cheveux étaient plus longs à l'avant qu'à l'arrière, et il les repoussait constamment hors de ses yeux. Bien malgré moi, je décidai que la façon dont ses yeux se plissaient de frustration était plutôt sexy. Qu'est-ce qui n'allait pas chez moi ?

Alors que je contemplais le profil de Desmond, Lucas prit ma main dans la sienne. Normalement, je détestais toute manifestation publique d'affection, mais je ne la retirai pas.

Nous n'étions pas vraiment un couple et c'était étrange que je lui permette un tel geste. Mais je ne pouvais nier que j'aimais la sensation de ma main dans sa grande paume chaude.

Nous sortîmes, pas au niveau du hall, mais au sous-sol. Le parking était éclairé par des halogènes, ce qui lui donnait une teinte bleue et froide qui contrastait avec la lumière chaude de l'hôtel. Les zones d'ombres étaient nombreuses, des

endroits idéaux pour se cacher. En sortant du Tribunal, j'aurais dû passer chez moi afin de récupérer mon pistolet. Les armes étaient interdites à l'intérieur du quartier général du Conseil. J'avais toujours pensé que c'était une mesure inutile étant donné que les vampires pouvaient être considérés eux-mêmes comme des armes.

Une limousine noire vaguement familière nous attendait. Cette fois-ci, Dominick m'ouvrit la portière pour que je puisse entrer de moi-même, plutôt que d'y être forcée. Je m'assis assez loin de Lucas pour laisser une place entre nous, et je regardai la rue défiler à travers la vitre teintée pendant que nous nous enfoncions dans la nuit pâle.

J'étais mal à l'aise et ça n'avait rien à voir avec mon loup ou ce qui s'était passé entre Lucas et moi à l'étage. Le visage de Sig ne sortait pas de mon esprit et je n'arrêtais pas de l'entendre dire « nous aimerions beaucoup qu'il soit vivant ».

J'aimerais faire une croisière vers la République dominicaine et bronzer. J'aimerais ne pas avoir à maîtriser un monstre qui menace de sortir de moi à chaque pleine lune. J'avais autant de chances de réaliser un de ces deux rêves que de capturer Alexandre Peyton vivant.

Ce qui remit sur le tapis une question lancinante : qu'est-ce que pouvait bien faire Peyton ici ? Sa vendetta contre moi devait passer au second plan par rapport à ce qui l'amenait à New York. C'était un fait que Keaty et moi avions établi la veille lors de notre discussion post-mortem quotidienne.

Peyton n'aurait pas rampé hors du rocher sous lequel il se cachait à moins d'avoir une sacrée bonne raison. Il était vieux et intelligent, et un vampire n'atteignait pas cet âge sans un fort instinct de survie. Un renégat aussi renommé que lui en promenade dans la ville sur laquelle trois des vampires les plus puissants des États-Unis d'Amérique régnaient ? C'était plus que de la simple audace, c'était une déclaration de guerre.

Mais je ne savais toujours pas pourquoi cette guerre menaçait d'éclater. J'aurais aussi aimé savoir où se situait « Tuer Secret McQueen » sur sa liste de ses choses à faire.

Lucas, en gentleman, me laissa me noyer dans toutes ces questions sans réponses pendant que nous roulions. Puis il me posa une main sur la cuisse.

— Secret ?

Je détournai de la vitre et de mes divagations pour le regarder.

— Nous y sommes.

Nous étions devant un club connu sous le nom de Chameleon Lounge. En fonction du cercle auquel vous apparteniez, vous saviez que c'était la boîte de nuit la plus en vogue de New York, ou alors vous n'en aviez jamais entendu parler.

Le Chameleon Lounge était géré par des loups pour des loups, et comme le quartier général du Conseil, les humains ne pouvaient pas voir le club sous sa véritable apparence. Pour les yeux humains, le bâtiment était si délabré que même les clochards refusaient d'y dormir. Pour les loups, c'était un endroit chic et somptueux où il était de bon ton d'aller.

Si Lucas m'amenait là lors de notre premier rendez-vous, ça voulait dire qu'il n'avait pas trop honte d'être vu en public avec moi, car dîner ici équivalait à une annonce publique : le lendemain, tous les loups de Manhattan seraient au courant pour nous.

Je commençai à me sentir nerveuse. Je m'attendais honnêtement à ce que nous dînions dans un bon vieux restaurant d'humains. L'un des endroits où il avait déjà bu et mangé avec des mannequins et des stars de cinéma pour le plus grand plaisir des amateurs de potins. Une part de moi avait espéré que l'édition du week-end de *Page Six* la surnomme « Mystérieuse blonde ».

C'était du sérieux. Pas seulement notre relation. Ça signifiait que j'étais sur le point de faire l'étalage de mon statut royal récemment découvert dans une salle pleine de loups au sang noble. À l'intérieur du club, le nom Secret n'avait probablement aucune importance, mais le nom de McQueen, oui. Et un Lucas Rain qui y entraît avec une McQueen à son bras n'était pas anodin.

Tout le monde dans le club en connaissait plus sur le lien d'âme que moi, donc même si je ne le comprenais pas, le sens profond serait évident pour eux.

J'évitais de passer du temps avec les loups-garous parce que, tout comme

Lucas l'avait fait la veille, ils pouvaient sentir la mort sur moi. Pour lui, c'était une conséquence de ma carrière professionnelle, et il l'avait acceptée, mais quelle conclusion en tirerait une salle pleine d'étrangers ? Et combien de temps faudrait-il avant que quelqu'un comprenne la signification de cette odeur qui me collait à la peau ?

Je ne croyais pas que mon histoire avec Lucas irait au-delà de ma première pleine lune avec lui. Quand il constaterait que je ne me changeais pas en loup, il en aurait fini avec moi.

Il n'y avait aucune chance que ça puisse fonctionner.

Il commença à sortir de la voiture et j'attrapai son bras. Il me lança un regard interrogateur. Ses yeux bleus brillaient à cause de l'éclairage du véhicule.

— Tu ne veux pas aller ailleurs ? À Nobu ou un autre endroit ?

Je savais qu'aucun de nous n'aimait les sushis, les loups avaient tendance à préférer des repas plus copieux, mais je mangeais si rarement – la poche de sang du Starbucks alternatif de Calliope ne comptait pas – que j'avais mentionné le premier restaurant qui m'était venu à l'esprit.

Il sourit et me tapota la main comme si j'étais une enfant nerveuse. Le geste était plutôt condescendant, mais je doutai que ça soit voulu.

— Je sais que tu dois avoir l'impression que je te jette à l'eau juste après ta première leçon de natation, mais fais-moi confiance, – il souligna ces derniers mots en me pressant doucement la main – c'est mieux ainsi.

L'estomac retourné, je le laissai me guider hors de la voiture. Dominick maintint la porte ouverte et m'adressa un sourire plein de sous-entendus. C'était un loup et il était aussi proche de moi que Lucas ou Desmond l'avait été, mais il ne me laissait pas de goût dans la bouche. Ça confirma ce que je m'étais dit à l'hôtel. Les autres loups-garous ne me faisaient pas le même effet que ces deux-là.

Desmond attendait près des portes d'entrée, et quand il les ouvrit, une vague de chaleur et de bruit s'abattit sur la fraîche soirée de printemps. Tenant ma main, Lucas s'avança et entra dans le club.

Pendant quelques secondes, la peur me coupa la respiration. Ma capacité

pulmonaire était bien supérieure à celle de la plupart des filles de ma taille et ce fut ce qui m'empêcha de devenir bleue et de m'évanouir. Un des nombreux avantages de ne pas être humaine. Je devais admettre, malgré mes réserves et mes plaintes au sujet de ce que j'étais, qu'il y avait certains à-côtés.

Malheureusement, aucun de ces avantages, de vampire ou de loup-garou, ne pouvait me sortir de cette situation.

La sensation unique d'être près d'un loup-garou était amplifiée par la présence de tant de loups-garous réunis dans la même pièce. La bête en moi fut submergée par la chaleur et la sécurité de cet endroit qui s'apparentait à un foyer. Je frissonnai et tous les poils de mon corps se dressèrent. Jamais je n'avais ressenti de sensation plus bouleversante et électrique. Je la devais à la proximité de tant de personnes qui partageaient la moitié de mon curieux héritage. Quand j'étais avec des vampires, il y avait un silence froid. Être parmi les loups, c'était comme tomber dans un cocon de fourrures et de fils sous tension.

Je voulais frotter mon visage contre l'énergie palpable de cette pièce.

Je voulais aussi vraiment me presser contre Lucas. Oh la la, il n'avait pas plaisanté quand il avait utilisé cette métaphore du saut dans l'eau. J'avais commencé à faire courir ma main le long de son bras et je dus me forcer à interrompre mon geste. Je fourrai ma main libre dans ma poche pour l'empêcher de trembler. Que m'arrivait-il ? Un jour avec les loups et déjà mon contrôle m'échappait. Ça me faisait peur.

Le vacarme dans la pièce se mua en un silence de mort et tous les regards convergèrent vers nous.

Une belle femme aux cheveux rouges, frisés et vigoureux, vint dans notre direction. Elle portait une robe moulante violette qui soulignait ses courbes plantureuses. Ses talons de quinze centimètres de haut donnaient l'impression que ses mollets avaient été sculptés au rasoir. Avec une robe aussi ajustée et des talons aiguille, n'importe quelle femme aurait été cataloguée dans le genre « sois belle et tais-toi ».

Cette femme, avec son corps audacieux, s'approcha de nous d'une démarche qu'on pouvait aisément qualifier d'animale. Elle se mouvait avec une grâce qui

aurait rendu des top models folles de jalousie.

— Lucas.

Prononcé avec cette voix douce et rauque, son nom sonnait comme un ronronnement délicat.

Même moi, j'avais envie de coucher avec elle. Comment pouvais-je espérer me comparer à elle ou rivaliser avec quelqu'un qui incarnait le sexe ? Lucas lui fit un signe de tête et me plaqua contre lui en passant son bras autour de ma taille d'un geste possessif. Les yeux de la rouquine étaient d'un vert vif qu'un maquillage dans les tons violet fumé rendait plus doux. Ils ne me quittaient pas.

— Geneviève, dit Lucas, voici Secret McQueen.

J'aurais aimé prendre une photo de la façon dont ses sourcils parfaitement dessinés s'étaient brusquement relevés. J'avais eu raison de m'attendre à ce que mon nom fasse son petit effet. C'était agréable qu'il n'ait pas la même signification ici que dans un bar de vampires.

Geneviève m'observa avec incrédulité, puis un sourire se peignit sur ses lèvres rouges.

— Le roi des loups s'est-il trouvé une reine ?

La façon décontractée et presque taquine avec laquelle elle s'adressait à Lucas était un signe clair qu'elle n'était pas un loup, et donc qu'elle n'était pas sous son autorité.

Je n'avais pas souri en retour. Je n'arrivais pas vraiment à comprendre pourquoi, mais elle me mettait mal à l'aise, surtout quand elle me jugeait comme si j'étais un nouveau plat sur la carte du menu. Peut-être que je n'avais aucune raison de craindre qu'elle puisse me piquer Lucas. Je n'aimais pas non plus sa manière de dire « reine ». Son ton n'avait rien de spécial, mais rien que le mot me donnait des frissons. Le titre de « reine » qui était inclus dans mon nom de famille me suffisait amplement¹.

L'attention de chaque loup dans la pièce était focalisée sur nous, attendant la réponse de Lucas à la question qui venait de lui être posée.

— Secret et moi sommes liés par nos âmes, annonça-t-il.

Il le dit d'une manière tellement officielle que personne n'aurait été surpris si

quelqu'un avait ajouté : « vous pouvez maintenant embrasser la mariée ». Un murmure se répandit dans la pièce.

— Elle est une McQueen et a une place légitime comme chef de meute. Cependant, comme nous venons tout juste de commencer à nous fréquenter, parler d'elle comme la nouvelle reine est un peu prématuré.

Il rit et les loups de l'assistance firent poliment de même.

C'était on ne peut plus étrange.

— Je m'attends à ce que ceux qui me servent la traitent avec le respect qu'ils doivent à une princesse courtisée par leur roi.

Son ton ne contenait aucune trace de plaisanterie, mais je devais reconnaître qu'être qualifiée de princesse à haute voix me donnait vraiment envie de rire. Il était très sérieux et je savais que chaque loup dans la pièce respecterait sa volonté.

Il reporta son attention sur Geneviève qui patientait.

— La salle privée, s'il vous plaît.

— Bien sûr.

Quand elle nous conduisit jusqu'à la pièce bondée, elle se déplaça avec une telle aisance qu'elle ne frôla personne.

J'étais prête à parier que Geneviève atterrissait toujours sur ses pieds.

¹ McQueen est le nom de famille de Secret, et « queen » veut dire reine en anglais.

Chapitre 17

Pour le dîner, on nous avait servi des steaks de bœuf de Kobe de la taille d'une assiette. Chaque pièce devait coûter plus que ce qu'une famille de cinq personnes dépensait en moyenne pour un dîner, et, bon sang, que cette viande était délicieuse ! Au sens propre. J'étais assise, les yeux fermés et j'avais sucé le jus de chaque bouchée. Ça n'avait peut-être pas été aussi satisfaisant que du sang frais et chaud, mais l'offrande avait fait plaisir à ma moitié loup-garou.

J'étais immergée dans la douceur du brouillard pourpre qui suit un excellent repas, mais au fond de moi, mon estomac grondait : il réclamait un supplément. Pour le moment, je n'avais d'autre choix que d'ignorer cette envie ; je me contenterais d'un encas de sang AB positif en rentrant chez moi.

— C'était le meilleur steak que j'ai jamais mangé.

Je détachai chacun de mes mots pour accentuer mon propos.

Lucas posa sa serviette et gloussa.

— Je ne suis pas sûr qu'on puisse qualifier ça de steak. C'était encore de la vache crue.

— Alors c'était la meilleure vache que j'ai jamais mangée.

Desmond, qui était installé à une table près de la porte avec Dominick, sourit de manière plus détendue que d'habitude. Son sourire était si franc que cela me surprit, mais il s'estompa dès qu'il s'aperçut que je l'observais.

Je ne parvenais pas à comprendre pourquoi il me détestait autant. Était-ce ma simplicité qu'il n'estimait pas digne d'une princesse ou d'une reine ? Je ne pensais pas que le respect des convenances soit le même pour la royauté des

loups-garous que pour les royautés humaines. Surtout que la Reine Mère ne risquait pas de se déshabiller à la pleine lune et de courir sauvagement avec ses petits-fils. J'avais appris que j'étais une princesse moins de vingt-quatre heures plus tôt, et personne ne m'avait expliqué ce qu'on attendait de moi.

En grandissant, la seule chose que ma *grand-mère* avait exigée de moi était de survivre. J'étais née dans le sud de la Louisiane, qui peut presque s'apparenter à une péninsule tant elle est au bout du bout du sud des États-Unis. Elle n'avait révélé à Elmore que les informations qu'elle estimait nécessaires pour me protéger de la meute. Je ne savais pas s'il était au courant de tout, mais il suffisait qu'il respecte notre vie privée et s'assure que les autres en fassent autant. Quand il mourut, grand-mère était consciente que nous n'étions plus en sécurité en restant si près de la meute. Elle avait laissé ses trois enfants, y compris son fils adolescent, et nous avait fait quitter la Louisiane. Plus tard, quand elle m'avait expliqué pourquoi nous avions été obligées de déménager, elle ne m'avait rien raconté sur l'organisation détaillée d'une meute.

Sachant qu'Elmore avait été roi et qu'il avait transmis sa couronne à son fils à peine majeur plutôt qu'à sa fille aînée – Mercy, ma mère – ou à sa cadette, ma tante Savannah, les problèmes se profilaient à l'horizon.

Grand-mère m'avait d'abord emmenée en Caroline du Sud, où nous étions restées jusqu'à mes quatre ans, avant de décider que nous étions encore trop près pour être en sécurité. Ensuite, nous avons complètement quitté les États-Unis, vers un endroit qui, selon elle, était hors de la juridiction des meutes. J'avais passé douze années de ma vie dans le sud des prairies canadiennes, vivant sur une parcelle de quinze acres dans une grande et vieille ferme.

Grandir là-bas présentait un avantage non négligeable : à l'instar des zones marécageuses du sud de l'Amérique, les sols des prairies canadiennes permettaient aux maisons d'avoir de vrais sous-sols. J'avais donc une pièce dans laquelle, tous les jours, je pouvais me protéger de la lumière du soleil. La terre que nous possédions me fournissait un endroit où courir librement la nuit, ce qui me permettait de brûler l'énergie que j'accumulais, comme tout bon représentant de mes deux espèces.

M'élever avait été difficile pour ma *grand-mère*. Elle était cependant dotée de capacités uniques. C'était non seulement la mère de trois enfants, tous des loups, mais aussi une sorcière puissante et renommée. Elle avait donc des connaissances que d'autres n'avaient pas. Une grand-mère humaine, qui m'aurait nourri avec du lait et aurait placé mon berceau dans une pièce claire et aérée, comme toute personne était supposée le faire avec un bébé, aurait commis de graves erreurs qui auraient pu me tuer.

Ma mère, en m'abandonnant, avait eu la prévoyance de laisser une note expliquant ce qui m'était arrivé et avait ainsi permis à ma *grand-mère* de se préparer à certaines choses. Elle savait par exemple qu'il était dangereux pour moi d'être exposée aux objets en argent, mais ce n'était pas un problème pour elle puisqu'elle avait déjà élevé trois loups-garous.

C'était le sang de vampire qui compliquait notre quotidien. Cela signifiait que je ne pouvais pas être exposée à la lumière du soleil et que je tombais dans un sommeil diurne qui imitait la mort, et qui s'accompagnait d'une absence de respiration ou de pouls. Venait s'ajouter à cela le fait que ma lycanthropie s'était activée dès ma plus tendre enfance. Pendant ma jeunesse, puis à l'âge adulte, j'avais intuitivement appris à maîtriser le besoin de changer de forme. J'avais enfoui cette capacité si profondément en moi-même que je ne savais pas si j'étais encore capable de me transformer. Ce refoulement n'était possible que grâce aux effets apaisants de mon sang de vampire. Tant que j'étais bien nourrie, je ne ressentais pas le besoin de me couvrir de poils.

Bébé, je n'avais pas pu me contrôler.

Sur la cheminée, ma *grand-mère* avait une photo mémorable de moi. Dans un berceau, au milieu des lambeaux d'une grenouillère jaune soleil et d'une couche en tissu, se trouvait un chiot loup-garou à l'air malicieux, la langue joyeusement pendante, les pieds trop grands pour son corps. C'était uniquement grâce à cette photo que je savais que je pouvais me transformer. Je ne me souvenais pas de l'événement et je ne conservais aucun souvenir de la douleur atroce que j'avais dû ressentir lors de ma transformation.

Ma *grand-mère* m'avait dit que cela s'était répété une fois par mois de mon

premier à mon second anniversaire. Avant mes un an, le loup en moi était trop faible pour s'imposer. Après, ma part vampire avait appris comment le tenir en laisse.

Elle savait, aussi, que j'avais besoin de sang pour survivre. Peu de bébés sont nourris au biberon avec du sang de porc ou de chèvre. Inutile de préciser que mon éducation avait été peu commune. Mais rien de tout ça ne m'avait préparée à devenir une princesse.

Jusqu'à présent, je n'existais que sur la mince frontière qui séparait ces deux mondes ; je faisais partie des deux, je n'étais pleinement acceptée par aucun. Je ne savais pas comment passer du statut d'indésirable à celui de membre de la classe dirigeante.

— J'allais te dire que je donnerais cher pour savoir à quoi tu penses, mais je crois que je devrais t'offrir plus d'un million pour savoir tout ce qui vient de te passer par la tête.

Lucas était penché sur la table, un sourire circonspect sur les lèvres, il attendait que je revienne sur terre.

— Désolée.

J'étais gênée d'avoir été surprise ainsi perdue dans mes pensées.

— Où étais-tu ?

— Je pensais à ma *grand-mère*.

À cause de son éducation en Lousiane, ma grand-mère avait insisté pour que je l'appelle *grand-mère*, en français. Elle souhaitait aussi que je me détache de l'héritage irlandais de mon grand-père. En général, entendre ce surnom suscitait une certaine confusion.

— Est-ce qu'elle... ?

Il hésita.

— Oh, non ! Elle est encore en vie et elle est en bonne santé dans le sud du Manitoba. Je suis sûre qu'elle est en train de pester à cause de la fonte tardive de la neige et de l'impact que ça aura sur ses pois.

Je souris en l'imaginant avec des bottes de caoutchouc et le bas de sa salopette retroussé sur ses mollets, piétinant dans la neige profonde et réfléchissant à quel

type de sortilège elle pourrait utiliser pour accélérer la fonte.

Les hivers manitobains duraient plus de six mois d'affilée, et une fois qu'ils étaient finis, le printemps ne durait qu'un bref instant. Après, l'été chaud et humide balayait tout. Ça me manquait parfois.

— Mais elle n'est pas comme nous ?

Personne n'est comme moi, ne pus-je m'empêcher de penser.

— Non, ce n'est pas un loup-garou. C'est une sorcière, une dure à cuire, par contre.

Je ne voulais pas lui donner l'image d'une vieille dame impuissante. Elle en était loin. Elle était entrée dans la soixantaine, mais était plus active que jamais et ne montrait aucun signe de fatigue.

— Et elle t'a élevée seule ?

Il parut un peu surpris. D'après ce que j'avais compris, les loups-garous étaient des adeptes de l'approche communautaire de l'éducation des enfants. Je lui avais dit la veille que ma grand-mère m'avait élevée, mais il avait sans doute imaginé qu'elle avait reçu de l'aide.

— À cause de, euh...

Je cherchais une explication plausible : je ne pouvais pas lui dire toute la vérité, mais je voulais lui mentir le moins possible.

—... du traumatisme in utero qui a provoqué l'activation précoce de ma lycanthropie ?

Okay, j'évitai ainsi de mentionner que ledit traumatisme était mon père vampire nouveau-né nourrissant de force ma mère avec son sang contaminé et me transformant en hybride bizarroïde. Pas vraiment un mensonge, plutôt une omission.

— Ma mère était jeune, elle n'avait que dix-sept ans, et mon père était... mort. Encore une fois, pas un mensonge, juste une version modifiée de la vérité.

— Elle ne savait pas comment s'occuper d'un bébé qui n'était pas un simple bébé. Elle n'aurait probablement pas pu prendre soin de moi si j'avais été normale. Elle m'a laissée avec ma grand-mère et n'est plus jamais revenue.

Tout était vrai à cent pour cent.

Le visage de Lucas était de marbre. Même Dominick et Desmond à leur propre table semblaient plus solennels qu'avant. Pour moi, c'était de l'histoire ancienne. C'était comme dire à quelqu'un que Brutus avait trahi César. Ou comme parler de l'effondrement de l'Empire romain. L'Histoire n'était pas personnelle, il s'agissait juste de faits passés. Donc, même s'il s'agissait de mon histoire, elle ne m'émouvait plus.

Lucas me prit une main, et de l'autre il toucha doucement le côté de mon visage. Sa peau était chaude contre la mienne, ce qui ne m'étonna pas. Les loups ont une température corporelle élevée.

— Tu auras toujours une famille désormais, promit-il.

Malheureusement, je ne croyais pas qu'il pourrait tenir cette promesse.

Chapitre 18

Le Chameleon Lounge était plus qu'un simple restaurant. Alors que l'étage principal servait des expériences culinaires haut de gamme, le niveau supérieur, protégé par des murs et des sols insonorisés, abritait une discothèque.

Lucas me guida dans un escalier à l'arrière du restaurant, nos deux gardes du corps dont le prénom commençait par un D sur nos talons. Pendant le dîner, Lucas avait mentionné que Desmond allait me surveiller et il faisait comme si protéger une princesse était une tâche qu'on assigne normalement à un loup lieutenant. Je n'avais pas cherché plus loin, mais il semblait que Lucas m'avait attribué un garde du corps dont je n'avais pas besoin et dont je ne voulais pas.

Quand nous arrivâmes au club, je ne m'attendais pas du tout à ça. Les murs étaient décorés d'un élégant papier peint damassé rouge et noir, et on aurait dit qu'il y avait du marbre noir poli partout, de la piste de danse au bar, en passant par les tables.

Toutes les lumières étaient tamisées et couvertes par des voiles noirs ornés de perles. Le bar et la cabine du DJ se trouvaient sur des plates-formes surélevées, tandis que toutes les alcôves s'enfonçaient dans le sol ; il fallait donc descendre pour y accéder.

Je me demandai si les sols en marbre présentaient un risque pour les clients qui dansaient, mais j'eus la réponse à ma question quand un homme attrapa la main de sa partenaire et la fit tourner trois fois sur elle-même comme si elle était un top model. Elle s'arrêta pile, elle recula, le buste légèrement incliné vers l'avant puis se lança dans ses bras à nouveau. Les loups avaient assez de grâce naturelle pour ne pas craindre un sol comme celui-ci.

Geneviève savait créer un environnement unique et dynamique pour ses clients. En pensant à elle, je me rappelai une question que le dîner m'avait fait oublier.

Au lieu de m'adresser à Lucas, je restai en arrière pour me rapprocher de Desmond. S'il connaissait Melvin le furet, il connaissait probablement aussi Geneviève.

— Desmond ?

Le goût de citron remplit ma bouche, et je dus déglutir avant de pouvoir reprendre la parole.

— Mlle McQueen.

Sa formalité me choqua. Je me demandai si sa froideur avait un rapport avec les ordres qu'il avait reçus, ou si en gardant une attitude neutre, il se sentait mieux armé pour nous protéger, Lucas et moi. Mais Dominick ne paraissait pas avoir de mal à être gentil avec moi. Peut-être qu'à la fin de cette soirée, j'aurais une petite discussion avec Desmond pour comprendre quel était exactement son problème avec moi.

Je revins à la question que j'étais sur le point de lui poser.

— Genevieve, qu'est-ce qu'elle est ? Je sais que ce n'est pas un loup, et je suis sûre qu'elle est féline, mais je n'arrive pas à l'identifier.

Un rire éclata derrière nous.

— Ah, et alors vous donnez votre langue au chat, grand méchant loup ?

Geneviève se tenait à quelques pas de là, appuyée contre le bar, une coupe de champagne à la main. Bien sûr, ça ne pouvait être que du champagne, et j'étais prête à parier que c'était du Cristal. Notre hôtesse ne se contentait que du meilleur.

— Le genre de chat que je suis vous inquiète ?

Perchée sur ses talons aiguille, elle se faufila d'un pas léger vers nous. Avec ces centimètres en plus et le fait que je portais des ballerines, elle était beaucoup plus grande que moi et me regardait fixement avec un sourire provoquant qui lui allait très bien. Lucas avait disparu dans la foule avec Dominick, me laissant seule en compagnie de Desmond.

— Je me posai juste la question. Je ne suis pas inquiète. Vous n’avez pas la même odeur que les autres félins que j’ai rencontrés.

— Et votre odeur n’est pas celle du loup moyen, fit-elle remarquer, me faisant déglutir avec difficulté, même si je suppose que c’est en relation avec votre métier.

Avec cette phrase, Geneviève me prouva qu’il ne fallait pas la sous-estimer. Elle en savait beaucoup plus sur ce qui se passait dans cette ville que je ne l’aurais cru.

— Je dois dire que votre chevalier servant et vous avez une odeur très alléchante ensemble, vous n’êtes pas de mon avis ?

Je grimaçai. Impossible. Elle n’avait aucun moyen de savoir que je pouvais sentir le goût de Desmond. Il me regarda avec méfiance, comme s’il pensait la même chose. C’était la première fois que je me demandais ce qui se passait pour Desmond quand il s’approchait de moi. Si lui et moi étions liés de la même façon que moi et Lucas, ce qui me semblait toujours impossible, alors ne pas tenir compte de ce lien devait beaucoup le faire souffrir.

Je ne pus m’empêcher de lui demander :

— Que sentez-vous ?

Elle sourit et rejeta ses cheveux en arrière.

— Tarte au citron vert. C’est dans votre haleine, et ce n’est pas sur mon menu.

Tout mon corps se rigidifia, mais je ne répondis pas.

— Pour répondre à votre première question, Mlle McQueen, je suis un ocelot. Un sur la douzaine que compte le pays, et je suis leur reine.

Je hochai la tête pendant que j’intégrai l’information sur son espèce et son rang.

— Je vous remercie.

— Non, merci à vous. Ça fait longtemps que je n’ai pas été en présence d’une âme à double lien. Vous êtes tout à fait remarquable.

Elle me tendit une flûte de champagne. Avant que je demande des précisions sur ce qu’elle venait de dire, elle changea de sujet.

— Je vois que votre roi a trouvé une vieille connaissance. Je vais vous laisser

maintenant, mais s'il vous plaît, buvez ce que vous voulez ce soir. C'est pour moi.

Et puis elle s'éloigna.

Quand je me tournai vers Desmond, je remarquai à quel point sa mâchoire était contractée. Ses yeux se posaient partout sauf sur moi.

— Une âme à double lien ?

— Elle n'aurait pas dû en parler. Ce n'était pas à elle de le faire. Les chats cherchent toujours des histoires.

Il jeta un regard noir dans sa direction.

— À double lien ? répétais-je, plus insistante cette fois.

— Secret, dit-il, abandonnant sa formalité, mais pas son ton sévère. Nous ne pouvons pas en discuter ici. Lucas t'expliquera quand...

Ses yeux s'arrêtèrent sur l'endroit vers lequel Geneviève s'était dirigée quelques instants plus tôt, et il devint soudain silencieux.

— Oh, s'exclama-t-il simplement.

Puis :

— Es-tu jalouse ?

Impossible de rester indifférente à cette question.

— Non, répondis-je, mais je me retournai pour voir ce qui avait accaparé son attention.

La « vieille connaissance » de Lucas était une brune fluette qui portait une robe fourreau minimaliste de couleur taupe. Il avait les mains posées sur sa taille, elle était dos contre lui, et ils dansaient très étroitement serrés, se balançant en rythme sur la musique.

J'aurais voulu nier ma jalousie, mais les mots se coincèrent dans ma gorge, étouffant le grognement qui ne demandait qu'à sortir. Je le ravalai et mon estomac protesta.

— Donc, les liens d'âmes chez les loups-garous sont l'équivalent de... l'enfer, c'est ça ?

Incapable de trouver des mots pour m'exprimer, j'agitai mes mains devant moi, essayant de faire disparaître cette scène de mon esprit. J'avais le sentiment

profond d'avoir été trompée, qu'on avait utilisé mon manque de connaissance des relations entre loups-garous pour me duper.

— C'est ridicule. D'abord, il dit à tout le monde que je suis sur le point de devenir reine...

Je plantai mon regard dans celui de Desmond, il semblait inquiet.

—... ce que je n'ai jamais voulu, d'ailleurs, et maintenant il est en train de se frotter contre une inconnue ? Et Geneviève a sous-entendu que toi et moi étions aussi liés par l'âme ? Mais c'est fou, non ? Même si j'ai l'impression de croquer dans un citron vert à chaque fois que je suis à quelques mètres de toi.

Mon monologue m'avait essoufflée. Je ne désirai plus qu'une seule chose : quitter les lieux.

La fille fluette était en train de passer sa main dans les cheveux de Lucas, et leurs hanches étaient si collées qu'ils auraient aussi bien pu être en train de faire l'amour. Le visage de Lucas était près de son cou, et j'étais rouge de colère. Les voir danser avait éveillé mon côté vindicatif et il n'avait aucune intention de s'estomper. Au lieu de cela, je voulais que Lucas ait un aperçu de la rage qui me consumait.

— Calme-toi.

Desmond me saisit par le bras et m'attira plus près de lui pour que la foule ne nous entende pas.

— Ce n'est pas ce que tu crois.

— Qu'il aille se faire foutre.

Je pris sa main et me tournai vers le bar qui se trouvait derrière nous, commandant un premier shot de tequila, puis un deuxième. J'avalai les deux à la suite, la proximité de Desmond masquait leur amertume.

— Toi et moi, lui dis-je en plongeant mes yeux dans le gris des siens, nous allons danser.

C'était le moment idéal pour jouer la femme trompée, et partir d'un air outré. J'aurais dû insister pour rentrer à la maison et ne plus jamais parler à Lucas. Une partie rationnelle de moi savait qu'il n'était pas encore mon petit ami ou mon compagnon, et que je n'avais pas vraiment le droit d'être jalouse.

Mais j'étais aussi une femme plantée à un rendez-vous galant par un homme qui préférait danser collé-serré avec une autre fille. Et cette partie de moi était beaucoup moins indulgente.

Desmond ne résista pas quand je le traînai sur la piste de danse bondée, et je lui en fus très reconnaissante.

Quand je guidai sa main pour la placer sur le bas de mon dos, il hésita un instant et un picotement électrique passa entre nous. Il posa son autre main sur ma taille et je passai mes bras autour de son cou pour l'attirer plus près de moi. Bien sûr, c'était une gaminerie de ma part, mais techniquement, Desmond était en train de faire son travail. Il n'y avait pas de meilleure façon de me protéger que de me prendre dans ses bras.

La chanson sur laquelle Lucas et la fille avaient dansé se termina et fut remplacée par un morceau à la mode, au tempo plus rapide. Je craignis que Desmond ne tienne pas le rythme, mais sa main dans le creux de mon dos me tenait fermement. L'autre lâcha ma taille et saisit mon poignet. Avant que je comprenne ce qui se passait, il me renversa si loin en arrière que mes cheveux frôlèrent le sol.

Quand il me fit remonter, ses lèvres effleurèrent mon oreille et il chuchota :

— Essaye juste de suivre.

Je relevai les yeux vers son visage, il me souriait.

— Essaye de m'arrêter.

Une main dans la sienne, je m'éloignai de lui avec grâce, puis il me fit faire un tour sur la pointe des pieds pour me ramener dans ses bras. La foule s'écarta pour nous laisser de la place au centre de la piste, et plusieurs couples cessèrent de danser pour nous regarder.

Je revins dans ses bras, et il pressa ses hanches contre les miennes, nous faisant bouger d'avant en arrière dans un huit très sensuel : il nous entraîna dans une version modifiée d'une samba. Il me fit basculer en arrière, cette fois sur son genou, de telle manière que ça m'aurait probablement brisé le dos si je ne m'étais pas relâchée. Des applaudissements éclatèrent dans la foule. Il m'attrapa les deux mains et balança sa jambe en arrière, me laissant tomber à

quelques centimètres du sol, puis me lança dans les airs avant de me projeter entre ses jambes. Sans difficulté, je retrouvai mon équilibre de l'autre côté et je revins vers lui. Son bras emprisonna mes hanches, me plaquant contre son flanc droit, et je me retrouvai presque assise sur son épaule. Il me fit glisser le long de son corps, ses mains épousant sensuellement ma taille jusqu'à ce que mes pieds touchent le sol. Nos yeux se rencontrèrent, et nous nous mîmes à danser une samba plus traditionnelle, en parfaite harmonie.

Je lui souris, étonnée d'apprécier autant sa compagnie. Il me sourit en retour. À la fin de la chanson, nous étions tellement enlacés qu'il n'y avait même pas assez de place pour qu'une brise légère se fraye un chemin entre nos corps. Une salve d'applaudissements et de sifflements rompit le silence.

Ah, oui, les autres personnes dans la pièce. À cause de la montée des endorphines et de l'adrénaline qui avait accompagné notre danse improvisée, j'avais complètement oublié la raison pour laquelle nous nous étions mis à danser. Toujours dans ses bras, je me retournai pour regarder les visages de ceux qui nous entouraient et qui avaient assisté au spectacle.

Lucas était de ceux qui applaudissaient avec enthousiasme. À côté de lui, frappant dans ses mains poliment, mais sans aucun enthousiasme, se trouvait la fille avec qui il avait dansé. Elle semblait carrément s'ennuyer.

Desmond maintint son bras autour de ma taille, et nous merciâmes la foule en exécutant un salut maladroit, puis il me conduisit au roi des loups. Lucas rayonnait, et quand nous arrivâmes à sa hauteur, il mit ses bras autour de moi et me souleva du sol, m'écartant des mains de Desmond.

— C'était merveilleux ! Où as-tu appris à danser comme ça ?

En fait, c'était Keaty qui m'avait appris à danser. Le Conseil nous avait demandé d'enquêter sur un studio de danse, dont le gérant, un vampire russe, offrait plus que des leçons à ses étudiants les plus prometteurs. Keaty et moi nous étions présentés comme un couple désirant prendre des cours pour pimenter notre cérémonie de mariage. En résumé, le Russe avait mal fini et grâce à Keaty j'avais appris à utiliser mon agilité pour autre chose que tuer.

— J'ai appris petit à petit ces dernières années.

Je rougis.

Lucas félicita Desmond d'une tape dans le dos.

— Quel spectacle ! Je parie que tu n'as jamais pensé que ces cours de danse qu'on nous a obligés à suivre à l'école primaire porteraient leurs fruits.

Cette nouvelle information me surprit. Lucas et Desmond se connaissaient-ils vraiment depuis qu'ils étaient enfants ? Lucas m'avait dit qu'ils s'étaient reconnus avant d'être devenus des loups-garous, mais j'avais cru qu'il exagérait. Pas étonnant que Desmond n'ait pas voulu discuter de l'éventualité que lui et moi partagions une connexion. Il savait depuis l'enfance que son meilleur ami était destiné à être roi et que certains sacrifices devaient être faits.

Une vague de culpabilité m'envahit à l'idée que j'ai pu le forcer à jouer à ce petit jeu avec moi, même si Lucas semblait plutôt ravi que fou de jalousie. Les loups-garous me prenaient sans cesse au dépourvu.

— Secret, Desmond, permettez-moi de vous présenter Sophia Sullivan.

Son nom me dit quelque chose, mais je n'arrivai pas à mettre le doigt dessus. Il attira notre attention sur la brune avec laquelle il avait flirté. Elle semblait plus que fluette, carrément maigre. Déglingandée, même, comme si ses longs membres n'étaient pas vraiment les siens et appartenaient à un autre corps. Je ne comprenais pas ce qui avait bien pu l'attirer chez elle alors qu'il n'avait même pas jeté un coup œil à Geneviève.

— Enchantée, dit Sophia, en nous adressant un salut évasif et en refusant de nous serrer la main, à moi et à Desmond.

Lucas rit à nouveau, mais cette fois, de manière forcée. Il nous demanda d'excuser sa grossièreté, et je ne compris pas pourquoi.

— Sophia est la fille de l'Alpha d'Albany dans l'état de New York. Marcus Sullivan.

Il riva son regard dans le mien pendant qu'il parlait, ses yeux s'étrécirent pour accentuer son propos. Il voulait être sûr que je comprenne la situation.

Je ne comprenais que trop bien.

Cette bourgeoise malpolie était celle pour laquelle j'avais tué un homme. C'était la fille déshonorée de Marcus Sullivan. Elle n'avait pas l'air

profondément marqué par son passé dramatique, à moins que le fait de se comporter comme une garce soit un symptôme de son malheur. Lorsque j'avais quitté Albany, Sophia était humaine, et nul besoin d'être une détective spécialisée dans le surnaturel pour me rendre compte qu'elle ne l'était plus. Elle puait le loup, et ce n'était pas seulement parce qu'elle collait Lucas.

Il avait dansé avec elle pour maintenir la paix. Au cas où les autres loups découvrirait ce que j'avais fait à William Reilly, son comportement envoyait un double message : « je suis au courant et je valide la décision de Marcus ».

Du moins, c'est comme ça que je le compris.

Lucas l'avait fait pour de bonnes raisons, mais Sophia ne semblait pas mériter sa gentillesse. Elle braqua son regard froid sur moi et au même moment, je vis plusieurs hommes de grande taille se déplacer pour bloquer toutes les portes.

— Vous êtes Secret McQueen, dit-elle, d'une voix monocorde et sans émotion.

— Oui.

Je ne la regardais plus vraiment. J'essayais de comprendre ce qui se passait du côté des portes. Ça ne présageait rien de bon.

— Vous avez tué Billy Reilly.

Quelques loups à proximité l'entendirent et cela détourna leur attention de ce qui se passait au niveau des portes.

— Oui, admis-je, je pensais que vous en seriez heureuse.

— Heureuse ? Heureuse ?

La voix de Sophia se brisa, sa lèvre inférieure trembla. Lucas s'éloigna d'elle et elle enfonça un doigt osseux dans ma poitrine. Aussitôt, Desmond et lui s'interposèrent entre elle et moi. Elle ne parut pas les remarquer et continua sa tirade véhémence.

— Billy était mon fiancé, espèce de pute stupide. Tu as tué l'amour de ma vie.

C'est comme si on m'avait giflée au visage et jetée dans de l'eau glaciale en même temps.

— Ton père m'a dit qu'il t'avait violée.

Elle éclata d'un rire froid.

— menteuse. Mon père savait que Billy m'avait demandée en mariage.

Dans le silence qui suivit, la sombre vérité éclata. Je fus la première à comprendre, avant Lucas et avant que Sophia ne saisisse à son tour ce qui s'était passé. Elle pâlit brusquement et eut l'air de vieillir d'une décennie en une poignée de secondes.

— Mon père a fait assassiner mon fiancé ? Non, ce n'est pas possible.

— Par une étrangère, pour que personne au sein de la meute ne le soupçonne, méditai-je, ignorant ses protestations.

— Mais pourquoi ?

Elle n'avait toujours pas accepté l'évidence, et qui pouvait l'en blâmer ?

— Parce que, répondit une voix grave et caverneuse, William Reilly était un bon à rien de chien de terrain vague, et tu étais destinée à être une princesse.

Marcus Sullivan grimpa sur le bar en marbre, encadré de loups costauds.

— Et moi, continua-t-il, j'étais destiné à être roi.

Chapitre 19

Les années n'avaient pas été clémentes avec Marcus Sullivan depuis que je l'avais vu pour la dernière fois. Il était, comme tous les loups, musclé et mince, mais son âge commençait à se voir dans les traits usés de son visage et dans les quelques fils d'argent qui sillonnaient sa chevelure noire et sa barbe.

— Marcus, cria Lucas au-dessus du bruit qui s'élevait de la foule inquiète, qu'est-ce qui se passe ?

— La fin de ton règne, chiot. Je ne resterai pas sous les ordres d'un millionnaire au visage de bébé. Je suis là pour te détrôner.

Dominick émergea de la foule pour se planter devant Lucas, et d'autres loups loyaux formèrent un cercle autour de nous. Ils me protégeaient par extension, mais l'incertitude traversa le visage de Desmond. Son regard passa de moi à Lucas, comme s'il essayait de déterminer qui avait le plus besoin de sa protection. On lui avait demandé de me protéger, mais son roi était également en danger. Il demeura à côté de moi, mais son regard revenait sans cesse sur Lucas.

Je me jurai alors de ne plus jamais quitter mon appartement sans mon arme. Une seule journée sans pistolet, et voilà ce qui se passait.

— Tu commets une erreur, Marcus.

Lucas fit un pas vers le bar, la voix calme et les mains levées, les paumes ouvertes pour montrer qu'il ne lui voulait pas de mal.

— Si tu me trahis, tu seras banni de la meute. Tu n'auras personne vers qui te tourner. Ce n'est pas ce que tu veux.

— Ne me dis pas ce que je veux. Je sais ce que je veux. Que tu meures pour que je prenne la tête de la meute.

— Tu connais les lois de succession. Desmond est le suivant sur la liste pour le trône.

Mes yeux croisèrent ceux de Desmond. Mon regard se posa sur le comptoir du bar, j’entrevis un passage dégagé entre moi et Marcus. Desmond attrapa mon bras et m’attira à lui, secouant la tête. Ce qu’il me disait était clair : « Ne tente rien ».

Toujours posté sur le bar, Marcus poursuivit :

— Tu gouvernes comme un politicien trop conciliant, Rain. Tu embrasses tous les bébés et serres toutes les pattes qu’il faut serrer. Ce n’est pas de diplomatie dont la meute a besoin, mais de leadership.

— Marcus, ma famille est au pouvoir depuis des générations. Nous ne sommes peut-être pas parfaits, mais nous faisons toujours ce qu’il y a de mieux pour la meute. S’il y a quelque chose qui ne te convient pas, nous pouvons en discuter, mais pas comme ça.

Lucas avait cessé d’avancer. La tension dans la pièce était si palpable qu’il devenait difficile de respirer. Personne n’osait prendre la parole à part les deux hommes, tout le monde attendait de voir la suite des événements.

Sophia, malgré ce qu’elle avait appris sur la trahison de son père, se tenait à ses côtés, loin de la foule qui protégeait Lucas.

— Il est temps de changer les choses. Je ne suis pas seul.

Il suffisait de jeter un coup d’œil dans le club pour comprendre que c’était vrai. Au moins une douzaine d’hommes dans l’assemblée étaient du côté de Marcus, sans compter ses gardes privés et les hommes à la porte. C’était un coup d’État.

— Marcus, ne sois pas idiot. Pense à ta famille.

Comme un négociateur de la police aguerri, Lucas faisait de son mieux pour désamorcer la situation sans que ça ne dégénère. En signe d’apaisement, il n’élevait pas la voix et ses mains étaient toujours levées.

Je ne crus pas une seconde que cette manière de faire aboutirait. Mon esprit tournait à plein régime, essayant de retrouver le père désemparé que j’avais rencontré à Albany deux ans plus tôt dans le Marcus qui était devant moi. Tout

cela avait-il été un mensonge ? Une ruse pour éliminer un compagnon indésirable dans la vie de Sophia ? Je n’y comprenais rien, cela n’avait aucun sens.

Marcus s’agenouilla sur le bar et caressa les cheveux de Sophia. Elle leva les yeux vers lui, le visage rayonnant de confiance. Peut-être croyait-elle vraiment qu’il n’avait voulu que son bien en faisant tuer Billy Reilly. Il peut être si facile de se mentir à soi-même plutôt que d’accepter une vérité difficile.

— Ma famille.

Marcus toucha la joue de Sophia et lui sourit comme un père aimant le ferait. Je vis sa main bouger, mais une seconde trop tard.

— Non ! criai-je alors qu’il lui brisait la nuque et laissait tomber son corps sur le sol comme si ce n’était qu’un vulgaire sac d’ordures.

Le bras de Desmond m’emprisonnait toujours. Je tentai de me libérer, mais il raffermi sa prise et me chuchota à l’oreille :

— Pas encore.

— Et *elle* !

Marcus pointa un doigt dans ma direction.

— Vous accepteriez d’avoir une tueuse à gages comme reine ? Une femme prête à assassiner sa propre espèce pour de l’argent ?

J’avais assez de merde pour la nuit. Marcus avait perdu la tête s’il était prêt à tuer sa fille bien-aimée pour faire valoir son point de vue. Il avait prouvé qu’il n’avait rien à perdre, mais ça ne valait pas la vie de Sophia Sullivan. Je ne pouvais plus rester sans rien dire. Desmond pourrait peut-être m’empêcher d’attaquer, mais il ne pouvait pas m’empêcher de parler.

— C’est un mensonge ! Tu m’as embauchée sous de faux prétextes pour tuer un garçon innocent. Pourquoi devrait-on faire confiance à un seul des mots qui sortent de ta bouche ?

Je montrai la masse sur le sol. Dire qu’il y avait quelques minutes, je l’avais trouvée exaspérante.

— Si la vie de votre propre fille signifie si peu pour vous, est-ce que la vie de votre meute aura plus de poids ?

Quelques-uns des loups dissidents se tournèrent pour dévisager Marcus qui serrait la mâchoire. Je m'attendais à mieux de la part de cette caricature de méchant tout droit sorti d'un film de série B, mais sa seule réponse fut une rage silencieuse. Les veines de son cou se gonflèrent et son visage rougit sous le coup de la colère. Il ne me dit rien d'autre et préféra se concentrer sur Lucas.

— Ils auront besoin de suivre quelqu'un quand tu seras mort.

Il sauta du bar dans la foule, et ce fut l'enfer sur la piste de danse. Les loups-garous, les loups ou autres métamorphes ne sont pas du genre à paniquer ou à se précipiter vers les sorties. Ils ne sont pas non plus du genre à reculer devant une bagarre. Au contraire. Femmes et hommes, amis et ennemis, canins, félins ou autres, se joignirent à la mêlée. Ce n'était pas non plus l'une de ces bagarres qui éclataient habituellement dans un bar. Tout le monde prenait ce conflit très au sérieux, c'était un véritable combat à mort. Je n'avais jamais cru qu'un soulèvement royal au sein d'une meute de loups puisse être résolu par une discussion polie et la signature d'un traité, mais je ne m'attendais pas non plus à une telle explosion de violence. Le bruit écœurant de la chair que l'on déchiquette résonna dans la pièce : des membres étaient arrachés à des corps. Une fois que l'odeur du sang fut dans l'air, la folie se déchaîna vraiment.

Les gens s'éloignèrent de Lucas et Marcus par vagues, ils tombaient et attaquaient de toutes parts. Quand le sol fut dégagé autour d'eux, les deux hommes se retrouvèrent l'un en face de l'autre. Lucas affichait un air sévère et douloureux. Il espérait encore que cela se termine sans qu'ils aient à se battre.

Un homme nous attaqua et Desmond le contra sans mal. Il grogna en le jetant au sol, envoyant son corps inerte s'écraser sur le marbre lisse. Je ne pensais pas qu'on allait pouvoir éviter une effusion de sang.

— Marcus.

La fatigue perçait dans la voix de Lucas, mais il avait parlé sur un ton enragé qui me donna des frissons.

— Je te connais depuis toujours. Mon père te faisait confiance. S'il te plaît, ne fais pas ça.

Dominick se tenait prêt à intervenir à tout moment, mais Desmond était

toujours à mes côtés. La puissance qui irradiait de lui fit picoter ma peau. Nous avions les yeux rivés sur Marcus, attendant son prochain mouvement.

L'alpha d'Albany lança son poing sur la joue du roi des loups. Le bruit de la chair rencontrant la jointure des doigts couvrit le bruit de la mêlée. Je n'avais jamais entendu un coup de poing si fort.

Je voulus bouger, mais Desmond fut plus rapide. Il me tira vers lui et me serra contre sa poitrine.

— Non, grogna-t-il.

Le mot résonna à travers tout mon corps.

Lucas n'avait pas cillé. Malgré le coup, son visage n'avait pas changé. Marcus leva la main et se rua à nouveau sur lui, mais cette fois, Lucas répondit, bondissant pour attaquer. Dans les airs, les deux corps se percutèrent dans un craquement d'os et de peau. Ils se jetèrent l'un sur l'autre comme des animaux sauvages.

Une masse bouillonnante de corps chauds s'écrasa près de nous comme une vague. Je me tenais fermement à Desmond, essayant d'ignorer l'odeur du sang du mieux possible. Malgré moi, mes crocs s'allongèrent. J'étais un prédateur, et lors de moments intenses, surtout en présence de sang, je ne pouvais plus prétendre être humaine, mes pulsions reprenaient le dessus. Je voulus les réprimer, mais lorsque l'un des gardes de Marcus se trouva à portée de main, je décidai que, vu la situation, il valait mieux mettre à profit mes capacités naturelles. La foule emporta Desmond, et j'en profitai pour attaquer. Je bondis sur le garde qui était au moins deux fois plus grand que moi et je lui enfonçai les dents dans la gorge avant qu'il ne puisse comprendre ce qui lui arrivait.

Les deux monstres en moi savaient d'instinct qu'il fallait attaquer à la jugulaire, mais c'est une envie à laquelle je ne cédaï jamais hormis dans un combat. Je ne me nourrissais pas d'humains, et la plupart des monstres que je chassais étaient des vampires qui n'étaient pas une alternative alimentaire. Je ne me rappelais donc pas la dernière fois que j'avais eu les dents plantées dans un cou vivant. Mais j'étais au milieu d'un conflit violent et des gens pour qui j'avais de l'affection étaient en danger. Je cédaï à ma soif de sang sans penser

aux conséquences. Je devais utiliser tous mes talents pour aider Lucas à gagner ce combat.

Mes doigts plongèrent dans la joue du type avec une telle férocité que, soudain, il n'y eut plus d'autre résistance qu'une rangée de dents : mes ongles avaient traversé sa peau. Ce fut ma dernière pensée cohérente.

Je déchiquetai la chair de son cou aussi facilement que j'aurais croqué dans une pomme bien mûre. Je ne me nourrissais peut-être pas de cette façon en temps normal, mais j'étais capable de le faire. Tous les prédateurs savent tuer. La mort fait partie de ce que nous sommes. En réprimant ces pulsions, j'avais longtemps nié une partie essentielle de mon être. Avec une artère ouverte dans la bouche, il n'était plus possible de nier qu'une part de moi aimait ça. Le sang du garde coula dans ma gorge et il arrêta de se débattre.

Je bus et bus encore, ma faim était comme un puits avide qui se remplissait jusqu'à déborder. J'étais rassasiée, satisfaite et forte. Je me sentais incroyablement bien, indestructible. Tout ce que je voyais et entendais dans la pièce me paraissait plus clair. Je distinguais les jurons et les menaces des autres en train de se battre. Je percevais Geneviève, sa voix mélodieuse de contralto ne montrait aucun signe d'inquiétude quand elle repoussait un assaut. En aspirant le sang du garde, je l'avais privé de ses forces et il m'avait entraînée sur le sol. Je ne m'étais pas sentie tomber.

Quelqu'un m'arracha au loup-garou mort et je ruai pour me dégager. Je gigotai et essayai de me libérer de ces mains qui m'emprisonnaient. Des doigts fermes se pressèrent contre ma gorge, et la panique afflua. Ce n'était pas quelqu'un qui avait l'intention de me protéger. Je me débattis sauvagement, jetant mes coudes en arrière et je donnai des coups de pied dans l'espoir d'atteindre l'entrejambe de mon agresseur, en supposant qu'il s'agissait d'un homme.

Les doigts de mon assaillant commencèrent à changer et à se transformer jusqu'à ce qu'ils deviennent à moitié loups et à moitié humains. J'avais entendu dire que certains loups avaient la capacité de se transformer quand ils le voulaient sans que ce soit la pleine lune, mais je n'y avais jamais assisté. J'aurais pu prendre le temps d'admirer cette transformation, mais ses griffes

s'enfoncèrent dans la peau de mon cou.

Je sentis à nouveau du sang dans ma bouche, mais cette fois-ci, c'était le mien. Alors que je haletais, cherchant à respirer, ma gorge fit un bruit de succion. Ce n'était pas bon signe. Je ne pouvais pas me défendre, pas dans cette position et pas avec un trou dans le cou. Je cessai toute résistance, le corps mou, et j'arrêtai de respirer. Ma tête s'affaissa sur le côté comme une poupée de chiffon. J'espérai ainsi duper mon agresseur : il penserait qu'il m'avait mortellement blessée et il passerait à autre chose. Pari gagné, il laissa tomber mon prétendu cadavre sur le sol.

Je n'entendis plus rien d'autre autour de moi que le bruit sourd et reposant de ma guérison. J'étais dans une transe volontaire où seul guérir comptait.

Ma joue baignait dans une flaque de sang coagulé si collant et épais, que lorsqu'un souffle s'échappa de mes lèvres, ça ne fit pas trembler la mare rouge teintée de rouille. De là où je me trouvais, j'étais aux premières loges du carnage. Des talons hauts et des vêtements déchirés avaient été dispersés au milieu des lambeaux de chair et des morceaux de corps. Le marbre autrefois noir était désormais une patinoire sanglante éclairée par une lumière tamisée. J'étais nez à nez avec l'homme que j'avais tué quelques instants plus tôt. Je regrettais de ne pas avoir vu qui m'avait attaqué pour le lui faire payer.

Ma peau se resserrait douloureusement au niveau de ma plaie ; mon cou serait bientôt réparé. De fortes mains me saisirent et je faillis attaquer, avant de me rendre compte que le sang dans ma bouche – mon sang – avait maintenant un goût de citron vert.

Le silence s'était dissipé, et le vacarme était assourdissant. Des cris et des bruits d'impact, les bruits de la bataille. Desmond m'emmena loin du corps sur le sol, et, avant que la foule ne nous engloutisse, j'entendis Lucas crier :

— Sors-la d'ici !

Dominick – petit, blond et de taille moyenne – attrapa un homme deux fois plus grand que Lucas et le projeta à travers la pièce.

Tout le monde était recouvert de sang, il y en avait partout, mon aspect sanglant n'allait attirer l'attention de personne. Avec tout ce rouge et tous ces

bouts de corps qui volaient, je ne savais plus qui était de notre côté ou qui était en train de remporter la bataille.

Me poussant d'un geste brusque dans le dos, Desmond me guida vers une sortie désormais sans surveillance.

— On ne peut pas le laisser.

J'essayai de nous faire rebrousser chemin.

— On *doit* le laisser. Il ne peut pas se battre et s'inquiéter pour ta sécurité en même temps. Quoique, s'il avait vu ce que tu as fait à ce garde, je pense qu'il ne s'inquiéterait plus.

Nous étions parvenus au rez-de-chaussée. Puisque tout le monde était à l'étage, le restaurant était vide.

— Mais...

— Secret !

Il me fit faire demi-tour et me regarda dans les yeux. J'étais soulagée que ma faim de vampire soit assez rassasiée pour que mes crocs se soient rétractés.

— Malgré ce que Marcus pense, Lucas est un combattant fort et impitoyable. C'est une escarmouche, pas une guerre. Lucas va gagner, c'est sûr. Mais si quelque chose devait t'arriver aussi tôt après que nous t'ayons trouvée... Ça ne peut pas se produire...

Je le laissai m'entraîner dehors sans protester. Il commençait à pleuvoir, mais la voiture était garée au sous-sol du Chameleon, pas moyen d'y accéder. Et même si nous avions pu arriver jusque-là, nous n'avions pas les clés. Elles étaient restées dans la poche de Dominick, et il était à l'étage.

L'air de la nuit ne trahissait rien de la mort et de la destruction qui étaient en train de se déchaîner à seulement un pâté de maison de là. Il n'y avait pas de cris, pas de bruits de verres qui se cassent, de grognements ou de claquements de dents, seulement le rythme régulier de la pluie froide de printemps. Ce calme me rendit encore plus nerveuse que le vacarme du combat.

— Je connais un endroit où nous serons en sécurité.

Je me mis à courir, et il me suivit, se maintenant juste derrière moi, sans jamais me dépasser ou perdre la cadence.

Existait-il des endroits où on serait vraiment en sécurité ? Après les événements de la nuit, j'étais en droit d'en douter.

Chapitre 20

Si j'avais pu, je l'aurais amené chez Calliope. Malheureusement, elle avait pour règle absolue de ne pas accepter les lycanthropes, et elle n'y faisait exception que pour moi. Le temps ne s'écoulait pas dans sa réalité de la même manière que dans la nôtre : là-bas, les métamorphes n'étaient pas régis par les cycles de la lune. Dans son monde, toute émotion forte pouvait provoquer une transformation. Puisque les métamorphes n'étaient pas habitués aux transformations inopinées et incontrôlées et qu'en cas de panique, ils pouvaient causer des dégâts énormes, Calliope leur interdisait l'entrée de son antre.

Mon appartement n'imposait pas de telles restrictions. Même les vampires pouvaient se passer de mon invitation pour y entrer parce que cette règle particulière ne s'appliquait qu'aux maisons humaines.

J'étais pourtant en sécurité chez moi, grâce au Conseil, à Keaty et à la myriade de sorts qui protégeaient mon lieu de vie. Ils étaient l'œuvre de Calliope et de ma *grand-mère*. La magie de cette dernière était efficace, mais bénéficier de la protection d'une demi-déesse, c'était la grande classe.

Les mains tremblantes, je déverrouillai la porte extérieure et nous traversâmes le hall qui reliait l'entrée de la rue à mon appartement : dans quelques mètres, nous serions en sécurité.

Une fois à l'intérieur, je fermai à clé et tirai le verrou. Ce n'était pas seulement les loups renégats de Marcus qui m'inquiétaient. Peyton était encore là, en train de manigancer quelque chose de pas net. Je ne pouvais pas baisser la garde en reportant toute mon attention sur ce problème de loups. Si je le faisais, je pouvais être sûre qu'il choisirait ce moment pour m'attaquer.

Je balayai mon appartement du regard, essayant de le voir avec les yeux de Desmond. La porte s'ouvrait sur le salon. À gauche de la porte, il y avait un placard envahi par ma collection de chaussures, et à droite, une table pour déposer les clés et le courrier. Dans le salon, il n'y avait pas d'espace pour un canapé, alors à la place j'avais une causeuse et un fauteuil assortis, tous deux recouverts d'un imprimé floral jaune soleil.

Personne ne comprenait vraiment mon amour du jaune. Cette couleur ornait le tissu de mes meubles et la peinture des murs de la cuisine. J'avais une photo encadrée de tournesols accrochée au-dessus de la causeuse, la première chose que je voyais chaque soir quand je me levais était ces fleurs gaies et dorées. Plus de la moitié des vêtements que je possédais avaient un ton citron ou jaune pâle. J'étais inconsciemment attirée par cette couleur. Lorsque vous n'aviez jamais été autorisée à voir le soleil, vous aviez des penchants bizarres. Les vampires avaient leurs vies avant la mort, leur « temps d'avant », mais je n'avais pas eu cette chance.

Sur le mur opposé à la causeuse, il y avait la cheminée. À sa droite se trouvait la télévision, et au-dessus d'elle, ma collection d'épées. J'en possédais une, médiévale, qui datait du Xe siècle, époque pendant laquelle les épées étaient plus courtes et pratiques à utiliser au lieu d'être plus grandes que leurs propriétaires et impossibles à manier. Keaty me l'avait offerte pour mon vingt et unième anniversaire. Certaines filles allaient de bar en bar pour fêter le passage des années, moi, on m'offrait des armes.

Sous l'épée était suspendu un katana japonais dans son fourreau. Pendant un combat, c'était de loin le meilleur choix. Je l'avais acheté à un ogre fae puant qui était un peu trop content de le vendre, dans un magasin pour touristes dans le quartier coréen. Cette lame d'acier recourbée était aussi l'épée que j'avais utilisée dans le fameux incident du métro que personne ne voulait me laisser oublier.

À gauche du salon se situait la cuisine, qui n'était pas éclairée, et au bout d'un petit couloir, ma chambre. À droite après le placard encastré dans le mur, il y avait ma minuscule salle de bain, qui avait été décorée avec un carrelage rose de

mauvais goût. Compte tenu de la taille de l'appartement, une visite était inutile. Faire un lent tour sur soi-même suffisait.

— Il faut que je prenne une douche, admis-je, après avoir réalisé que l'état de mes vêtements n'était pas ce qu'il y avait de pire.

Mes joues et ma bouche étaient couvertes de sang, et à en juger par la lourdeur de mes cheveux, mes boucles avaient commencé à former des paquets, ce qui devait me donner un air plutôt pathétique. Des morceaux de joue de loup-garou étaient incrustés sous mes ongles. Dégueu. Je disparus dans ma chambre pour aller chercher ma robe de chambre, puis je revins au salon, où Desmond était resté immobile.

— Fais comme chez toi. Si tu as besoin de te changer, il y a des sweats et des t-shirts qui pourraient t'aller dans le tiroir du bas de ma commode.

Je désignai le couloir sombre.

— Sers-toi.

Trébuchant en entrant dans la salle de bain, je ne pris pas la peine de fermer la porte. Je me débarrassai de mes vêtements souillés et j'ouvris l'eau aussi chaude que possible avant de grimper dans la douche.

Je me tins sous l'averse brûlante jusqu'à ce que l'eau ne soit plus teintée de sang. Je me frottai tellement longtemps que j'eus l'impression de me débarrasser de plusieurs couches de chair, puis je me retrouvai au sec.

J'essorai rapidement mes cheveux avec ma serviette. J'avais toujours eu des boucles lourdes et lâches, pas serrées et frisottantes, donc je ne craignais pas qu'elles deviennent trop incontrôlables.

Enfilant ma robe de chambre en soie lilas, je me demandai pourquoi j'avais acheté un truc aussi stupide. Elle me collait à la peau aux endroits où mon corps était encore mouillé.

En sortant de la salle de bain, de l'air frais m'accueillit dans le salon, mais il n'y avait aucun signe de Desmond. Il n'était pas assis sur ma causeuse et la télévision était éteinte. Je ne le vis pas dans la cuisine non plus. Je franchis la courte distance jusqu'à ma chambre et je restai debout sur le pas de la porte.

Il était assis au bord de mon lit, torse nu, vêtu d'un survêtement noir et ample

qui avait été abandonné là par le seul homme que j'avais fréquenté assez longtemps pour qu'il laisse des affaires derrière lui. Plusieurs blessures fraîches, qui étaient en train de cicatriser, striaient sa peau de marques rosâtres, et entachaient sa poitrine. Elles auraient disparu dans quelques heures. Sa tête était enfouie entre ses mains, et quand il leva les yeux, je pus y lire toute sa lassitude et sa frustration.

— Je ne sais pas ce que nous aurions fait si quelque chose t'était arrivé là-bas.

Encore ce « nous ». C'était la deuxième fois qu'il le disait ce soir.

Je me mis sur la défensive, il devenait oppressant.

— Mais tu ne m'aimes même pas. Tu ne supportes même pas de me regarder. Tu ne penses pas...

Je bouillonnais de colère, mais il secoua la tête.

— Lucas a su à la minute où il m'a rencontré que je serais son second lorsqu'il deviendrait roi de la meute. Il le savait alors que nous étions seulement des enfants. Parce qu'il était sûr de lui, sa famille nous a adoptés, mon frère et moi. Ils nous ont traités comme leurs propres fils, et nous ont élevés pour que nous comprenions ce genre de vie, ce que n'auraient jamais pu faire nos propres parents.

Une seule question me vint à l'esprit.

— Dominick est ton frère ?

Il était difficile de se faire à l'idée que Dominick, blond et petit, était de la même famille que ce Desmond brun à la peau couleur olive. Sans parler de leurs personnalités différentes.

Il hocha la tête et continua.

— La raison pour laquelle Lucas savait que je serais si important pour lui est que nous partageons la variation du même lien d'âme qui vous unit.

Les pièces du puzzle commençaient à s'assembler, et j'entrevois la réponse à une des questions qui me taraudait. Je m'assis sur le lit à côté de lui, soudain mal à l'aise.

— Alors, ce que tu es en train de dire, c'est... je veux dire ce que Geneviève a dit au club...

— À propos du double lien.

— Oui. Je suppose qu'elle ne parlait pas des liens entre moi et Lucas et toi et Lucas.

Il secoua de nouveau la tête.

— Non. Elle voulait dire entre toi et Lucas, et toi...

— Et toi.

Je m'en étais douté avec ce que Geneviève avait insinué, mais l'entendre de sa bouche était différent.

Il me dévisagea, mais je fixais le fauteuil vide près de la porte.

— Je sais à quel point ça doit être bizarre pour toi, dit-il d'une voix lasse, je n'y ai pas cru jusque ce que l'on soit dans l'ascenseur, plus tôt dans la soirée. Je pouvais sentir ton goût si clairement que ça m'a fait tourner la tête.

Tremblante, je pris une profonde inspiration.

— Moi aussi.

La fatigue commençait à me gagner, et elle n'était pas seulement due au combat. Le soleil était sur le point de lever et je devrais bientôt m'endormir, mais tellement de questions demeuraient sans réponse.

— Est-ce normal ?

— Nous avons toujours su que c'était possible. Il est rare que les rois aient un lien d'âme avec leur second, mais quand ça arrive, ça crée une structure puissante pour le leadership. On est transparents l'un pour l'autre. Nous étions conscients qu'il y avait un risque que Lucas ne puisse pas se lier à une future reine, ou que je sois moi aussi lié à elle. Les liens d'âme ne sont pas une science exacte. Nous ne savions pas réellement à quoi nous attendre.

— Mais qu'est-ce que c'est, alors ?

Je fis un geste allant de moi à lui.

— C'est une sorte de « plan à trois métaphysique » ? Je veux dire, pour être honnête, je n'étais déjà pas prête à accepter l'idée d'être « destinée » à Lucas, et maintenant tu me dis que je suis destinée à être avec vous deux ? C'est comme ça que ça fonctionne ?

La colère faisait vibrer mes mots, mais je ne pouvais pas la contrôler.

— Je ne sais pas.

— Comment ça, tu ne sais pas ?

— Tout ce que je sais, c'est que depuis que je t'ai rencontrée, tu es tout le temps dans mes pensées. Et selon mon meilleur ami, mon roi, tu es destinée à être sa reine. Normalement, tu devrais choisir celui de nous deux avec lequel tu te sens le plus lié. Mais tu as admis que tu pouvais percevoir nos goûts à tous les deux, ce qui signifie que ni l'un ni l'autre n'est le plus fort.

— Pourquoi est-ce que je n'avais pas senti ton goût avant ce soir ?

— On se l'est demandé hier. Nous avons d'abord pensé que tu étais seulement connectée à lui, donc on ne s'était pas posé la question. L'hypothèse la plus probable, c'est que son influence sur toi est plus forte parce qu'il est roi. Tu n'avais jamais expérimenté le lien d'âme auparavant, donc le premier goût que tu as senti provenait du plus alpha des loups. Ce n'est que lorsque tu as été loin de lui pendant plus de quelques minutes que tu as pu entrer en contact avec moi.

Beaucoup de suppositions et aucune vraie réponse.

— Tu le savais ?

— Quoi ?

— Est-ce que tu pouvais me sentir hier ?

Il était silencieux, son regard se perdait sur le mur à côté de ma tête.

— Oui.

Cela me frustra encore plus. Ils étaient tous les deux au courant de ce qui se passait, mais avaient choisi de ne pas m'en parler, et je m'étais sentie stupide et mal préparée. Je me levai et dirigeai toute mon irritation sur lui.

— Je suis célibataire depuis deux ans, et tout à coup, je suis censée être avec non pas un, mais deux loups-garous que je connais depuis à peine quelques jours.

Frustrée, je levai les bras en l'air.

— Si je ne sentais pas vos goûts à tous les deux, et si je n'avais pas l'impression d'être traversée par un courant électrique à chaque fois que l'un d'entre vous me touche, je dirais que toute cette histoire est un ramassis de conneries.

Je prononçai ce dernier mot avec beaucoup d'emphase, puis je me laissai tomber dans le fauteuil.

— Je ne voulais pas le croire non plus.

Je soupirai de manière un peu plus dramatique que nécessaire.

— Je ne vois vraiment pas comment ça peut être négatif pour toi ! m'emportai-je avant de le regretter immédiatement.

Desmond ramassa sa chemise ensanglantée sur le sol et me la lança sans aucune douceur.

— Tu sais à qui appartient le sang sur cette chemise ?

Je n'étais pas certaine qu'il veuille une réponse alors je humai le vêtement. Mon cœur se serra.

— Le mien.

Son sang y était aussi, mais ce n'était pas la réponse qu'il attendait. Je lâchai la chemise qui retomba sur le sol.

— Ouais, le tien.

Il se leva, la récupéra et la jeta à travers la pièce. Comme il était désormais tout près de moi et que sa colère montait, les poils sur mes bras se transformèrent en une multitude d'aiguillons et un picotement curieux parcourut ma peau.

— Desmond...

Je me souvins de ce qui s'était passé la dernière fois que j'avais éprouvé cette sensation en étant aussi proche d'une personne avec qui j'étais liée.

— Je pensais que tu allais mourir. Quand cette louve a enfoncé ses griffes dans ta peau et que tu es devenue toute molle...

C'était donc une louve qui m'avait attaquée.

— Je faisais la morte.

Je dus étouffer un rire nerveux quand je m'entendis prononcer ces mots à voix haute. Desmond ne souriait pas du tout, ses mains tremblaient, et d'un mouvement rapide il m'attrapa par les épaules et me souleva de la chaise avec une telle force que ma tête tourna.

— Tu m'as demandé en quoi c'était négatif pour moi ? Quand tu es devenue flasque, j'ai vu toutes les chances que j'avais d'être heureux mourir avec toi. Il

me suffirait de me tenir à trois mètres de toi pour le reste de ma vie et rien, ni le sexe, ni l'argent, ni le pouvoir, ne pourrait égaler ce que ça me ferait ressentir. Est-ce que tu comprends ça ?

Il me secoua pour accentuer son propos.

J'appuyai mes mains contre sa poitrine. Une décharge électrique nous traversa, là où mes doigts étaient en contact avec sa peau nue et les poils noirs de son torse de dressèrent. Je reculai la main une seconde, il devait avoir senti le choc. Mais je ne pouvais pas m'empêcher de le toucher. J'avais besoin d'avoir mes mains sur lui.

Toutes sortes de pensées très humaines me vinrent à l'esprit. *C'est le meilleur ami de Lucas. Je sors avec Lucas, n'est-ce pas ? Est-ce que ça peut passer de coucher avec quelqu'un et de dire que notre connexion métaphysique m'a incitée à le faire ? Oui, en fait, c'est une super excuse.*

J'étais très près de lui, je fus agréablement surprise de constater que ses yeux n'étaient pas vraiment gris, mais plutôt d'un violet délavé. Cela donnait à son visage déjà frappant de beauté un côté unique. Il relâcha son étreinte.

— Oui, répondis-je.

Ses mains n'avaient pas quitté mes bras, et j'avais l'impression d'être en feu et de mourir de froid en même temps. Je frissonnai. Il me frotta les bras avec familiarité, comme si c'était une vieille habitude, et une vague de chaleur naquit dans mon corps. Elle descendit dans mon bas-ventre et mon corps frémit.

— Oui ?

Il avait oublié la question.

J'étais étonnée que nous nous souvenions même de nos noms avec toute cette électricité qui dansait entre nous. Je n'avais qu'une idée en tête, *il a envie de moi*. Et à ce moment-là, ce que je voulais plus que tout, c'était être désirée. C'était peut-être faible de ma part, mais cela me procurerait un sentiment de sécurité, ne serait-ce que pour une nuit.

Nous nous regardions depuis si longtemps que je pensais que tout mon être aller s'effriter entre ses mains. En prenant une inspiration, je me demandai si j'avais mal interprété les signaux ou imaginé l'alchimie entre nous. Avais-je pris

de la colère pour de la passion ? À la respiration suivante, sa bouche était sur la mienne.

Je savais à présent ce que Lucas avait ressenti quand je l'avais surpris avec mon baiser. Je m'attendais à ce qu'il se passe quelque chose entre Desmond et moi, mais la force de ses bras qui m'emprisonnaient me coupèrent le souffle. Mon hésitation ne dura pas. À la différence de mon étreinte relativement sage avec Lucas, cette fois, Desmond et moi étions presque nus et le lit n'était pas à l'autre bout de la pièce. Seuls quelques pas nous en séparaient.

Il m'embrassa si fort que ses dents claquèrent contre les miennes, et pendant quelques instants, nous nous déchaînâmes. On aurait dit que nous étions en train d'essayer de nous dévorer. Mes lèvres étaient meurtries par l'intensité de sa bouche et de petits bruits que je n'avais jamais entendus surgirent du fond de ma gorge. Je l'embrassai encore plus intensément, je voulais plus qu'un simple baiser. Je griffai son dos, essayant de le débarrasser d'une chemise qu'il ne portait pas. Depuis un moment, la logique n'existait plus. Un désir d'une intensité rare l'avait remplacée. Mon corps était si pressé contre le sien que je ne pouvais plus respirer sans sentir la pression de ses côtes qui jouaient avec les miennes.

Un des plus gros problèmes auxquels je m'étais heurtée pour faire durer une relation avec un homme humain, c'était mon enthousiasme démesuré au lit. Au début, ils pensaient que c'était génial, quoiqu'un peu rude, mais ils finissaient toujours par ne plus pouvoir suivre. J'avais beaucoup d'endurance et les humains s'épuisaient trop rapidement. À en juger par la vigueur avec laquelle Desmond me souleva en me tenant par les cuisses comme si je ne pesais pas plus lourd qu'une plume, l'endurance n'allait pas être un problème.

Desmond tomba sur le lit qui grinça sous notre poids. Je me mis à califourchon sur sa poitrine et je me baissai pour que ma bouche ne quitte jamais la sienne. Il m'embrassait si fort que ça me faisait du mal et du bien à la fois. L'intensité et le désir étaient tels que je me frottai encore plus fort contre lui.

Ses mains, enfin libres, descendirent le long de mon dos et ses doigts me caressèrent en lissant le tissu soyeux de ma robe de chambre. Au lieu de se

démener pour me l'enlever, d'un geste brusque, il déchira la soie et jeta les restes dans la pièce.

— Je voulais m'en acheter une autre de toute façon.

Il grogna quand mes lèvres s'écartèrent des siennes, puis il me retourna pour s'installer au-dessus moi. Son poids était très agréable et faisait naître des idées très prometteuses dans mon esprit. J'arquai mes hanches vers le haut et j'esquivai son baiser pour pouvoir plonger mes yeux dans les siens. Mon rythme cardiaque était déchaîné, tout comme le sien. Prenant son visage en coupe pour l'obliger à me regarder, je glissai mes pieds sous la ceinture de son pantalon et le baissai d'un mouvement sec.

J'enserrai sa taille de mes jambes et il se pressa contre mon bassin. Un gémissement m'échappa et je frissonnai. Notre peau était comme un feu d'artifice, et comme ça s'était produit avec Lucas, j'avais du mal à me contrôler.

— Oui.

Je lui léchai la lèvre inférieure.

Je libérai son visage et il n'hésita pas une seconde avant de me plaquer contre le matelas dans un baiser brûlant et une étreinte si enfiévrée qu'elle aurait pu me briser les os. Mes jambes relâchèrent leur prise et ses hanches reculèrent juste avant qu'il n'entre en moi. Ses doigts enfouis dans mes cheveux, il arrêta de m'embrasser et bougea à nouveau. Son regard avait quelque chose de si intime que mon cœur fit une embardée. Il y avait une sérénité chez lui que je n'avais jamais vue auparavant, comme si toute la douleur qu'il portait depuis que nous nous étions rencontrés s'était envolée. J'aurais pu rester ainsi, pour toujours, à le contempler pendant qu'il souriait, parce que ce regard doux et rêveur me faisait croire que j'étais complètement désirée. Je lui caressai la joue et l'attirai davantage contre moi, le sentant me pénétrer avec une lenteur exquise.

Je haletai, griffant son dos, essayant de le maintenir en moi pour savourer la plénitude électrique qui faisait brûler mon corps comme feu d'artifice prêt à exploser. Il se retira et je gémis.

— Encore, insistai-je, et il rit en retour, s'enfonçant à nouveau en moi.

— Oh !

Il mit tout son poids contre mon corps et trouva une cadence qui faisait écho aux exigences des mouvements de mes hanches.

Alors que son rythme s'accélérait, ma main chercha la tête de lit ou quelque chose de solide pour m'accrocher. Je fermai les yeux et me cambrai, me préparant à accueillir l'orgasme qui montait. La saveur sur ma langue était tellement acide et envahissante qu'elle me piquait. Sous mes paupières fermées, des éclairs vert éclatant firent leur apparition, d'abord sous la forme d'une faible lueur, mais notre ardeur redoublant, elle s'amplifia et se mit à exploser en une multitude d'étincelles dans les tons de citron vert chartreuse.

Une de mes mains lâcha la tête de lit pour agripper ses cheveux épais et humides de sueur. Au début, je passai juste mes doigts dans les vagues douces et brunes, mais alors que ses dents effleuraient ma clavicule et que sa langue se promenait sur la base de ma gorge, j'en saisis une pleine poignée. Il ne ralentit pas la cadence pour autant et sa bouche se referma sur un de mes tétons. Mes lèvres s'entrouvrirent dans un gémissement sonore au moment où il hissa une de mes jambes sur son épaule et modifia l'angle pour s'enfoncer davantage en moi. Je pensais former des mots jusqu'à ce que je réalise que le son qui jaillissait de ma gorge était un hurlement de loup.

L'une des barres de métal de la tête de lit se brisa dans ma main : nous étions tous les deux en train de jouir. En grognant, Desmond s'effondra sur moi. Nos deux poitrines se soulevaient et nous étions luisants de sueur.

Il enroula ses bras autour de ma taille et posa tendrement la tête sur mon ventre. Ses cheveux chatouillèrent mes seins encore sensibles. Ses yeux gris-violet m'étudièrent et quand il sourit, je crus que mon cœur allait s'arrêter. Il finit par remonter plus haut sur le lit afin de s'allonger à mes côtés, et je laissai la sécurité de ses bras m'envelopper. Blottie contre sa poitrine, j'inspirai profondément, inhalant son odeur musquée de loup aux accents vifs d'agrumes.

Le soleil s'était levé et mon corps ne pouvait plus ignorer son besoin le plus fondamental. Les bras de Desmond autour de moi, le son des battements de son cœur dans mon oreille, je succombai au sommeil.

Chapitre 21

Je me réveillai seule.

Assaillie par un flot de souvenirs, je tendis la main pour toucher l'espace vide à côté de moi. Je levai la tête et regardai les draps froissés.

L'horloge m'indiquait que cela faisait des heures que Desmond et moi avions sombré dans le sommeil et que j'avais dormi toute la journée. Il n'était pas impossible pour moi de me réveiller dans la journée, mais mon emploi du temps nocturne impliquait que j'étais généralement endormie quand le soleil se levait. Ça fonctionnait mieux ainsi, puisque le soleil, cette étoile diabolique, drainait mon énergie.

J'attrapai ma robe de chambre, mais il n'en restait que des lambeaux en soie. Les vêtements ensanglantés de Desmond ne jonchaient plus le sol. La seule preuve de sa présence était son odeur persistante sur ma peau et mes draps.

Je m'habillai sans trop réfléchir à ce que je mettais : un débardeur moulant, un sweatshirt à capuche noir et mon deuxième jean préféré. J'imagine qu'il s'agissait maintenant de mon premier jean préféré puisque mon autre jean avait rencontré une fin sanglante et tragique.

J'entrai pieds nus dans le salon et mon cœur s'arrêta.

Holden était assis sur ma causeuse, les bras nonchalamment croisés. Il ne me regardait pas. Au lieu de cela, son regard froid était rivé sur deux loups-garous, l'un assis dans le fauteuil, l'autre appuyé contre la cheminée. Lucas et Desmond ne me regardaient pas non plus. Ils regardaient Holden.

Oh putain de merde. La situation était vraiment grave !

Tous les trois semblèrent m'entendre entrer au même moment. Les loups me

jetèrent un coup d'œil, mais Holden resta immobile et prit la parole le premier.

— Secret, si tu avais besoin de chiens de garde, tu aurais pu demander à Sig.

Desmond grogna dans sa direction, mais Lucas, la mâchoire crispée, ne m'avait pas lâchée du regard.

Mon estomac fit un nœud. J'aurais dû me sentir coupable à cause de ce que Desmond et moi avions fait, mais au lieu de ça une vague de soulagement effaça toute autre considération.

— Tu es vivant.

Sans m'en rendre compte, j'avais retenu ma respiration. Je la relâchai.

— Oui. Marcus et certains de ses hommes se sont enfuis. Le club de Geneviève a été assez endommagé et il y a eu des pertes des deux côtés, mais je pense qu'il a été maté pour le moment.

Ses yeux passèrent plusieurs fois de moi à Holden. S'il était au courant de ce qui s'était passé entre Desmond et moi, ce qui était probable étant donné que tout l'appartement était imprégné de notre odeur, il n'en dit rien.

— M. Chancery, ici présent, a insisté sur le fait qu'il faisait affaire avec toi.

Il semblait incrédule en prononçant le mot « affaire ».

Chancery ? Waouh. Je n'avais pas entendu quelqu'un prononcer le nom de famille humain d'Holden depuis des années.

— Hum.

Avec ces trois hommes dans cette petite pièce, je me sentais nue malgré les couches de vêtements que j'avais enfilées.

— Depuis combien de temps vous êtes tous là ?

— Desmond, comme tu le sais, a été avec toi toute la journée.

Le ton de Lucas était neutre et insondable.

— Je l'ai appelé quand les choses se sont calmées, vers sept heures du matin, et il m'a juré que tu étais en sécurité.

Desmond me fixait, et je n'osai pas croiser son regard.

— Il m'a dit que tu étais épuisée, ce qui peut se comprendre, et m'a suggéré de te permettre de dormir toute la journée. Il est resté avec toi pour assurer ta protection.

Cette fois, un peu de colère s'infiltra dans le dernier mot.

Je jetai un coup d'œil à Desmond et je souris faiblement, incapable d'y mettre la chaleur que j'aurais aimé. Il ne me sourit pas en retour, mais il ne me regardait plus aussi durement qu'avant.

— Je suis arrivée après le coucher du soleil, je suis permis d'entrer, ajouta Holden, et j'ai trouvé tes deux loups ici.

Desmond fit un bruit de dégoût quand Holden parla du « coucher du soleil ». Bien sûr, ils étaient parfaitement conscients que c'était un vampire. L'hostilité ambiante était évidente. Je ne pouvais pas dire ce qui dérangeait le plus Lucas : que j'aie couché avec Desmond ou qu'un vampire ait un droit d'entrée dans mon appartement.

— Holden est mon agent de liaison avec le Conseil des vampires.

L'honnêteté ne pouvait pas faire de mal. Lucas savait déjà que je travaillais pour le Conseil.

— Ils ne permettraient pas à n'importe qui d'y avoir accès, et à cause de ce que je fais, je dois pouvoir communiquer directement avec eux. Holden...

Je désignai le vampire aussi immobile qu'une pierre.

—... euh, monsieur Chancery ? C'est mon contact au sein du Conseil.

Je regardai Holden, tout en essayant de passer outre son rictus et son petit reniflement moqueur. J'espérais qu'il n'avait pas l'intention de révéler ma nature vampirique juste pour le plaisir. Je lui avais fait confiance pendant six ans et il fallait que ça continue.

— On peut dire ça. Qui sont les chiens ?

En l'espace d'une seconde, il avait validé mon explication et anéanti mon espoir qu'il fasse preuve de bonne volonté. J'étais surprise qu'ils n'aient pas déjà fait les présentations puisqu'Holden leur avait dit son nom. Il venait peut-être juste d'arriver. J'étais également frappée qu'il sollicite des présentations alors qu'il connaissait les deux loups : il les avait vus me kidnapper deux nuits auparavant.

Comme la plupart des vampires, Holden était snob. Il croyait que les loups-garous occupaient le bas de l'échelle des créatures surnaturelles alors que lui et

ses semblables se trouvaient au sommet. S'ils pouvaient l'éviter, les vampires ne se nourrissaient pas de loups. Ils considéraient que la lycanthropie était une contamination du sang. Sig me l'avait dit, un de ses petits commentaires qui éveillait mes soupçons : que savait-il de moi au juste ?

— Lucas Rain est le roi loup-garou des États de l'Est.

Je désignai le loup-garou blond à l'air grincheux assis dans la chaise à côté de la causeuse.

Holden fit un signe de tête en direction de Lucas.

— Votre Altesse.

Je n'avais jamais entendu quelqu'un saluer un roi de manière aussi méprisante. C'est incroyable ce qu'on arrive à faire passer seulement avec l'intonation de la voix au bout de deux cents ans d'expérience.

— Et Desmond est...

Je réfléchis pendant quelques secondes, cherchant la manière la plus appropriée de le présenter.

— Le numéro deux de Lucas.

— Eh bien, eh bien... – les yeux de Holden rencontrèrent les miens... – tu as su te hisser socialement dans les sphères lupines ces jours-ci, n'est-ce pas ?

— Au moins, l'un de nous avance.

Je souhaitai immédiatement n'avoir pas mentionné son manque de progression dans le Conseil. J'étais en grande partie responsable de sa stagnation, et attirer l'attention sur ce point devant ceux qu'il considérait comme des êtres inférieurs était un coup bas.

Lucas et Desmond observèrent l'échange sans nous interrompre, puis Lucas se mit debout. Il vint se placer devant moi, baissant les yeux, un petit sourire sur les lèvres.

— Tu vas bien, répétais-je, à peine capable d'y croire malgré sa proximité.

— Bien sûr.

La chaleur de son ton donnait l'impression que sa survie n'avait jamais fait de doute, et peut-être que c'était le cas. Mon ignorance sur les loups-garous pourrait remplir les volumes entiers d'une encyclopédie. Le combat de la nuit dernière

n'était-il rien de plus qu'un concours destiné à savoir qui pissait le plus loin ?

Non, c'était plus que ça. Marcus avait clairement eu l'intention de tuer Lucas. Il s'était montré plus fou qu'un méchant de Batman et il avait assassiné sa propre fille : pas de quoi me rassurer en ce qui concernait sa rivalité avec Lucas. Il ne reculerait devant rien pour s'accaparer le trône, et peut-être qu'il était insensé de la part de mon âme-sœur de roi loup de ne pas prendre la menace plus au sérieux.

Je grinçai des dents, mais je ne savais pas si c'était dû à la frustration ou à l'inquiétude. Holden ne regardait que moi, comme si les loups n'existaient pas et n'étaient rien d'autre que des meubles. J'essayai d'attirer de nouveau l'attention de Desmond, mais il avait décidé d'utiliser le vampire comme une excuse pour m'ignorer et reprendre son rôle de garde du corps.

Je soupirai plus fort et me tournai vers Lucas.

— Est-ce que je peux te parler ? dis-je, ce qui attira l'attention de Desmond, ses yeux se dirigeant un quart de centimètre vers moi. En privé.

Lucas regarda vers la porte de ma chambre et je secouai la tête.

— Dans le hall.

L'odeur de la chambre serait cruellement révélatrice. C'était une chose de penser que Lucas était déjà au courant de ce qui s'était passé la nuit dernière, mais ça ne servait à rien de le lui mettre sous les yeux.

— D'accord.

Il ouvrit la porte et recula pour me laisser sortir en premier. Holden se leva à moitié de son siège et Desmond fit un demi-pas vers lui en grognant.

— Les garçons, vous pensez que vous pouvez faire une trêve pendant trois minutes ? Je serai juste dehors et je doute que nous ayons prévu de nous entretuer.

Je lançai un coup d'œil méfiant à Lucas. Son visage ne trahit aucune émotion.

Holden et Desmond ne dirent rien, mais s'observèrent en chiens de faïence.

J'entrai dans le minuscule hall qui séparait mon appartement des escaliers qui donnaient vers la rue, et je ne fus pas surprise de voir Dominick, debout, là. Ce qui m'étonna vraiment, c'est à quel point j'étais soulagée de retrouver ce loup-

garou blond et souriant en vie.

— Je suis contente que tu ailles bien.

— Idem. Les choses se sont plutôt bien passées là-bas.

À en juger par son sourire malicieux, il n'était pas trop secoué par son expérience de mort imminente.

— Tu as bien pris soin de mon frère ?

Je tressaillis et cela dut se voir, car le visage de Lucas redevint sérieux. Dominick avait cessé de sourire.

— Il est à l'intérieur, déclara Lucas, pourrais-tu nous laisser seuls un moment, Secret et moi, s'il te plaît ?

Dominick hocha la tête et s'engouffra dans mon appartement sans ajouter un mot, fermant la porte derrière lui. Seule dans le hall de la taille d'un placard avec Lucas, j'étais on ne peut plus consciente de sa présence physique. Il mesurait facilement trente centimètres de plus que moi et, tout près de lui, dans cet espace exigü, il me fallut lever les yeux pour rencontrer les siens. À présent que nous étions en tête-à-tête, je m'attendais à essuyer toute l'étendue de son courroux.

C'était mérité. Je l'avais trahi.

Peu importe la manière dont j'avais justifié mes actes dans le feu de l'action, Lucas avait été le premier à se déclarer. C'était lui, et non Desmond, qui m'avait parlé du lien de l'âme, et c'était lui qui m'avait présentée fièrement à sa meute comme étant sa partenaire potentielle.

Et qu'avais-je fait, moi, sa prétendue reine, en retour ? Je l'avais abandonné alors qu'il était en danger, et ce, avant même de m'être montrée digne de son respect. J'avais mis mon infidélité sur le compte de l'adrénaline engendrée par la peur et l'imminence de la mort.

En même temps, qui sème le vent, récolte la tempête : il avait passé sous silence mon lien d'âme avec Desmond afin de m'avoir pour lui seul. Et il avait demandé à Desmond de me protéger, en sachant que ce lien était tellement puissant que Desmond ne laisserait jamais rien m'arriver.

J'avais dépassé le stade de la simple confusion. Est-ce que je me sentais mal d'avoir couché avec Desmond ? Je ne l'avais pas regretté une seule seconde.

Pourquoi le devrais-je ? Il y a deux jours, je ne les connaissais ni l'un ni l'autre, et j'étais désormais plongée dans un monde où les gens pensaient que j'étais une princesse et où le destin m'avait choisi des partenaires providentiels. Donc j'avais couché avec une personne qui m'attirait comme un aimant, mais je me sentais mal parce que ça pouvait blesser quelqu'un d'autre.

Moi, je n'avais rien demandé. Je ne voulais pas être une princesse et je ne voulais pas que mon futur compagnon soit choisi par des forces surnaturelles. Nier que je ressentais quelque chose pour Desmond et pour Lucas serait un mensonge, mais « quand » et « si » je choisissais l'un d'eux, se ferait selon mes conditions. En l'état actuel des choses, je les désirais tous les deux, ce qui m'amenait à penser qu'il vaudrait mieux n'en choisir aucun et rester célibataire.

— Lucas... commençai-je, sans savoir quoi dire ensuite.

La tension dans son regard s'évanouit au moment où il posa ses yeux sur moi. Soudain, j'étais dans ses bras et il me tenait si fort que je ne pouvais plus respirer. Je me laissai aller à cette étreinte, mettant mes bras autour de son dos, ce qui relâcha la pression qui comprimait mes poumons.

Je calai mon visage sur sa poitrine et inhalai son odeur chaude, musquée et vivante. J'avais oublié ma décision de rester célibataire à la seconde où il m'avait touchée. La chaleur de son corps pénétrait la peau de mon visage et de mes mains, et je résistai à l'envie irrépressible de verser des larmes de soulagement. Mes larmes teintées de sang en dévoileraient trop de moi.

— Je n'étais pas sûr de te revoir, murmura-t-il dans mes boucles emmêlées. Je ne sais pas ce que j'aurais fait si nous t'avions perdue.

Desmond avait, lui aussi, utilisé le pluriel la nuit dernière.

— Desmond m'a dit qu'il t'avait vue mourir hier soir.

Donc ils avaient parlé avant de me réveiller. Que lui avait dit Desmond ?

— Je suis désolée, chuchotai-je dans la douceur de sa chemise, m'excusant sans trop savoir pourquoi.

Sa main caressa mes cheveux, enroulant des mèches autour de chacun de ses longs doigts magnifiques. J'étais prête à parier que ses parents lui avaient fait prendre des leçons de piano, de violon ou de guitare. Un instrument qui permet

de faire bon usage de doigts aussi fins.

Il tira doucement sur mes cheveux et me renversa la tête en arrière, puis il se pencha pour m'embrasser. Ce n'était pas du tout comme notre premier baiser. Il n'y avait pas de politesse. Au contraire, il m'embrassa avec l'intensité qui ne convenait qu'à de telles situations. Nous avions tous les deux pensé, même fugacement, que l'autre était mort la nuit dernière. Le désespoir et la nostalgie que contenait ce baiser en disaient plus long que de simples mots.

Lucas m'appuya contre le mur avec un bruit sourd, et je fus forcée d'arrêter ses mains baladeuses avant de nous laisser aller plus loin.

— Lucas, à propos de la nuit dernière...

Il me semblait bêtement indispensable d'être honnête avec lui, alors même que sa main puissante s'était glissée sous mon sweat et que sa bouche explorait mon cou. Le hall embaumait la brioche à la cannelle, et je respirais difficilement, essoufflée.

— Oublie la nuit dernière, chuchota-t-il contre ma peau.

La porte de mon appartement s'ouvrit à la volée et Dominick jeta un coup d'œil dehors. Lucas et moi tournâmes la tête pour le regarder, le soulagement m'envahit. Qui sait jusqu'où je serais allée si nous n'avions pas été interrompus. L'histoire avait prouvé que mon self-contrôle avec les loups-garous était quelque peu limité.

— Désolé.

Dominick fit une légère révérence.

— On a entendu un bruit et on s'est dit qu'on devrait vérifier si vous en étiez venus aux mains. Enfin, pas dans ce sens-là...

Il interrompit ses excuses et sourit en regardant où était placée la main de Lucas.

Lucas se redressa et enleva sa main de mon haut.

En rougissant, je me souvins qu'Holden était encore là : il avait pu entendre chaque détail de cette conversation. Je grommelai dans ma barbe contre ma propre bêtise. Nous retournâmes tous les trois dans l'appartement, et ce fut à mon tour d'éviter les yeux de Desmond. Je préfèrai me concentrer sur Holden,

qui affichait un début de sourire. Bien sûr qu'il trouvait ça amusant. Les vampires !

Lucas, aussi, se rappela de la présence du vampire et de la raison pour laquelle Holden était chez moi.

— Je vais vous laisser à vos affaires.

Il se pencha pour que ses lèvres frôlent mon oreille. Holden l'entendrait quand même, mais cette illusion de vie privée était suffisante.

— Je suis soulagé que tu sois sauve après la nuit dernière. Je suis désolé que tu aies été mise en danger. Je sais que cela te met dans une situation inhabituelle...

Dieu que j'aimerais que le danger ne fasse pas partie de mon quotidien.

— Tout ce qui s'est produit ensuite peut se comprendre. Les émotions étaient fortes, après tout.

Il recula et me fit un signe de la tête.

Venait-il de me « pardonner » d'avoir couché avec Desmond ?

Mon visage rougit, mais pas d'embarras cette fois. J'étais rouge de colère. Ma décision avait été logique. Enfin, aussi logique qu'une décision pouvait l'être avec la langue de quelqu'un dans la bouche. Et de plus, c'était arrivé en grande partie à cause d'une connexion métaphysique dont Lucas lui-même m'avait parlé. Je serrai les poings. Bien sûr, je ne voulais pas qu'il soit fâché, mais pouvait-il s'attendre à ce que Desmond lui pardonne si lui, Lucas, avait couché avec moi en premier ? J'en doutais.

Il se renfrogna et arqua un sourcil. Ma colère avait dû le troubler. Putain, ça me troublait aussi. Je voulais qu'on soit okay pourtant, non ?

— Tu peux partir.

J'indiquai la porte ouverte. Du coin de l'œil, je vis Desmond sourire, un éclair d'humour si rapide que je me demandai si je ne l'avais pas imaginé. Au moins quelqu'un trouvait cette situation drôle. Je suppose que Lucas n'avait pas l'habitude qu'on le rejette.

Je voulais lui rendre son sourire, mais cela aurait gâché mon effet : je venais de me rebeller et de repousser un roi sans cérémonie.

Après le départ des loups-garous, j'avais l'impression que le brouillard dans

lequel je baignais s'était levé et que j'étais enfin capable de voir et de penser clairement. Le simple fait d'être près d'eux me faisait perdre mes moyens, et j'allais avoir besoin de m'adapter à ce concept de lien d'âme si je voulais avoir ne serait-ce qu'un petit espoir de survivre à cette relation. Je n'avais pas pour habitude d'être perdue de la sorte !

Je m'installai dans le fauteuil que Lucas occupait quelques minutes avant et fixai le vampire sur mon canapé.

— Que fais-tu ici ? Sig m'a donné ses ordres. Le Tribunal ne s'attend pas à ce que j'aie déjà capturé Peyton, alors qu'est-ce que tu veux ?

— En plus de te causer des ennuis avec tes loups et de te surprendre en bonne compagnie ?

Il était évident qu'il trouvait la situation hilarante, mais je ne ris pas.

— Je suis venu pour t'aider.

Je considérais Holden comme mon ami, et la plupart du temps, je l'appréciais beaucoup. C'était un véritable allié, mais il n'était généralement présent que lorsqu'il pouvait tirer profit d'une situation. Je m'appuyai contre le dossier de ma chaise, l'observant attentivement. Je ne pensais pas qu'il mentait.

— Secret.

Sa voix vibrait d'impatience, ce qui était très rare pour un vampire.

— Je sais que les choses ont été, faute d'un meilleur mot, *tendues* entre nous depuis mon bicentenaire.

Ce n'était pas une phrase qu'on entendait tous les jours.

— Mais nous sommes toujours les personnes que nous étions quand Sig m'a assigné pour être ton contact.

Je ris. En six ans, j'avais changé. Je n'étais plus la même personne qu'à l'époque. Tant mieux, sinon, je serais morte à présent. La Secret d'il y a six ans était une jeune fille de seize ans pas très dégourdie, qui n'avait qu'une vague idée des codes de survie.

— D'accord, peut-être pas exactement les mêmes personnes.

— Je comprends ce que tu essaies de dire. Épargne-moi ces politesses. Ce n'est pas ton fort.

Je regardai par la petite fenêtre qui donnait sur la rue. Des pieds passèrent précipitamment. Des vies humaines qui ne soupçonnaient rien du monde étrange qui existait tout autour d'eux. Combien d'entre eux Peyton allait-il tuer avant que je l'arrête ?

— Je pourrais vraiment avoir besoin de ton aide.

— Tu veux commencer par où ? Tu as des idées ?

— J'en ai une. Mais tu ne vas pas l'aimer.

Chapitre 22

— Je n’aime pas ça, corrobora Holden.

Le poste de police 76 se trouvait devant nous. C’était un bâtiment trapu, laid, en béton, composé de deux étages rectangulaires de bureaux et de salles d’interrogatoire, et d’un sous-sol pour les cellules. Les voitures de police étaient garées sur un terrain clôturé derrière le bâtiment.

— Je te l’avais bien dit.

Alors que je commençais à monter les escaliers, je me retournai pour le regarder.

— Tu n’as pas besoin d’entrer. Mais crois-moi quand je te dis que personne ici n’aura la moindre idée de ce que tu es. Ils sont tous humains. Très, très humains.

À contrecœur, il me suivit, marquant une hésitation à l’entrée avant de franchir les portes. Une jeune femme éreintée était assise à la réception et me lança un regard lourd de mépris quand je m’arrêtai devant elle et me raclai la gorge. Elle s’adoucit dès qu’elle vit Holden, et une de ses mains se leva prestement pour arranger les mèches éparées de ses cheveux. Comme d’habitude, Holden était une parfaite illustration des conseils du magazine *GQ* pour « paraître beau sans effort ». Un article qu’il aurait pu écrire lui-même jadis.

— En quoi puis-je vous aider ?

Elle m’ignora complètement.

J’essayai d’attirer son attention en disant :

— Détective Mercedes Castilla, s’il vous plaît.

— Qui devrais-je annoncer ?

Bon, elle me regardait, mais sa voix n’avait plus rien d’amical.

— Secret McQueen.

La fille leva les yeux au ciel, croyant que c'était un alias bidon. J'avais tendance à devenir assez irritable avec les gens qui croyaient que mon nom n'était pas réel. J'allais devoir remercier *grand-mère* d'avoir pris au pied de la lettre la note que ma mère avait à mon sujet : « elle doit rester un secret. »

— Et vous ?

Elle désigna le vampire d'un mouvement de la tête.

— Holden Chancery.

Il sourit, dévoilant ses dents blanches et brillantes, sans aucune trace de crocs. Elle rencontra ses yeux et plus rien n'aurait pu la sauver. En un instant, il l'avait mise sous emprise.

— Bien sûr.

Elle parlait comme si elle était totalement envoûtée, comme si elle était en train de rêver. S'il lui demandait de caqueter comme une poule, elle s'exécuterait. J'avais vu des vampires nouveau-nés faire des choses vraiment horribles une fois qu'ils avaient découvert comment mettre les humains sous emprise, mais Holden n'avait jamais été du genre à abuser de ce pouvoir pour s'amuser.

La fille utilisa son téléphone de bureau pour annoncer notre arrivée, puis resta assise là, souriant à Holden comme un chien qui vient d'exécuter un nouveau tour pour la première fois. Pitoyable.

Quelques instants plus tard, Mercedes descendit les escaliers derrière le bureau et nous fit signe de la suivre.

J'avais menti en disant Holden que personne dans le bâtiment ne saurait ce qu'il était. À en juger par le regard froid que Cedes lui lança à l'instant où nous prîmes place à son bureau, elle l'avait tout de suite identifié comme non humain.

— Cedes, dis-je, un ton d'avertissement dans la voix, c'est Holden.

Elle en savait assez sur mon travail pour connaître le nom de mon agent de liaison. Cependant, ça ne changeait pas le fait qu'elle ne l'aimait pas. Tout comme les loups-garous, Mercedes haïssait les vampires.

— Qu'est-ce qui vous amène dans mon humble établissement ?

Elle s'adossa à sa chaise de bureau et fit comme si Holden n'était pas là.

— J'espérais que notre prochaine rencontre se ferait devant des cocktails et que tu me donnerais les détails croustillants de ta rencontre avec Lucas Rain.

Holden ricana sous cape. Je tentai de l'ignorer.

— Vous connaissez la fille, celle qui a dit qu'elle avait été sauvée par un..., je baissai la voix... vampire ?

Cedes se tourna vers Holden, une lueur teintée d'accusations dans les yeux, puis me regarda. C'était une belle femme, mais son travail avait gravé son visage d'une patine d'expérience et de sagesse qui la vieillissait plus que nécessaire. Elle avait des yeux presque noirs, et les boucles de ses cheveux sombres étaient l'inverse des miennes : serrées et indomptables. Sa peau était dorée comme le miel, mais trop d'heures à l'intérieur sans la lumière naturelle du soleil la faisaient paraître blême. Les cernes sous ses yeux et son maquillage minimal me firent penser qu'elle devait travailler sur un cas difficile. J'espérais juste que ça pourrait m'aider.

— Ouais, elle s'appelle Brigit « Quelque chose ». Stewart ou Samuels. Un nom anglophone. Est-ce que tu avoues que c'est toi qui l'as sauvée ?

— Entre nous, officieusement ?

— Bien sûr.

— C'était moi.

— Ouais, je m'en doutais.

— J'ai besoin de savoir si tu as remarqué quelque chose qui t'a semblé bizarre depuis que c'est arrivé. Quelqu'un a-t-il signalé des attaques similaires ? Des cadavres un peu « pâles » ?

— Tu veux savoir si je soupçonne une activité vampirique ? murmura-t-elle, c'est plus dans tes cordes que dans les miennes, Secret, non ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne peux pas te le dire. Moins tu en sais, mieux c'est. Mais tu aiderais beaucoup d'innocents si tu pouvais partager les infos.

Son visage s'était assombri. Elle croisa les doigts et se cala sur son siège.

— Un gros méchant en vue ? demanda-t-elle.

— Le gros méchant est déjà là.

Soudain exaspérée, elle concentra toute son attention sur Holden. Il la fixa, mais pour lui rendre justice, il n'utilisa pas ses pouvoirs sur elle.

— Maintenant tu m'écoutes, espèce de joli moustique, parce que je ne vais le dire qu'une seule fois. Je me fiche de l'âge que tu as ou de ta puissance. Si quoi que ce soit, et je répète *quoi que ce soit* arrive à cette fille-là, je trouverai un moyen d'arracher ton cœur mort de ta poitrine. *Comprende ?*

Sans se départir de son sang-froid, il répondit calmement :

— Détective Castilla, je ne trahirai pas votre *Secret*.

Elle cligna des yeux, surprise, et je gémis.

— Mon Dieu, Holden. Ça fait combien de temps que tu cherches à placer cette phrase ?

— Environ trois ans.

— Et en trois ans, tu n'as pas réussi à trouver mieux ?

— J'aime les bons jeux de mots, qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

— Lamentable.

Je secouai la tête.

Cedes, malgré elle, ne put s'empêcher de sourire à cet horrible calembour. Elle ne l'aimait peut-être pas, mais il avait fait de son mieux pour se faire apprécier sans s'abaisser à des tours de passe-passe, et je lui en étais reconnaissante. À l'exception de Keaty, Mercedes était ma seule amie humaine.

— S'il te plaît, Cedes.

— D'accord. Un de nos sous-officiers infiltrés a appris que beaucoup de filles avaient peur d'aller avec de nouveaux clients. D'après ce qu'elle a entendu, il y a des rumeurs au sujet d'un beau mec qui paie deux ou trois fois le tarif normal aux filles, mais après son départ, aucune d'elles ne se souvient de ce qu'il lui a demandé de faire. La même rumeur dit qu'il y en a qui ne sont pas revenues du tout. Nous avons reçu un appel anonyme nous demandant de venir chercher un cadavre, mais quand nous sommes arrivés, il n'était plus là. Et nous avons trouvé une fille morte à quelques pâtés de maisons de Central Park. Elle était complètement vidée de son sang, mais c'était tellement étrange, putain. On

aurait dit qu'elle avait été déchiquetée par un chien sauvage avant d'être tuée.

Ses yeux en disaient long.

— Puisque nous ne connaissons pas de chiens sauvages en liberté dans la ville, on est à court d'idées.

Je déglutis. Une fille vidée de son sang signifiait qu'un vampire était impliqué. Le fait que la fille ait été déchiquetée en morceaux était une info nouvelle, par contre. Je connaissais des monstres capables d'arracher les membres de leurs victimes un à un pour s'amuser, ou des démons capables d'enlever les os d'une personne pour en aspirer la moelle. J'avais une fois entendu Keaty mentionner un fae des marais qui utilisait des rubans de peau humaine pour se faire des vêtements. Mais dans la ville, il y avait une option beaucoup plus probable.

Un loup-garou.

Chapitre 23

Le nombre limité d'explications plausibles à la disparition étrange et horrible de la jeune fille tournait en boucle dans ma tête pendant qu'Holden et moi marchions côte à côte dans la nuit. Il était possible qu'elle ait été tuée par un être humain dément, mais cette possibilité était tout en bas de ma liste. Mon monde est-il si pathétique pour que j'en vienne à penser que le moins pire des scénarios, c'est que le tueur soit humain ?

L'hypothèse la plus probable, c'était que la fille avait été attaquée par un loup-garou et laissée pour morte. Un vampire qui suivait l'odeur du sang, soupçonnant une proie facile, l'avait trouvée et l'avait vidée de son sang. Une façon de mourir merdique – presque tuée par une bête surnaturelle, puis tuée pour de vrai par une autre.

Certaines personnes n'avaient pas de chance.

— À quoi tu penses ?

Holden devait se dire que je ruminais depuis assez longtemps.

— Je crois que si quelqu'un kidnappe ces filles, ce n'est pas Peyton lui-même. Mais un membre du Conseil ne serait pas assez stupide pour laisser autant de preuves. Celui qui kidnappe ces femmes doit être un hors-la-loi qui travaille pour Peyton.

Alexandre était trop intelligent pour laisser des traces ou se montrer au grand jour, alors il devait avoir des renégats pour faire son sale boulot : des vampires qui lui étaient fidèles.

— Et la fille attaquée par des chiens sauvages ?

— Un hasard extraordinaire ? Juste une femme vraiment malchanceuse.

— Hmm.

Il n'avait pas l'air convaincu. Honnêtement, moi non plus. J'enchaînai.

— Nous devons parler à Keaty. Voir s'il a entendu quelque chose de significatif de la part de ses sources. Mercedes nous a donné un bon point de départ, mais nous devons vérifier si quelqu'un de moins humain a entendu quoi que ce soit qui pourrait nous aider. Si nous découvrons la personne ou la chose qui ramasse ces prostituées, peut-être que cela nous mènera à Peyton.

— Et tu crois que M. Keats sera capable de mieux nous aider que le Conseil ?

Holden n'était toujours pas convaincu.

— Keaty a accès à des lieux et à des gens auxquels le Conseil n'a pas accès. C'est la raison pour laquelle vous autres lui avez fait confiance pour faire votre sale boulot. C'est aussi la raison pour laquelle il a été autorisé à m'introduire dans votre cercle.

La bouche de Holden se figea dans un rictus sinistre, mais il ne discuta pas. Il savait que j'avais raison. Keaty avait des amis aussi bien dans les hauts que dans les bas quartiers, enfin, surtout dans les bas. Mais ces contacts pourraient être ce dont nous avons besoin pour trouver Peyton et celui qui se nourrissait des prostituées.

Je n'étais pas allée au bureau depuis deux jours, ce qui n'était pas anormal. Keaty s'occupait de l'aspect commercial des choses et il me faisait venir uniquement quand il avait besoin d'une paire de mains supplémentaires, pour des boulots qui ne concernaient pas le Conseil. Libéré de ses obligations vis-à-vis du Conseil depuis six ans, il avait eu le temps d'explorer une variété d'autres cas inhabituels. Ce sont ces cas inhabituels qui m'avaient amenée à Albany et qui m'avaient fait tuer un jeune loup-garou. À présent, je voyais clairement les conséquences de chaque action.

Le bureau de Keaty était un curieux mélange entre celui d'un détective privé d'un roman de Dashiell Hammett¹ et celui d'un professeur de littérature de l'université de New York. Après avoir frappé un coup sec pour nous annoncer, nous entrâmes par la porte en verre fumé. Il avait déjà dû entendre ma clé tourner dans la serrure de la porte d'entrée de l'immeuble. Au centre de la pièce

se trouvait un bureau en chêne antique, sans aucun ordinateur ou confort moderne en vue. Derrière ce bureau, il y avait une fenêtre qui donnait sur un mur de briques. À gauche et à droite du bureau se trouvaient deux murs recouverts du sol au plafond de vieux livres usés qui étaient rangés sans système de rangement évident. Sur le bureau trônaient un cendrier et une bouteille de scotch. Tout cet agencement n'était qu'une vaste illusion soigneusement fabriquée. Keaty n'était pas né de la dernière pluie.

Il ne portait pas ses lunettes ce jour-là, donc il ne montrait aucun signe physique de faiblesse. Quand il s'agissait de son physique, il était important pour lui de se sentir égal à ceux qu'il chassait. Vous ne gagniez pas une réputation comme celle de Keaty en affichant votre humanité. Dans la communauté surnaturelle, on parlait de Keaty comme on racontait une légende, le genre qui changeait à chaque fois, avec toujours un fond de vérité. Je savais très bien qu'il n'était pas un tueur invisible qui apparaissait et volait des vies, juste un homme doué, qui était compétent dans son travail. C'était l'une des raisons pour lesquelles j'avais essayé de l'éloigner des monstres auxquels j'avais affaire. Un jour, sa chance finirait par tourner et il se ferait tuer. J'essaierais d'éviter ça aussi longtemps que possible. Une sorte de récompense karmique, vu que le jour de notre rencontre, il m'avait sauvé la vie.

Keaty se leva et tendit la main à Holden. Ils se serrèrent la main cordialement, puis Holden et moi prîmes place dans une paire de fauteuils en cuir en face du bureau. Keaty ne fit aucune remarque au sujet de mon absence ou du fait que je n'avais pas appelé pour donner des nouvelles, mais il dit :

— Je crois savoir que vous avez passé une nuit intéressante.

Je me raidis, vexée, car je crus qu'il faisait référence à mon intimité inattendue avec Desmond. Un peu de décence ! Puis je me rappelai que Keaty n'était pas du genre à s'intéresser à ma vie romantique.

— Tu parles de ce qui s'est passé au Chaméléon ?

— C'était pratiquement un massacre d'après ce que j'ai entendu.

— Je suis sûre que Geneviève a une assurance.

— Geneviève Renard a un type d'assurance que l'argent ne peut acheter,

déclara Holden, presque tous les habitants de cette ville, humains ou pas, lui doivent des faveurs. C'est une femme intelligente.

Je souris lorsque Holden utilisa le nom de famille de Geneviève. « Renard » était un mot français, langue que je connaissais, car ma *grand-mère* avait insisté pour que j'apprenne une seconde langue. Un ocelot qui portait le nom d'un renard. Si Geneviève était aussi intelligente qu'on le prétendait, peut-être que nos noms nous aidaient vraiment à construire notre identité. Le mien était le roi des emmerdeurs.

— Qu'est-ce qui vous amène tous les deux à mon bureau ? demanda Keaty en interrompant mes rêveries.

Je voulus le corriger et préciser que c'était *notre* bureau, mais ce n'était pas le moment de pinailler sur les mots, pas avec un vampire dans la pièce. Je mis ma fierté en sourdine pour préserver la sienne.

— As-tu entendu parler de ces prostituées à qui il manque des souvenirs ? Ou de la fille qui a fini en pièces et vidée de son sang dans le parc ?

— Oui.

— Il y a du nouveau ?

— Oui.

Son attention se dirigea vers Holden, puis revint vers moi. En dépit de toutes ses appréhensions à propos des créatures surnaturelles, Keaty aurait fait un vampire incroyable. Tout comme les vampires âgés, il aimait être vague et manquait de nuances dans le sarcasme. Pas étonnant que le Tribunal lui ait accordé tant de confiance.

— Le Conseil est-il soudain intéressé par des putes mortes ?

— Non. Mais nous sommes très intéressés par ce qui les tue.

Holden avait l'air tout aussi impassible en cet instant que lorsqu'il était assis dans mon appartement avec les loups-garous. Je me demandai si le seul endroit où il se sentait mal à l'aise était lorsqu'il m'accompagnait au Tribunal.

Keaty se pencha en arrière et croisa les mains derrière la tête. Il se lança dans la contemplation du plafond qui avait de belles moulures en forme de couronnes et une intense couleur bordeaux au centre. J'imaginai que quand il le regardait,

ça lui faisait penser à du sang.

— Je pense que votre meilleure option serait d'interroger directement l'une d'entre elles.

Je le foudroyai du regard sans essayer de masquer mon mécontentement. Il était dix heures passées et je n'avais toujours pas mangé. J'étais de mauvaise humeur et carrément assoiffée de sang. Je manquais de motivation à l'idée de parcourir le centre-ville de New York à la recherche de prostituées sous emprise vampirique. Ce serait tellement plus facile si quelqu'un me disait ce que j'avais besoin de savoir plutôt que de me laisser suivre des miettes de pain comme Gretel.

Keaty n'avait aucune indulgence pour les singeries d'un chasseur de vampires de vingt-deux ans et me fixa avec un regard dur.

— Quand je dis ça, je ne veux pas dire leur poser des questions en tant que détective. Je veux dire que si tu veux savoir ce qu'il advient de ces filles, tu dois avoir une approche directe, sur le terrain.

Les sourcils de Holden se soulevèrent légèrement, un mouvement imperceptible pour n'importe qui d'autre. Mais je n'avais pas manqué le léger rictus qu'avaient dessiné ses lèvres. Il savait ce que Keaty voulait dire par « directe, sur le terrain ».

Malheureusement, moi aussi.

¹ Écrivain et scénariste américain considéré comme le fondateur du roman noir.

Chapitre 24

Je préférerais ne pas m'attarder sur les raisons pour lesquelles je possédais un pantalon sexy lamé or.

Je trouvais cette idée ridicule, et la tenue, à mon avis, était trop clichée. J'avais vu assez de prostituées, probablement plus que Keaty ou Holden, pour savoir que le pantalon moulant et le tour du cou noir étaient inutiles pour racoler un client de nos jours. Le fait que je sois menue et une vraie blonde faisait de moi une cible évidente.

Peut-être que c'était ce que je voulais.

M'éloignant de Bloomingdale et des coups d'œil dédaigneux qu'on m'y lança, je descendis la 59e rue et reçus davantage de regards interrogateurs lorsque j'atteignis la zone près du pont de Queensboro. De l'autre côté du fleuve, les lumières de Long Island City brillaient et rendaient la ville encore plus belle, ce que je n'aurais jamais cru possible. Elle était traversée par le détroit de l'East River, et pendant que je contemplais l'eau, je pensais à tous les corps que j'avais jetés là et à tous ceux qui avaient été jetés là par d'autres. Des corps qui ne méritaient pas tous d'être morts.

Près du pont, un groupe de filles étaient agglutinées, la plupart portant des collants et de longs t-shirts. Ce soir, il y avait un relent de froid hivernal dans l'air, mais une seule avait enfilé un manteau. Les cinq filles fumaient, et un nuage permanent s'attardait au-dessus de leurs têtes. Trois d'entre elles étaient des Latinas apprêtées, avec des cheveux permanentés et tressés. Une fille noire arborait une tresse étrange qui ne semblait ni naturelle ni confortable. L'expression sur son visage oscillait entre l'épuisement et l'ennui, et ses lèvres

protubérantes faisaient la moue. Elle n'inhalait pas la fumée de sa *Pal Mal*¹. Elle se contentait d'aspirer et de souffler la fumée, sans prendre le temps de la laisser traîner dans sa bouche. Un tigre argenté ornait son haut. La dernière des prostituées était la fille blanche la plus maigre que j'ai jamais vue. Sa peau pâle semblait recouvrir son tas de coudes, de genoux et d'os saillants comme de la cellophane. Ces filles avaient vu des monstres qui n'avaient rien à voir avec mon travail. Un sentiment de culpabilité me saisit à l'idée que certaines des créatures de mon monde soient passées dans le leur. C'était déjà assez difficile pour elles sans que les vampires les utilisent comme de la restauration rapide.

À mesure que j'approchais, je remerciais ma température interne qui me protégeait du froid printanier. Cette nuit portait la promesse d'une neige de fin de printemps. Je me glissai prudemment devant elles, la tête inclinée comme un chiot soumis.

— Qu'es-tu veux, toi ? demanda la plus grande des filles.

Elle mesurait quinze centimètres de plus que moi et devait peser plus de quatre-vingt-dix kilos. Ses bras étaient croisés sur sa poitrine opulente, et elle n'avait pas l'air engageant.

Sur le chemin, il ne m'était pas venu à l'idée qu'il me faudrait leur servir un boniment. Bizarrement, j'avais espéré que les prostituées me considéreraient comme l'une des leurs et m'accepteraient dans leur confrérie douteuse. Puis qu'elles commenceraient immédiatement à parler des vampires qui s'en étaient pris à d'autres filles, me donnant les réponses dont j'avais besoin pour pouvoir rentrer chez moi. Quelle blonde je pouvais être parfois !

— Euh...

— Park Avenue est d'l'autre côté, petite. T'es loin des services d'escorte de l'Upper East Side, tu sais ?

C'était la fille noire qui me parlait en exhalant sa fumée décorative sous mon nez.

La fille blanche maigre rit, mais ne dit rien. Il était clair qu'elle était en minorité dans ce groupe et elle le savait.

La grande fille me regarda durement et renifla.

— Tu penses que tu peux venir ici ? Tu penses qu’avec tes beaux cheveux blonds, on va te dire « oh, Blondie, bien sûr, tu peux être l’une des nôtres ? » Hmm ? Tu t’es perdue sur le chemin d’un club de strip-tease ? Qu’es-tu veux, putain ?

Ce que je voulais, c’était qu’elle la ferme avant que je m’en charge. Ces filles me traitaient avec le même dédain que les jeunes vampires qui entendaient mon nom pour la première fois. Ça m’énervait, mais dans son cas, elle avait une bonne raison de me mépriser.

Une ligne de larmes brilla dans mes yeux, les transformant en orbes humides de chagrin.

— Je travaillais à quelques pâtés de maisons à l’est. La semaine dernière, une fille de mon coin est montée dans une voiture. Elle n’est jamais revenue et ils l’ont trouvée dans le parc, le corps en morceaux.

Ma voix tremblait de manière convaincante. *Et l’Oscar est décerné à...*

Elles restèrent impassibles, mais je vis les deux Latinas plus minces acquiescer d’un geste vif de la tête.

— Yolanda, c’est comme ce qui est arrivé à Cleo, hein ?

D’une main levée, la plus grande des filles réduisit sa copine noire au silence. Elle était clairement la chef.

Les yeux de Yolanda s’étrécirent, elle m’évaluait plus sérieusement à présent.

— Comment qu’tu t’appelles, petite ?

— Brigit.

J’avais utilisé le premier prénom qui m’était venu à l’esprit après notre réunion avec Mercedes.

— Brigit. On dirait une putain de pom-pom girl.

Les autres filles rirent une seconde avant qu’un silence attentif s’installe. Dans l’obscurité, près de la rivière, au moins un vampire observait tout l’échange. La présence d’Holden m’enveloppait comme une mince couverture protectrice. Évoquer Holden me fit penser à un autre vampire. Je me demandais ce que Sig penserait s’il voyait où m’avait menée la mission qu’il m’avait confiée. À mon avis, la situation le ferait bien rigoler. Sans aucun doute, Holden lui ferait part de

nos manigances de ce soir.

Une voiture passa et ralentit, je devins alors la dernière préoccupation des filles. Je restai à l'écart, et toutes les cinq se lancèrent dans une mécanique bien huilée.

— Hey, bébé ! Comment ça va, chéri ? T'as besoin d'une fille ? Je vais t'faire passer un sacré bon moment.

Tout ça me mit mal à l'aise.

Je m'attendais à ce qu'il ramasse l'une des filles latinas, plus fines et plus jolies, mais à ma grande surprise, le client choisit la grande et fade Yolanda. Je tendis le cou pour mieux le voir, mais le gars ressemblait à n'importe quel beauf d'âge mûr incapable de choper autre chose qu'une fille des rues.

Les quatre autres revinrent se serrer près de moi et me dévisagèrent comme si j'étais un animal de foire. Elles ne disaient rien, elles soufflaient juste des nuages de fumée sous mon nez. J'étais prête à parier qu'aucune de ces filles n'avait plus de seize ans, pourtant elles avaient l'air d'avoir la quarantaine.

— Qui c'est Cleo ?

Je rompis le silence, espérant que ça ne me donnerait pas l'air d'un flic. J'avais croisé les bras sur la poitrine et faisais semblant d'avoir froid.

Les deux Latinas minces échangèrent un regard sans rien dire, mais elles avaient une expression sinistre sur le visage. La fille blanche me tourna le dos, mal à l'aise. La fille noire bavarde était à point, c'était clair. Je la fixai et elle plia plus vite qu'une chaise de jardin.

— Elle avait l'habitude d'être avec nous, tu vois ? dit la fille noire.

L'une des Latinas grogna quand la fille commença à parler, mais ça n'empêcha pas l'autre de tout balancer.

— C'était comme tu l'as dit, tu vois ? Elle était là, elle a été ramassée, mais, *elle*, elle est revenue. Par contre, elle n'était pas « normale ».

— Comment ça, pas normale ?

— Veda. Tu fermes ta putain de gueule.

Veda l'ignora.

— Qu'est-ce que ça fait maintenant, Misty, hein ? Cleo est morte, non ?

Qu'est-ce que ça change ?

Je devais clarifier les dires de Veda.

— Elle est morte ?

— Ouais, putain. Ouais.

— Mais elle était en vie quand elle est revenue vous voir ? demandai-je.

— Elle s'est fait ramener dans un genre de limo. Elle est sortie et elle titubait, tu vois ? Comme si elle était bourrée.

Veda mima le manque d'équilibre et le balancement d'une femme ivre, puis s'arrêta brusquement et continua à faire semblant de fumer.

— Cleo n'est pas idiote. Elle sait qu'il faut pas boire quand on est avec un client. Ce genre de conneries peut te tuer.

Veda secoua la tête, poussant un soupir solennel en pointant sa cigarette vers moi pour accentuer son propos. Voilà toute la sagesse des prostituées adolescentes fatiguées de ce monde.

— Mais elle était en vie ?

— Putain, meuf, t'es sourde ? s'impacenta Misty, mais elle semblait chaude pour continuer à me répondre, et j'avais bien l'intention d'en apprendre autant que possible.

— C'était bizarre, tu vois ? poursuivit Veda en regardant les autres filles qui acquiescèrent d'un air sérieux.

— Genre, elle babillait de la merde dans une langue bizarre. Comme, tu sais, dans ces émissions évangéliques où un gars touche leur tête et tout ?

Veda joignit le geste à la parole et posa une main sur la fille blanche et maigre, comme si elle allait la guérir par la force de l'esprit. La fille pouffa de rire quand Veda toucha son front et annonça de façon dramatique :

— Sois guérie, salope !

— Elle parlait comme si elle était possédée ?

— Qu'est-ce que ça pouvait être d'autre, putain ?

Veda leva les yeux au ciel. Je n'avais aucune explication à lui donner, alors je la laissai continuer.

— En tout cas...

Veda appréciait d'être le centre de l'attention même pour une si petite audience. Sa voix avait commencé à bouillonner d'enthousiasme. Je supposai qu'être aux côtés de Yolanda avait dû limiter ses opportunités d'être remarquée.

— Elle est rentrée à la maison et le lendemain, Yolanda est allée lui rendre visite, tu vois ? Parce que Raymond aurait été vachement énervé que Cleo rate une nuit, tu sais ?

Je hochai la tête comme si je connaissais l'étendue de la colère de leur proxénète.

— Et ?

— Et Cleo était morte.

— Morte comment ?

— Meeeeerde, Blondie, tu poses beaucoup de questions.

— On me l'a déjà dit.

— Yolanda a dit qu'elle avait l'air d'être morte depuis des jours, intervint Misty, cherchant elle aussi une occasion de se faire mousser, elle a dit qu'elle était toute pâle et tout, et qu'elle avait l'air de ne plus avoir de sang en elle.

Je sentis le sang désertier mon propre visage. Il n'y avait plus aucun doute.

— L'avez-vous enterrée ?

— Est-ce qu'on a l'air de pouvoir se permettre de payer des funérailles ?

Cette évidence avait été relevée par la jeune fille blanche qui jusqu'alors était restée silencieuse. Elle avait assez récupéré après sa fausse guérison miraculeuse pour se remettre à fumer.

— Est-ce que quelqu'un l'a enterrée ?

Mon cœur battait la chamade.

Misty eut l'air coupable et se détourna de Veda, qui parut mal à l'aise en entendant la question.

— Non.

— Non ?

Veda me lança un regard noir et je la fermai.

— On voulait le faire. On a appelé les flics, d'accord ? Un coup de fil anonyme, pour que quelqu'un s'occupe d'elle.

Maintenant, je voyais la concordance avec les informations que Mercedes m'avait données. Je hochai la tête. Il y eut un flottement général.

— Mais quand les flics sont arrivés, ils n'ont pas trouvé de corps. Aucune nouvelle du corps. C'était comme s'il n'avait jamais été là-bas.

Mais il y avait bel et bien été. Ce qui était arrivé à Cleo, la prostituée, n'était plus un mystère. Et je savais aussi ce qui était arrivé aux autres filles dont Mercedes m'avait parlé. Le meurtre dans le parc avait été trop bâclé pour que ce soit Peyton, et désormais, je comprenais clairement pourquoi.

Je regardai les filles ; il était clair qu'elles avaient perçu le changement dans mon attitude. Je ne cachai pas l'expression d'horreur de mon visage, heureusement qu'elles n'en saisissaient pas toute la signification !

J'avais une idée plus précise de ce qu'était la base du plan de Peyton. Au début, j'avais cru qu'il tuait et se nourrissait des filles uniquement pour le plaisir, car une prostituée morte ne manquerait à personne. Mais si Cleo avait été vidée de son sang dans le simple but de servir de repas, son corps aurait été laissé sur place, là où les flics auraient pu le trouver. Elle n'aurait pas parlé comme une possédée.

Les signes décrits par Veda et Misty étaient ceux d'un vampire nouveau-né avant que le changement soit effectif. Boire du sang de vampire causait souvent des hallucinations, des accès de violence, des nausées et un certain nombre d'autres effets secondaires. Ensuite, cela provoquait la mort – une mort si rapide qu'elle ne pouvait passer pour un décès humain normal. Enfin, cette mort aboutissait à une résurrection.

Et avec cette résurrection survenait la faim.

Peyton ou l'un des membres de son nid avait transformé Cleo en vampire, puis l'avait lâchée dans un monde d'humains ignorants du danger. On avait envoyé un nouveau-né souffrant d'une soif incontrôlable chasser au milieu de son propre peuple.

Et il y en avait sûrement beaucoup d'autres.

¹ Marque américaine de cigarettes

Chapitre 25

Il y eut beaucoup d'insultes et de protestations lorsqu'une nouvelle BMW brillante tourna au coin de la rue et me fit signe d'approcher du côté de la porte passager. Veda et les autres filles essayèrent de convaincre le chauffeur qu'il perdait son temps et qu'une « maigrichonne sans cul » comme moi ne pourrait pas le satisfaire.

Je m'offusquai de cette dernière déclaration : mon cul n'était pas osseux et certaines personnes semblaient beaucoup l'apprécier.

Les filles mirent fin à leurs plaintes lorsqu'elles virent le visage du conducteur. Mercedes nous avait dit que des filles dans la rue avaient rapporté que le client mystérieux était très beau, alors le visage d'Holden avait dû les alarmer.

— Bonne chance, Blondie, ricana Misty, son adieu sonnait comme un éloge funèbre.

J'acceptai mon destin et entrai dans la voiture à côté d'Holden en marmonnant :

— Emmène-moi à la maison.

— Nous ne cherchons pas Peyton ?

— Nous ne le trouverons pas ce soir. Emmène-moi à la maison.

— Qu'ont-elles dit ?

Je me tournai pour lui faire face, essayant de trouver un moyen de résumer ce que les filles m'avaient dit afin qu'il comprenne la gravité de la situation.

— Elles sont les rats de Londres, dis-je enfin, ne sachant pas comment le formuler autrement.

Sa mâchoire se contracta.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

J'appuyai ma tête contre le verre froid de la vitre de la voiture.

— Peyton ne se sert pas de ces déchets humains comme nourriture. C'est ce que nous avons cru, qu'il s'en prenait aux sans-abris et aux filles dans la rue parce qu'ils sont des proies faciles. De la nourriture, quoi.

— Oui.

— Mais ce n'est pas ça. Il les transforme.

Je ne pensais pas que les vampires pouvaient blêmir, mais la couleur cendre qui envahit le visage d'Holden me prouva le contraire.

— Il les transforme ?

— Il transforme certaines filles en vampires et les renvoie dans la rue.

— Mais *pourquoi* ? Aucun vampire sain d'esprit n'aurait envie de se prostituer. Nous ne transformerions jamais une personne que nous considérons comme indigne d'être vampire.

— Tu ne comprends pas ?

Il me regarda du coin de l'œil.

— Il est en train de créer une armée. Ce sont des porteurs de peste, des Mary Tippoïde¹. Il va les utiliser pour en créer davantage ou pour détruire les autres.

— Mon Dieu.

Il commençait à comprendre à quel point le plan de Peyton était pervers.

— Il va faire de Manhattan une ville vampire. Il veut sortir de l'ombre.

— Il veut tuer tout le monde.

— Et il commence par les bas fonds. Les prostituées vont contaminer leurs clients. Ils vont contaminer leurs femmes ou leurs petites amies. Ça va se propager. Si on ne le trouve pas bientôt, on ne pourra pas l'arrêter.

— Mais Peyton est un hors-la-loi connu. Un vampire seul ne peut pas accomplir ça.

— Il ne doit pas travailler seul. Et il doit avoir quelqu'un qui agit en plein jour, mais à ma connaissance, il n'a pas de domestique de jour. Seuls les maîtres vraiment puissants peuvent exercer ce genre de contrôle.

— Comme Sig avec Ingrid.

— Mais Sig a plus de mille ans.

— Deux, me corrigea Holden.

Je n'avais pas l'énergie nécessaire pour prendre la mesure d'une telle information.

— Et Peyton n'en a même pas trois cents.

— Il ne serait pas capable de manipuler un serviteur humain dans la journée. Il pourrait à peine gérer un « Renfield ».

Je détestais le terme de « Renfield ». Après le roman éponyme de Bram Stoker, les vampires avaient trouvé ce nom trop hilarant pour ne pas le reprendre. Tout comme Dracula utilisait le pauvre et faible d'esprit Renfield, les vampires hors-la-loi mettaient souvent sous emprise une personne pour en faire un serviteur qui se pliait à leur volonté. Ils les appelaient les Renfield.

Les domestiques de jour entretenaient une illusion de libre arbitre, mais avaient toujours en tête les besoins et les désirs de leur maître. De plus, grâce au lien ainsi créé, ils pouvaient vivre durant plusieurs siècles. Il leur manquait la force et la puissance d'un vampire, mais ils jouissaient de leur espérance de vie prolongée.

La servante de Sig, Ingrid, était une superbe Allemande qu'il avait rencontrée au début du treizième siècle. Elle était calme et dévouée, mais j'étais certaine qu'au fil du temps elle avait vu des choses qu'aucun de nous ne pouvait imaginer, surtout en étant aux côtés de Sig. Je soupçonnais qu'à plus de sept cents ans, Ingrid était une humaine à ne pas sous-estimer. Je n'aimais pas me retrouver seule avec elle. Je ne voulais pas savoir tout ce que recelaient ses yeux.

Holden gara la BMW devant mon appartement. Des frissons m'envahirent, le choc des événements de la soirée commençait réellement à faire son effet. Si Peyton essayait d'envahir la ville, de révéler l'existence des vampires partout et de mener une guerre totale contre l'humanité, il ne le ferait pas seul. Et quiconque l'aidait devait être puissant, mauvais et déterminé.

Il fallait que je parle à Sig de toute urgence. Mais comment pourrais-je avoir une discussion informelle au sujet de mes soupçons avec le chef du Conseil des vampires ? Est-ce que ce que pensait une tueuse de vampires

métisse l'intéresserait ?

Holden parut deviner ce qui me passait par la tête, car il posa une main sur ma cuisse et dit :

— Laisse-moi aller au Conseil. Je vais demander une audience à Sig et voir ce qu'il pense de ce que tu as découvert.

Je hochai la tête solennellement. Ce serait mieux si Holden y allait. Leur apporter l'information l'aiderait peut-être à gagner leurs faveurs et monter en grade. Je ne pouvais pas lui reprocher d'avoir envie d'évoluer parmi ses semblables. Je savais que ce ne serait jamais mon cas.

J'ouvris la portière de ma voiture, apercevant une Dodge Challenger de 72 inconnue, mais impeccablement bien entretenue, garée près de mon immeuble. Elle était gris anthracite, une couleur assez rare pour une voiture, surtout pour une voiture vintage de compétition.

J'étais sur le point de demander à Holden s'il se rappelait l'avoir déjà vue quand je remarquai que mon salon était éclairé. Je ne me souvenais peut-être pas des voitures que j'avais déjà vues, mais je savais que j'avais éteint toutes mes lumières avant de partir.

Quelqu'un était chez moi et il n'avait pas été invité.

¹ La première personne aux États-Unis identifiée comme porteur sain de la fièvre typhoïde

Chapitre 26

— Holden.

Je me penchai vers la voiture, mais mes yeux restèrent concentrés sur ma fenêtre, qui était située au même niveau que le trottoir. Mon salon était la seule pièce de l'appartement à laisser entrer la lumière naturelle et, de fait, la seule à la laisser filtrer.

— J'ai vu.

— Attendons-nous quelqu'un ?

— Keats ?

— Keaty aurait appelé en premier. Il se garderait bien de débarquer à l'improviste.

— Les loups ?

Je levai les yeux vers la fenêtre, espérant y trouver une réponse qui n'y était pas, avant de me détourner. Il ne m'était pas venu à l'esprit que ça puisse être Lucas ou Demonds, mais maintenant que Holden en parlait, ça me paraissait évident.

Je rougis, et cela n'échappa pas à l'attention de Holden.

— Cela aurait du sens.

— Veux-tu que je vienne avec toi ?

Si c'était un de mes loups, la présence d'Holden à mes côtés ne ferait que compliquer les choses. L'embarras du début de soirée était encore frais dans mon esprit, et je doutais que les garçons l'aient oublié aussi. J'étais également assez contrariée qu'ils s'invitent chez moi, et je ne voulais pas qu'Holden soit avec moi lorsque je mettrais les choses au clair avec la personne qui m'attendait à

l'intérieur.

— Non. Ça doit être l'un d'entre eux, c'est ce qui est le plus logique. Tu peux y aller.

— Tu en es sûre ?

— Va voir Sig. Nous devons savoir quelles sont ses directives, et si, après cette nouvelle information, il veut toujours Peyton vivant.

Holden me railla, et je savais qu'il était convaincu que l'opinion du Tribunal ne changerait pas malgré les nouveaux éléments, mais obtenir l'autorisation de tuer Peyton serait un point non négligeable pour m'aider à me détendre.

— S'il te plaît, préviens-moi dès qu'il y a du nouveau.

Il hocha la tête et je fermai enfin la portière de la voiture. Dans mon appartement éclairé, d'autres problèmes m'attendaient. Je commençai à croire que la fin de mes ennuis n'était pas pour aujourd'hui.

Je ne me rendis compte à quel point j'avais vu juste qu'une fois seule sur le trottoir : je regardai la voiture de Holden s'éloigner quand je sentis toute la force d'un corps me percuter par derrière.

Le coup fut accompagné de grognements et de craquements qui résonnèrent près de mon oreille et me refroidirent instantanément le corps. Ces bruits me rappelèrent ma soirée de la veille, dans le club, quand je tenais la gorge d'un homme dans ma bouche. Sauf que la veille, ces bruits d'animaux ne provenaient pas d'un corps étranger, mais de ma propre gorge. C'était indéniablement le cri d'une bête sauvage, d'un prédateur séparé de sa proie par une simple morsure.

J'étais immobilisée par le poids de quelqu'un qui essayait de me dévorer.

Je laissai échapper un hurlement qui ressemblait moins au cri d'une victime de film d'horreur qu'à celui d'un animal blessé, mais c'était l'expression la plus naturelle que j'arrivais à produire dans la panique. Comment avais-je pu être assez stupide pour baisser ma garde pendant une fraction de seconde, sachant que Peyton était en ville et qu'il attendait l'opportunité de mettre un terme à notre contentieux ?

— Je t'imaginai plus forte que ça, dit la bouche près de mon oreille.

Ces paroles émanaient d'un être humain, alors que les sons précédents étaient

gutturaux. J'arrêtai de me fustiger intérieurement. Lentement, la voix et les mots s'emboîtèrent dans mon esprit, je me rendis compte que la voix était jeune et féminine. L'un des nouveaux laquais de Peyton m'avait-il trouvée ?

Profitant de son silence pour me ruer en arrière, je la repoussai vivement en envoyant l'arrière de mon crâne contre son visage. La manière dont la suffisance des gens pouvait les mener à leur perte ne cesserait jamais de m'étonner. Je me levai et m'accroupis dans une position de combat, prête à affronter sa prochaine attaque. Pour la énième fois de la semaine, je regrettai d'avoir dû sortir sans mon arme. J'aurais aimé être armée, même si je n'aurais jamais pu cacher une arme avec cette tenue qui dissimulait à peine mon entrejambe.

Je fus frappée de stupeur en reconnaissant le visage de la jeune femme qui m'avait attaquée.

Elle avait presque la même allure que la nuit où je lui avais ordonné de fuir de Central Park, son talon brisé derrière elle, sauf que maintenant un flot de sang coulait de son nez. Je venais de le lui casser, et elle paraissait plus avoir peur de moi. La fille que Mercedes avait désignée sous le nom de Brigit s'agenouilla près du trottoir, se préparant comme un prédateur mortel qui attend le meilleur moment pour bondir.

Elle était aussi pâle que cette nuit-là, mais ce n'était pas la peur qui la rendait ainsi. Sa nouvelle pâleur était visible sous le faux bronzage de sa peau. Sa robe d'été blanche vaporeuse dénotait complètement dans le froid du printemps.

Brigit était morte.

Je savais, d'après ce que Mercedes m'avait dit, que je l'avais bien sauvée cette nuit-là. Elle avait quitté Central Park en vie et était rentrée chez elle en un seul morceau.

Alors, comment était-elle devenue ce vampire nouveau-né qui, à ce moment précis, ne me lâchait pas des yeux et dont l'objectif était clairement de me tuer alors qu'il y avait quelques nuits, je l'avais sauvée d'un monstre comme celui qu'elle était devenue ?

Cela ne pouvait pas être une coïncidence.

Toutes ces pensées inondèrent mon esprit en quelques millièmes de seconde.

Avant que j'aie le temps d'exprimer à voix haute mes questions, Brigit quitta sa position accroupie et se jeta sur moi une seconde fois.

Mais elle n'avait plus l'élément de surprise de son côté. Elle était passée du statut d'attaquant rusé à celui de tueuse inexpérimentée qui lançait une attaque contre un adversaire entraîné et mortel. Elle n'aurait pas le dessus cette fois.

Lorsqu'elle fut assez proche, j'attrapai une poignée de ses cheveux et m'en servit pour balancer son corps sur le sol, où il atterrit dans un bruit sourd de chair écrasée. Je m'agenouillai sur sa poitrine, en lui maintenant la tête en arrière d'une main. De l'autre, je lui emprisonnai le menton pour l'empêcher de me mordre.

— C'était qui, Brigit ?

Son ton était moins combatif, mais il était encore amer.

— Tu sais qui c'était. Il me l'a dit. Il m'a dit que c'était ta faute. Il m'aurait laissée vivre, mais il avait besoin de te montrer.

— Me montrer quoi ?

Une lueur de larmes rouge sang apparut dans ses yeux. Son désir désespéré de me voir morte avait commencé à s'évaporer, mais sous son envie irréprensible de tuer bouillonnait une rage aveugle que je ne pouvais pas ignorer.

— Il a dit qu'il avait besoin que tu saches que tu ne serais pas capable de nous sauver.

Elle ravala sa rage. Je sentais sa gorge se contracter sous ma paume.

— Les sauver, corrigea-t-elle, s'excluant des rangs des humains. Chaque humain que tu essaieras de sauver, il les changera personnellement. Pour que tu comprennes.

Je refoulai mes propres larmes et tournai hâtivement sa tête sur le côté pour vérifier la marque dans son cou. Elle était là, comme je m'y attendais. La dent cassée, la morsure inégale d'un psychopathe.

— Oh, Brigit.

Il n'y avait plus que de la tristesse dans ma voix, à présent.

— Secret ?

Brigit et moi n'étions plus seules sur le trottoir. Sans modifier ma position, je

relevai la tête et tombai sur Desmond, debout à quelques mètres de nous. Pour quelqu'un d'extérieur, la scène avait dû être assez impressionnante à regarder. Je portais toujours mon pantalon lamé or, mon haut de prostituée et mes talons de dix centimètres. Mes yeux avaient été surlignés d'une forte dose de maquillage noir pour compléter l'effet. J'étais agenouillée sur la poitrine d'une jolie blonde dont le visage était couvert du sang de ses larmes et de son nez cassé.

J'aurais aimé lui dire que ce n'était pas ce qu'il croyait, mais je ne savais pas vraiment ce qu'il pensait.

— Aide-moi, s'il te plaît, demandai-je.

— Bien sûr.

Sans aucune hésitation ou question, il fut à côté de moi, attendant mes instructions. Je ne suis pas sûre que Lucas aurait été aussi complaisant si ça avait été lui dans mon appartement plutôt que Desmond.

— C'est ta voiture ? demandai-je en désignant le Challenger d'un geste de la tête.

— Oui.

— Tu vas me tuer ?

Brigit éclata en sanglots, c'était un nouveau vampire plutôt pathétique depuis que son envie de vengeance avait disparu.

— Non, dis-je.

Desmond et elle eurent l'air choqué par ma réponse.

— Je vais t'emmener voir quelqu'un qui peut t'aider.

Cette fois, je regardai Desmond dans l'espoir qu'il en sache assez sur le paranormal pour comprendre de qui je voulais parler.

— L'Oracle ? susurra-t-il.

— Oui.

— Mais nous ne pouvons pas aller la voir. C'est contre ses lois.

— S'il te plaît.

Je tirai Brigit pour la mettre debout, en continuant à lui maintenir les bras au cas où elle se révélerait meilleure actrice que je l'imaginais.

— Tu sais comment la trouver ?

— Bien sûr. C'est juste au bout de la rue, mais je te dis que nous ne pourrons pas entrer.

Je pinçai les lèvres avec détermination. Je ne pouvais pas lui donner de détails, surtout pas devant Brigit.

— Fais-moi confiance.

Chapitre 27

Mon appartement se trouvait sur la 52e ouest, à quelques pas du café, mais avec un vampire ensanglanté, il était plus simple d'y aller en voiture. Heureusement, l'heure de pointe des amateurs de café était passée et le Starbucks était relativement vide. Lorsque Brigit et moi eûmes passé les portes, Desmond resta seul. Heureusement, il y avait peu de clients, et peu de chance que l'un d'entre eux remarque que Hoden était accompagné par deux filles à son arrivée. Je me sentais mal de le laisser là sans aucune réponse, mais la docilité de Brigit n'allait pas durer longtemps. La faim allait la ronger avant que la nuit ne soit finie. Nous avions de la chance que Peyton ait pensé à la nourrir avant de l'envoyer à ma poursuite sinon elle ne serait pas arrivée jusqu'à moi. Elle aurait couru après la première source de sang disponible et un autre innocent aurait été tué.

Au lieu de nous retrouver devant le comptoir de Starbucks, nous étions dans le hall d'une majestueuse maison. « Maison » n'était pas le bon terme pour décrire le lieu où vivait Calliope. Parler de demeure était beaucoup plus proche de la vérité, mais même ce qualificatif ne correspondait pas vraiment. Sa propriété transcendait les lois de la physique qui cantonnaient les maisons lambda à une taille fixe. Il y avait un nombre illimité de chambres qui pouvaient s'agrandir et s'agencer pour accueillir autant d'invités que nécessaire. La maison de Calliope était un endroit sûr qui s'adaptait à tous ceux qui en avaient besoin, les blessés comme les vampires nouveau-nés encore trop instables pour évoluer en public.

L'entrée à elle seule était plus grande que mon appartement et probablement

plus grande que la chambre gigantesque de Lucas. Le sol était couvert, d'un bout à l'autre, de tapis persans superposés que Calliope avait acquis, à une époque où la Perse existait encore, à des prix défiant toute concurrence.

Une immense variété de portraits représentant tous des femmes merveilleusement belles étaient accrochés aux murs. Ça n'avait été que lors de ma quatrième ou cinquième visite que j'avais réalisé que chaque peinture de la pièce était un portrait de Calliope. Peints par les artistes les plus célèbres du monde, elle était représentée à toutes les époques et dans tous les styles, de la Renaissance à l'Impressionnisme en passant par le Pop Art. Le fleuron de ces tableaux était une peinture de Warhol de l'une des femmes que Calliope avait prétendu être dans l'une de ses nombreuses vies.

La pièce était faiblement éclairée par les splendides bijoux colorés qui pendaient des lampes Tiffany et projetaient des ombres kaléidoscopiques sur le sol. La couleur était un élément essentiel du monde de Calliope. Les tapis, les lampes, les tableaux, tout un éventail vertigineux de rouge, de bleu, de vert et de rose. Dispersés le long des murs, de grands fauteuils en cuir moelleux faisaient passer ceux du bureau de Keaty pour des meubles d'enfants.

Un petit adolescent pâle portant un uniforme de Pizza Hut était avachi sur l'un de ces fauteuils. Ses yeux étaient vides et flous, mais il était vivant. Et à en juger par son odeur, complètement humain.

Je n'étais pas la seule à sentir sa vraie nature. Les yeux de Brigit s'élargirent et s'assombrirent jusqu'à devenir les yeux noirs huileux d'un vampire affamé. Ses narines s'enflammèrent et ses crocs sortirent avant que je puisse crier :

— Calliope !

Par chance, je tenais toujours Brigit par les cheveux. Ainsi, quand elle se jeta sur le garçon, elle fut ramenée vers moi comme si elle était retenue par une laisse.

Aussitôt, Calliope entra dans la pièce.

Calliope savait soigner ses entrées. Elle apparut dans la pièce dans une floraison de tissus rouges. Ses cheveux étaient semblables à des vagues noires, coiffés avec des épingles ornées de rubis. Elle était pieds nus et traînait derrière

elle un tigre aussi blanc que la neige. Pour de vrai.

— Secret !

Elle avait une voix chantante, elle était toujours heureuse de vous voir, peu importe les raisons de votre visite.

— Tu m’as apporté quelque chose. Je t’attendais.

Je ne pus m’empêcher de sourire.

— Bien sûr que tu m’attendais.

Elle était l’Oracle, après tout.

Brigit détourna son attention du garçon pour regarder la femme qui venait d’entrer. Pour les sens exacerbés d’un vampire, Calliope était un mélange confus de parfums. Elle était enivrante et séduisante, mais il y avait une touche âcre et menaçante dans son sang. Un petit quelque chose d’indéfinissable qui éloignait les prédateurs potentiels.

— Qui est-ce que tu m’as apporté ?

Le tigre renifla mes jambes, puis l’ourlet de la robe de Brigit. Il lui montra les dents en grognant et Brigit eut la sagesse d’arrêter de se débattre.

— Brigit est nouvelle. Non autorisée. Alexandre Peyton l’a changée pour me faire passer un message d’une manière un peu trop dramatique.

Ma voix vacilla pendant que je parlais.

— Tu te sens responsable d’elle ?

— Oui.

Elle n’avait pas besoin d’en entendre plus. Elle s’approcha de nous et mit un bras autour de Brigit, la libérant de ma prise.

— Nous allons l’installer rapidement, ne t’inquiète pas. Tu pourras alors retourner voir ton beau loup. Ça n’a pas de sens de le laisser là trop longtemps. Les loups et la caféine font un terrible mélange.

Le tigre sortit de la pièce en premier, et avant de lui emboîter le pas je me souvins du garçon de Pizza Hut.

— Euh, Cal ?

— Oui, ma chérie ?

— Est-ce que le garçon est d’accord ? Je veux dire... il a juste entendu tout ça,

et...

— Il n’a rien entendu. Il est occupé à oublier certaines choses avant de rentrer chez lui vivant et avec un gros pourboire.

Elle avait un petit sourire sournois qui, sur elle, était bien trop séduisant.

Je m’étais souvent demandée elle avait un jour incarné Hélène de Troie, car il n’était pas difficile d’imaginer des hommes faire une guerre pour obtenir le droit de l’aimer.

Nous laissâmes le garçon seul dans la pièce et commençâmes notre longue marche dans un couloir très sombre.

Dans la pièce où nous avons installé Brigit, les rayons solaires artificiels créaient des formes derrière les rideaux. En les voyant, ma poitrine se contracta de panique et de nostalgie. Le soleil était une illusion, une attention de sa part pour ceux qui ne le reverraient jamais dans le monde réel.

À en juger par le bronzage de Brigit, elle avait été une sorte d’adoratrice du soleil dans sa vie humaine. De ma chaise dans le coin de la pièce, je me demandai quelles autres parties de sa vie elle ne pourrait plus apprécier à cause de moi.

Je me sentais aussi coupable de la situation actuelle de Brigit que si je l’avais moi-même changée en vampire. Cela me rendait malade de savoir qu’elle ne reverrait plus jamais sa famille. Elle ne pourrait plus jouir de la nourriture macrobiotique qui la maintenait si mince. Elle ne pourrait pas aller à la plage dans les Hamptons cet été ou sortir avec un garçon humain normal.

Sa vie était finie, une fin aux implications bien plus lourdes que si elle avait succombé à une mort naturelle. La mort humaine vous faisait tout perdre, mais vous n’étiez plus là après pour vous en rendre compte. Lorsque vous deveniez un vampire, vous deviez pleurer vos propres pertes.

C’était cette conscience des parties manquantes de leur vie qui rendait souvent les nouveaux vampires furieux, les transformant en machines à tuer. Couplée à la force et la puissance héritées du sang de leur maître, il était difficile de combattre la réaction initiale au vampirisme.

J’étais sincèrement reconnaissante de n’avoir jamais eu à vivre ça.

Calliope avait enchaîné Brigit au lit avec de l'argent recouvert de satin. Ça ne la brûlerait pas, mais ça la maintiendrait en place. J'étais à peu près sûre que c'était aussi de l'argent féérique, un enchantement supplémentaire qui aidait.

L'Oracle était debout à côté du lit, fredonnant une chanson étrange pendant qu'elle déballait des poches de sang d'une petite glacière rouge. Mon estomac se mit à gronder.

Sans sourciller, elle me jeta une des poches. Je la pris en la remerciant et mordis dedans, buvant son contenu comme si c'était une brique de jus de fruits. Le sang était froid, mais je n'allais pas faire la difficile, c'était mon premier repas de la nuit.

— Alors, parle-moi de ton homme.

— Tu es l'Oracle, cal, j'espérais que tu m'en parles.

Elle approcha l'une des poches de la bouche de Brigit. La fille le déchira avec ses dents et le secoua comme le ferait un chien sauvage, projetant du sang partout sur le lit et sur elle-même. Calliope soupira et jeta la poche dans une poubelle, puis tint fermement Brigit par le menton et la regarda droit dans les yeux.

— Secret et moi parlons, petite. Ne pense pas que tu vas pouvoir garder ton insolence de gamine ici avec les grandes filles. Tu vas prendre ce sang et vivre, ou le refuser et mourir. C'est le choix que tu dois faire. Sois un bon vampire, sois sage et ne pose pas de problèmes, et tu vivras. Ignore ce que je te dis, et la prochaine fois que tu verras Miss Secret ici présente, ce sera quand elle délivrera ton arrêt de mort. Est-ce que tu comprends ?

Les yeux de Brigit étaient grand ouverts, son visage éclaboussé de sang. Elle avait l'air folle, comme si elle ne pouvait pas être raisonnée, mais elle hocha la tête. Cela me faisait froid dans le dos quand Calliope devenait sérieuse parce que ça révélait une part d'elle qui était vieille, forte et très effrayante.

Elle tint une autre poche près de la bouche de Brigit, et cette fois, elle le prit, l'ouvrit en le mordant délicatement avant de se jeter sur le contenu. L'Oracle me regardait, attendant que je continue.

— Connais-tu le lien de l'âme ?

— Ahh.

Son visage s'affaissa et elle laissa échapper un soupir lourd de sens.

— Ça y est, on y est. Je pensais que nous avions plus de temps.

— Tu savais ?

— Tu dois comprendre. Il y a certaines choses dans la vie qui doivent t'arriver. Je ne peux pas toujours t'avertir parce que tu es si bornée que tu essaierais de les empêcher de se produire.

— Tu savais que j'avais une âme sœur ?

— Si on en croit les humains, tout le monde en a une, non ?

— Les on-dit et le romantisme ne s'appliquent pas vraiment à ma vie.

— Je suppose que non. Bien que le triangle amoureux transcende la romance humaine, il y en avait beaucoup avec les anciens dieux. Mais je m'égare. Dans ta situation, tu devrais savoir que, côté amour, les choses ne vont pas être faciles pour toi.

— Voyez-vous ça !

— Je ne parle pas seulement du roi des loups et de son lieutenant.

— C'est le seul triangle amoureux dont je fasse partie en ce moment.

Elle sourit, mais il y avait un peu de tristesse dans ce sourire.

— Le loup est la moitié de ce que tu es. Il y a une autre moitié. Un autre terrain d'ennuis potentiels.

Je dus blêmir parce qu'elle souleva une autre poche de sang pour me la donner, mais je l'écartai de la main.

— Tu es en train de dire...

— Je suis en train de dire ce que j'ai dit. Ta vie amoureuse sera compliquée, c'est le moins qu'on puisse dire.

J'aboyai un rire, perçant et court.

— Si ça devient plus compliqué que ça ne l'est déjà, je pense que je préférerais m'en passer.

— On verra.

Brigit marmonna quelque chose dans son sac désormais vide, et Calliope l'ôta de sa bouche. La fille lécha le sang de ses dents et de ses lèvres, puis me lança

un long regard avant de commencer à parler.

— Tu es un vampire.

— Je le suis.

— Mais tu as l'odeur d'un loup ?

Calliope m'observa avec attention, se demandant si elle aurait plus de souvenirs à effacer de la mémoire de Brigit que prévu.

— C'est ce qu'on m'a dit.

— Es-tu comme lui, alors ?

— Lui qui, Brigit ?

— Celui qui m'a fait ?

— Peyton ? demandai-je, et elle hocha la tête. Nous sommes tous les deux des vampires, si c'est ce que tu veux dire.

Elle secoua la tête et fronça les sourcils comme une petite fille agacée, manifestement frustrée.

— Non. Les loups. As-tu des loups comme lui ?

Mon estomac chuta dans mes chaussures. Calliope me jeta un regard triste et repoussa les cheveux blonds de Brigit qui lui barraient le visage.

— Des loups de compagnie ?

Brigit secoua la tête à nouveau.

— Des loups-garous.

Je regardai Calliope, mais son visage n'exprimait rien. Si elle en savait plus sur cette histoire qu'elle ne le laissait entendre, ça ne se voyait pas. Je me levai de ma chaise et rejoignis Brigit.

— Peyton a des loups-garous ? Comment sais-tu ça ?

— Trois d'entre eux m'ont attrapée dans la rue au milieu de la journée et m'ont emmenée dans ce vieux bâtiment. Je suppose que c'était un cinéma, il y avait un grand écran...

Ses yeux se remplirent de larmes à nouveau.

— J'ai essayé de courir, mais l'un d'entre eux m'a tenue et m'a fait regarder pendant que l'un des autres se transformait. Ils m'ont dit que si j'essayais de m'échapper, ils me donneraient à manger au loup.

— Quel théâtre ? demandai-je.

— Les vampires se sont réveillés quand le soleil s'est couché, continua-t-elle, n'entendant pas ma question, Peyton est venu. Il m'a demandé si les loups avaient bien pris soin de moi. Jusqu'à ce que je te rencontre, je ne croyais pas aux vampires. Ou aux loups-garous. Je ne pensais pas que tout cela était réel.

Brigit détourna le visage, une larme sanglante roula sur sa joue.

Je m'agenouillai sur le côté opposé du lit pour pouvoir voir son visage et attendis qu'elle me regarde.

— Brigit...

— Après m'avoir tuée, il m'a dit que tout irait mieux si je te trouvais. Il a dit qu'une fois que tu serais morte, je serais libre. Libre de quoi ?

Des larmes rouges coulèrent sur son visage.

— Puis-je être vivante à nouveau ?

Je secouai la tête.

— Non. Mais si tu peux me dire où il est, je ferai en sorte qu'il paie pour ce qu'il t'a fait.

Elle renifla et essuya son visage contre l'oreiller. Quand elle vit les larmes tachées de sang sur le tissu, elle recommença à pleurer. Des marmonnements incohérents sortirent de ses lèvres, mais rien qui m'aidât.

— Où est-il ? demandai-je à nouveau.

Calliope posa une main sur mon épaule et la pressa doucement.

— Peut-être qu'on devrait lui accorder une pause. La nuit a été difficile. Elle pourra répondre à plus de questions plus tard, murmura-t-elle.

Brigit n'était pas en état de donner les réponses dont j'avais besoin, mais cela me faisait mal de laisser tomber alors que j'étais si près d'obtenir l'information dont j'avais besoin. J'étais debout, prête à partir, quand j'entendis Brigit murmurer un mot qui ressemblait à Orphée. Cela attira l'attention de Calliope, son corps se tendit et ses yeux s'élargirent.

Cela m'indiqua également où je trouverais Peyton.

Si Brigit avait raison pour Peyton, et qu'il employait des loups-garous, alors il n'y avait pas de temps à perdre. Un vampire hors-la-loi avec l'intention de

mettre une ville sens dessus dessous était déjà assez problématique. Mais je connaissais un loup-garou assez fou pour se joindre à lui, ce qui aggravait encore la situation.

Ce soir, tout allait prendre fin.

Chapitre 28

— C'est Marcus.

J'étais de nouveau dehors sur la 52e, et Desmond essayait de me suivre alors que je descendais la rue à toute vitesse, désireuse de rentrer chez moi au plus vite.

— Marcus ?

Il était confus et c'était absolument légitime qu'il le soit.

— C'est à propos de l'autre nuit ?

— Non. Oui ? Non, je ne sais pas. Mais...

Je m'arrêtai à mi-chemin et me fis volte-face dans sa direction. Il faillit me rentrer dedans à cause de mon arrêt brusque.

— Je chasse les vampires.

— Je sais. Tu travailles avec le Conseil des vampires. Tu l'as mentionné.

— Okay. Eh bien, ils m'ont envoyée chasser un vampire très dangereux qui semble penser qu'il pourra s'emparer de New York s'il infiltre notre population par le bas.

Il avait l'air perplexe, mais ne demanda pas d'explications.

— Holden et moi n'arrivions pas à comprendre comment cela c'était possible puisque ce vampire n'est pas assez puissant pour avoir un serviteur de jour.

— Un quoi ?

Il déverrouilla la portière côté passager, l'ouvrant pour moi avant d'aller prendre place du côté conducteur.

— Quelqu'un qui lui obéit et travaille pour lui dans la journée.

Le teint de Desmond avait un peu la couleur de la cendre.

— Ils peuvent faire ça ?

Je hochai la tête et je continuai.

— Ce vampire, Peyton, lui et moi avons une longue histoire en commun, et c'est à cause de lui que cette fille m'a attaquée.

— Tu l'as tuée ?

Ce n'était pas une accusation, juste une question.

— Non, je l'ai emmenée à l'Oracle. Calliope peut l'aider à accepter ce qui lui est arrivé.

— Calliope ? Tu appelles l'Oracle par son prénom ? Et pourquoi t'a-t-elle laissée entrer ? Je pensais qu'elle détestait les loups.

— Elle ne déteste pas les loups !

J'étais vexée et je voulais défendre Calliope parce qu'elle n'était pas là pour s'en charger elle-même.

— Les choses fonctionnent différemment dans son monde.

— Son monde ? Mais si c'est le cas, pourquoi te verrait-elle ?

— J'ai en quelque sorte... des privilèges spéciaux ?

— Pourquoi ?

Je ne pouvais pas le blâmer de m'interroger à ce sujet. Tous ceux qui connaissaient l'Oracle étaient conscients que son hospitalité ne s'étendait pas à la communauté lycanthrope. Bien sûr, ils supposaient qu'elle détestait les loups, c'était l'explication la plus facile. Découvrir tout à coup qu'elle faisait des exceptions ? Eh bien, cela n'aurait aucun sens pour moi non plus si je n'étais pas l'exception en question.

— À cause du... Conseil des vampires.

J'avais presque dit « sang de vampire ». À cet instant, j'avais une terrible envie de tout lui avouer, de me reposer sur quelqu'un qui se souciait sincèrement de moi et me désirait en dépit de ma nature profonde. Mais j'avais gardé mon secret *vraiment* secret pendant si longtemps. En vingt-deux ans, seuls ma mère, ma *grand-mère*, un vampire, un tueur à gages et un oracle immortel avaient appris qui j'étais vraiment. Parmi ces personnes, une m'avait abandonnée, j'en fuyais une autre, deux m'utilisaient pour tuer mon propre peuple, et la dernière

avait vu mon avenir, mais refusait de me le révéler.

Comment pourrais-je en parler à mon « presque » petit ami alors qu'on se débattait déjà avec la complexité du lien d'âme qui me reliait à lui et à mon autre petit ami ? Leur dire à tous les deux que j'étais aussi à moitié vampire n'aiderait pas notre situation actuelle. Ou peut-être que cela aiderait beaucoup, car ils sortiraient de ma vie en courant.

— Qu'est-ce que cela a à voir avec Marcus ?

Je lui pris une main, et il plaça l'autre sur ma joue. Être avec Desmond n'était pas aussi compliqué qu'être avec Lucas. Desmond n'était pas un roi. Il était juste un homme qui voulait être avec moi, pas un homme qui voulait que je sois sa reine. Comment était-ce devenu si difficile si vite ? Et Calliope, était-il possible qu'elle ait eu raison en prédisant que ça ne ferait qu'empirer ?

— Quand Marcus a attaqué le club, il désirait prendre le trône.

— Oui.

— Et s'il l'avait pris, il aurait tué ceux qui étaient fidèles à Lucas et aux Rain.

— Probablement.

— Si Marcus pouvait choisir les membres de sa meute, sa position de chef serait incontestable. Impossible de se fier, et c'est un euphémisme, à ceux qui auraient envisagé de quitter Lucas. Que se passerait-il si Marcus leur proposait de suivre un vampire ? D'embrasser leurs pulsions de prédateurs et de se dévoiler au grand jour, de s'octroyer une place au soleil, au-dessus des humains ? Ils accepteraient.

Il nous fallut peu de temps pour parcourir la distance entre le Starbucks et le parking près de mon immeuble.

Desmond laissa échapper un profond soupir, et un goût de citron envahit ma bouche.

— Marcus veut aider Peyton à transformer la race humaine en esclaves.

— En commençant par l'une des plus grandes villes du monde. Tu imagines ce qui se passerait si les hors-la-loi d'autres villes apprenaient ça ? Même s'ils ne réussissaient pas, pense au nombre de vies innocentes qui seraient perdues. Peyton a déjà tué ou changé quelques prostituées. Il commence avec les gens de

moindre importance, mais de cette manière, il pourra en infecter beaucoup plus avant de se faire repérer.

— La fille qui t’a attaquée ?

— C’était une personne qui manquera à quelqu’un. C’était quelqu’un qui comptait. Il l’a tuée parce que je lui ai sauvé la vie. Il voulait me prouver que j’étais incapable de protéger qui que ce soit. J’ai tué un de ses enfants cette nuit-là et en retour, il a pris une vie que j’avais sauvée.

— Il a quelque chose contre toi, personnellement ?

Je hochai la tête, redoublant de fatigue. Nous étions sortis de la voiture et nous marchions vers ma porte d’entrée. Il passa un bras autour de mes épaules, et je laissai aller mon visage contre sa poitrine pour respirer son odeur. Après avoir quitté Calliope, il m’avait donné sa veste, ce qui me protégeait des regards indiscrets, et je lui étais reconnaissante pour ce sentiment illusoire de pudeur.

J’allais devoir révéler à Desmond certains pans de mon histoire personnelle si je voulais qu’il comprenne pourquoi Peyton me haïssait autant.

— Quand je suis arrivée à New York, j’avais seize ans, et dire que la ville était impressionnante est un euphémisme. J’étais obsédée par le fait qu’une attaque de vampire avait poussé ma mère à m’abandonner et qu’en conséquence...

Merde, tout cela était-il trop proche de la vérité ? J’enchaînai précipitamment.

—... je tuerai tous les vampires que je rencontrerai.

— Tu avais seize ans ?

— J’étais une idiote.

Il sourit à cette phrase.

— Je me suis plutôt bien débrouillée au début, en fait. Mais c’était parce que les vampires sur lesquels je tombais étaient nouveaux, stupides et imprudents. J’étais là depuis quelques mois et je commençais à prendre la grosse tête, et puis je suis tombée sur Alexandre Peyton. Ou plutôt c’est lui qui m’est tombé dessus. Je n’avais pas la même réputation avec les vampires que maintenant, mais il me connaissait quand même. Il avait dû entendre parler d’une gamine qui essayait de tuer des vampires et a décidé de s’amuser avec moi. Il m’a trouvée pendant que je chassais, et avant que je sache ce qu’il se passait, il m’avait attrapée, il se

nourrissait de moi. Il était en train de me tuer.

La prise de Desmond sur mon épaule se resserra. De retour à l'appartement, aucun de nous n'ayant perçu de danger tapi dans l'ombre, nous avons verrouillé la porte. Nous étions face à face dans mon salon.

— Que s'est-il passé ensuite ? demanda-t-il, se tenant devant moi.

Il glissa ses mains sous la veste, ses paumes nues frictionnèrent mes épaules, repoussant le vêtement sur le sol.

Je laissai échapper un souffle tremblant et inégal pendant que ses mains continuaient à parcourir mes bras.

— Il était arrogant. Il était tellement sûr qu'il m'avait vaincue qu'il a arrêté de se nourrir. Il a commencé à me taquiner, me traiter d'idiote d'avoir cru qu'une gamine comme moi pourrait tuer les monstres sous mon lit. C'est comme ça qu'il m'a appelée, une gamine. Il m'appelle encore comme ça, même s'il est mieux avisé maintenant. Il s'est précipité pour boire les dernières gouttes de mon sang, et c'est à ce moment-là que je l'ai frappé. Est-ce que tu sais que les vampires peuvent guérir de presque tout, mais ils ne peuvent pas faire repousser leurs dents ?

Il arqua un sourcil.

— C'est en partie pour cela que les vampires ont des crocs rétractables comme les griffes des chats. Parce que c'est leur arme et leur seule façon de se nourrir, ils doivent être protégés chaque fois qu'ils ne sont pas utilisés. Les crocs sont uniquement exposés quand un vampire est pris par la soif de sang ou quand il est en colère. Ou quand il est excité.

Desmond était à moins d'un souffle de moi, le bout de son doigt se promenait sur le long de mon bras. Je plaquai mes paumes contre la douceur de son pull et traînai mes ongles jusqu'à la ceinture de son jean.

— Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

Sa bouche descendit le long de mon cou, et il me lécha exactement à l'endroit où Peyton avait tenté de m'arracher la peau, là où aurait dû apparaître une cicatrice. Je frissonnai, et mon corps se pressa anxieusement contre le sien tandis que nos mains s'aventurèrent plus bas. Empêcher mes crocs de sortir n'était

possible que parce que je venais juste de me nourrir.

— Il était prêt à se nourrir...

Au moment où je dis cela, Desmond me mordit le cou et je laissai échapper un petit cri.

—... donc il était vulnérable. J'ai continué à le frapper jusqu'à ce que je lui casse une dent, et c'est à ce moment-là qu'il m'a relâchée.

Les bras de Desmond étaient autour de moi et sa bouche allait de mon cou à mon menton. Le temps allait me manquer pour que je puisse raconter toute mon histoire.

— Je...

Je me mis à frémir lorsque mes doigts trouvèrent sa ceinture et luttèrent pour la défaire à cause du peu d'espace qui séparait nos corps.

— J'ai eu de la chance. Peyton était un hors-la-loi, et Keaty le cherchait aussi. Keaty m'a trouvée cette nuit-là et m'a sauvée. Il m'a formée et a fait de moi la personne que je suis aujourd'hui. Mais Peyton n'a jamais oublié, et cela fait six ans qu'il veut me faire payer.

— Il n'en aura pas l'occasion.

Desmond prononça ces mots, sa bouche toujours collée à la mienne.

— Je ne le laisserai pas faire.

Constatant que je restai sans voix, il pressa instantanément ses lèvres contre les miennes, je libérai la ceinture de son jean et mes doigts glissèrent vers la fermeture éclair de son pantalon. Son baiser était chaud, dévorant, et, avant que nous puissions arriver jusqu'à la causeuse, il m'allongea sur la moquette. En quelques secondes, il me libéra de mon pantalon ridiculement étroit et entra en moi avec une telle force que mon dos s'arrondit contre le sol.

Je savais ce que j'aurais bientôt à faire, et à cause de cela, j'étais prête à laisser Desmond me posséder complètement. C'était peut-être la dernière fois que nous serions ensemble, et je ne connaissais pas d'autre moyen de lui dire au revoir.

Je fermai les yeux et me laissai emporter par le rythme féroce de ses mouvements afin qu'il ne me voie pas pleurer, reconnaissante que le maquillage lourd de mes yeux cache la teinte rosée de mes larmes.

Je voulais que ce moment ne se termine jamais. Une fois qu'il serait terminé, tout mon monde s'écroulerait.

Chapitre 29

Je m'installai sur la pelouse de Central Park, vêtue d'une robe de mariée désormais familière, qui portait encore la marque de ma paume ensanglantée. Cette fois, il n'y avait personne avec moi, pas de loups qui me poursuivaient et rien d'autre que le silence de la nuit.

Je déplaçai les jupons de la robe pour pouvoir m'asseoir sans être mal à l'aise, puis m'allonger pour regarder les étoiles. Pendant que je le regardais, le ciel devint de plus en plus brillant jusqu'à ce que les étoiles disparaissent et que je me retrouve à cligner des yeux dans la lumière aveuglante du jour.

Mes bras se levèrent pour protéger mon visage, et je me blottis en boule dans ma robe de mariée, m'attendant à prendre feu à tout moment. Il me fallut rester dans cette position pendant un moment avant de réaliser que ce que je ressentais n'était que la chaleur du jour sur ma peau, pas le feu de la brûlure.

— Ça te manque ? dit une petite voix féminine.

Je vis Brigit, avec sa peau bronzée et ses cheveux blond brillant, rayonnante, l'air sain et vivant.

— Comment pourrais-je ressentir le manque de ce que je n'ai jamais eu ? demandai-je, incapable d'atténuer la tristesse de mes mots.

— Ça me manque.

Elle passa une main dans ses cheveux, et arracha de grosses touffes blondes auxquelles le cuir chevelu était toujours rattaché. Elle me les montra avec une expression abattue, et les mèches d'or se désintégrèrent tout d'un coup. J'essayai de l'atteindre, mais avant que j'y parvienne, ses yeux se mirent à bouillir et à fondre et sa peau commença à couler comme de la cire épaisse. Tout ce qui se

détachait de son corps se transformait en cendres, et je fixai un tas de gravats à l'endroit où se tenait auparavant la jolie fille.

— C'est ta faute, tu sais ?

Lucas se tenait derrière moi, mais il n'était pas habillé en smoking. Il ne viendrait plus à notre mariage. Il me regarda, puis me tendit la main pour m'aider à me relever.

— Je ne l'ai pas changée.

— Non. Mais tout va changer à cause de toi.

Je me rapprochai, mais je trébuchai sur quelque chose. Je lançai un regard en arrière, et je reculai d'horreur. Desmond gîsait à mes pieds, le corps rouge de sang. Regardant à nouveau Lucas, je vis qu'il était, lui aussi, couvert d'une couche de sang si épaisse qu'elle lui coulait entre les mains. Ma robe, trempée de sang, passa du blanc au rouge. La robe entière était cramoisie et sanglante.

— C'est à cause de toi, déclara Lucas.

— Non. Pas ça.

— Tu n'as pas peur du jour ?

— Je n'ai pas peur.

Mais ma voix tremblait.

— Alors, pars.

Il posa une main sur mon épaule. Le corps de Desmond s'était évaporé et les cendres de Brigit n'étaient plus là. À la place de la robe, je portai à nouveau mes propres vêtements et une arme à feu se trouvait dans ma main.

Nous étions devant un vieux cinéma, le manque d'entretien avait rendu sa façade usée et crasseuse. La marquise faisait de l'ombre et cachait le soleil. Tout était plus clair. Lucas m'adressa un sourire triste.

— Vous devez partir ou tout va s'effondrer.

J'étais sur le point de lui demander de quoi il parlait, quand je me rendis compte qu'il n'était plus là non plus et les portes du théâtre s'ouvrirent comme une bouche béante qui attendait de m'avaler tout entière.

Mes yeux s'ouvrirent brusquement et je pris un moment pour reprendre mon souffle.

J'étais allongée sur le tapis de mon salon, un endroit incroyablement stupide et dangereux pour s'endormir. À côté de moi, ronflant doucement, son bras sur mon estomac nu, Desmond dormait paisiblement. De l'autre côté de la pièce, des rayons de lumière se faufilaient à travers la fenêtre, éclairant la chaise qui se trouvait en dessous. Il ne faudrait pas longtemps au soleil pour m'atteindre.

Je me rappelai le rêve et Lucas qui me demandait si j'avais peur du jour. Plus possible de me mentir à moi-même. Bien sûr que je craignais le soleil, mais j'étais surtout glacée jusqu'à la moelle à l'idée de ce qui m'attendait ce soir.

En regardant Desmond dormir, je ne pus m'empêcher de voir à quel point sa peau brune était belle à la lumière du jour. Que faisait-il dans ma vie d'obscurité ?

Clignant des yeux face à la fenêtre lumineuse, je savais que je n'avais pas beaucoup de temps. Le soleil n'avait pas la teinte discrète du matin. L'horloge au-dessus de la cheminée, me confirma qu'il était presque une heure de l'après-midi. J'étais contente de m'être nourrie chez Calliope, parce que cela m'avait permis d'avoir assez de forces pour me réveiller quand, normalement, j'aurais continué à dormir. Comme un enfant le matin de Noël, la perspective des événements m'avait également poussée à me lever. Desmond, lui, dormait encore, ce qui était un vrai miracle. Je retirai doucement son bras de mon ventre, désirant pouvoir rester avec lui plus longtemps, tout en sachant que ça ne dépendait pas de moi. Je devais partir tout de suite, avant que l'envie de me rendormir ne devienne trop forte.

Je me levai et avançai nue à travers l'appartement jusqu'à ma chambre. Une fois là, le confort de l'obscurité me calma et je commençai à me préparer. Tout en enfilant mon jean de la veille et un col roulé noir à manches longues, je fouillai dans le placard à la recherche de tout ce qui pouvait être porté à l'extérieur. Bénie soit *Grand-mère* d'être toujours préoccupée par ma santé, même si elle savait ce que j'étais, parce que chaque Noël elle m'envoyait des cadeaux typiques de grand-mères comme des écharpes, des chapeaux et des gants.

Je devais aussi remercier la saison froide de cette année. En été, je n'aurais pas

pu me couvrir autant. Vivre à New York était une grâce salvatrice en soi, car personne ne se demanderait pourquoi je me promenais dans les rues ensoleillées sous un parapluie noir.

J'enroulai une écharpe noire plusieurs fois autour de mon visage et je rabattis un chapeau sur mes oreilles pour que seuls mes yeux soient visibles. Des gants de cuir recouvraient la peau exposée de mes mains, et j'ajoutai un long caban noir sur l'ensemble afin d'avoir une couche de protection supplémentaire. Sous mon manteau, deux pistolets étaient calés à l'arrière de mon jean, et mes poches étaient pleines de balles en argent supplémentaires, les chargeurs avaient été remplis par mon marchand d'armes fae pour que je n'aie pas à toucher les balles. J'avais enfilé par-dessus mon jean une paire de bottes noires qui me remontaient jusqu'aux genoux : je ne voulais pas risquer d'exposer mes chevilles. Comme on n'était jamais trop prudent dans ce genre de situation, je glissai un étui avec une longue lame en argent dans l'une des bottes et j'en fixai la poignée avec du ruban adhésif pour plus de sécurité.

De retour dans le salon, je m'immobilisai à côté de la porte et regardai Desmond dormir. Une partie de moi espéra qu'il se réveille et essaie de m'empêcher d'y aller, mais il se contenta de murmurer quelque chose d'incompréhensible et ne bougea plus.

Ramener Peyton en vie aurait été plus facile avec de l'aide, mais c'était à moi qu'on avait assigné cette mission, et je n'étais pas prête à risquer la vie de quelqu'un d'autre pour la mener à bien. Je devais m'en charger seule, et ma meilleure chance de réussite était d'attaquer à la lumière du jour au moment où il était hors circuit.

Je me baissai et donnai à Desmond un baiser délicat. Si tout se passait bien, ce ne serait pas notre dernier.

Puis, je me mis en route.

Chapitre 30

Dehors, la lumière du jour me frappa de plein fouet. Je me sentis déconcertée et étourdie. Je voyais trouble, inaccoutumée à la clarté d'un après-midi ensoleillé, et sous les couches de vêtements, je fus prise d'une sueur froide. C'était le genre de peur que je ne savais pas comment gérer. Le soleil n'était pas un ennemi que je pouvais combattre. J'avais passé toute ma vie à me cacher de la lumière, et maintenant, je l'affrontai volontairement.

J'ouvris le parapluie, et alors que je sortais sur le trottoir, la toile noire masqua la plus grande partie de la lumière. Trébuchant dans la rue comme une ivrogne sur le point de s'écrouler, je pestai contre moi-même de ne pas avoir pensé aux lunettes de soleil. Je n'en avais jamais possédé une paire – je n'en avais jamais eu besoin auparavant – mais mes rétines habituées à l'obscurité brûlaient dans la lumière étincelante, j'étais aveuglée.

Mon envie de dormir était si forte que mon corps et mes pieds étaient aussi lourds que du plomb. J'espérai que Brigit ne s'était pas trompée en ce qui concernait le cinéma, parce que si je pouvais au moins me trouver dans un endroit sombre, mon corps pourrait reprendre suffisamment de forces pour me donner une chance de me battre.

J'inclinai le parapluie pour protéger mes yeux de la lumière et je continuai ma promenade pathétique vers le seul endroit qui correspondait aux informations qu'on m'avait données. Il y avait un endroit à mi-chemin entre mon appartement et Central Park qui avait été autrefois un cinéma luxueux appelé l'Orpheum. Dans les années 1980, un incendie avait tué plusieurs personnes et avait conduit à sa fermeture. Le débat avait fait rage pendant des décennies pour décider de

qu'il adviendrait de ce bâtiment considéré comme historique.

Quelle négligence de ma part de ne pas y avoir pensé avant, c'était un refuge parfait. Bien sûr que cet endroit plairait aux vampires – c'était un lieu de ténèbres, de mort et de tragédie. De plus, attirés par l'aspect maléfique des lieux, quelques inconscients s'y aventureraient forcément, devenant ainsi les « invités surprise » d'un dîner de morts-vivants affamés.

Après une progression léthargique, je me postai au coin de la rue en face du cinéma. Il parvenait à avoir une apparence terrifiante même dans la lumière du jour. Le « ph » de la pancarte de l'Orpheum était tombé des années auparavant, donc on ne pouvait lire que « Or eum », qui était probablement l'expression latine pour dire « une putain de mauvaise idée ». De nombreuses petites ampoules rondes qui avaient jadis illuminé l'auvent avaient été brisées par des vandales, de sorte que seules celles qui étaient hors de portée étaient encore entières. L'auvent lui-même avait perdu la plupart des lettres de la pancarte qui annonçait la fermeture de l'établissement, alors au lieu d'indiquer « Cessation d'activité » il ne restait qu'une demi-douzaine de lettres noires sans signification apparente. Les fenêtres des doubles portes principales étaient peintes en noir et, à travers les vitres brisées, on pouvait voir des panneaux en bois.

Je traversai la rue en boitant et je m'arrêtai devant les portes. Au plus profond de moi une sensation particulière fourmilla, celle que je ne ressentais qu'avant une réunion avec le Tribunal. Là-bas comme ici, mon destin ne m'appartenait plus. Sous l'auvent, le soleil ne passait pas, comme dans mon rêve, l'ombre n'était pas suffisante pour me rafraîchir. Au lieu d'un frisson provoqué par le froid, un malaise s'infiltra dans mes os et se propagea comme une ombre noire dans tout mon corps.

Plus de retour possible, à présent. J'étais parvenue jusque-là et je n'avais pas d'autre choix que de continuer. Portant une main dans mon dos, je me rassurai en vérifiant que j'avais toujours mes armes. « Marche ou crève », voilà ce qui m'attendait à coup sûr derrière ces portes. Si je ne n'arrivais pas à capturer Peyton en vie, il me tuerait. Il y avait quelque chose de réconfortant dans le fait de savoir que le résultat serait noir ou blanc et qu'il n'y avait aucune place pour

le gris.

Préoccupée en premier lieu par ma propre mort, je tirai sur l'une des poignées, et elle céda, s'ouvrant vers moi. Une part de moi s'attendait à ce que les gonds émettent un grincement sonore, une sorte d'annonce en fanfare de mon arrivée, mais la porte s'ouvrit discrètement, ne produisant qu'un léger bruit de soufflet.

À l'intérieur, l'atmosphère était ténébreuse et lourde, et l'air était froid et immobile. J'entrai dans l'ancien hall de l'Orpheum, je foulai le vieux tapis rouge et je passai devant les guichets vides de la grande arène de la salle de cinéma elle-même.

Le bâtiment avait été un théâtre, un lieu de représentations et d'opéras. Les plafonds s'élevaient en de hautes arches pour amplifier l'acoustique et étaient décorés de peintures murales détaillées représentant des chœurs d'anges et des diables luttant pour les âmes des spectateurs en contrebas.

De chaque côté de la salle se trouvaient trois tribunes privées. Chacune d'entre elles avait été jadis composée d'une rangée de sièges, mais d'après les informations locales, ceux-ci avaient été enlevés et emmenés dans des entrepôts ou dans des théâtres alternatifs. Je restai debout sous la voûte qui conduisait dans la salle de cinéma et je m'imprégnai de toute la scène, reniflant l'air pour repérer les hommes de main qui devaient se trouver là.

J'enlevai mon écharpe, mon chapeau et mes gants et je les cachai sous un siège à proximité pour qu'ils ne révèlent pas mon arrivée trop tôt. Je gardai la veste, voulant garder mes munitions supplémentaires à portée de main. Sortir l'un des pistolets de ma ceinture pour m'en saisir fut mon seul réconfort.

Je sentis l'odeur du groupe de gardes avant de les entendre. Appuyant mon dos contre le mur, je me baissai derrière un des lourds rideaux de velours rouge et j'attendis sans respirer. Il y avait des rires et un chœur de voix fortes et masculines qui ne faiblirent pas quand ils passèrent devant moi. J'étais passée inaperçue.

Ils étaient trois et leurs odeurs étaient mélangées, mais tout le groupe empestait le loup. J'avais dû échapper à leur détection parce qu'ils étaient habitués à l'odeur de leur propre espèce. À ce moment-là, j'étais prête à prendre

toutes les petites attentions que l'univers m'offrirait.

Ils montèrent vers l'une des tribunes et s'y installèrent. J'entendis le bruit des chaises en métal qu'on tirait, suivi par le grincement sourd des corps qui prenaient place avant de repousser le rideau pour voir où ils se trouvaient exactement. Leurs voix provenaient de la tribune la plus proche de l'écran.

Il s'agissait des gardes de jour des vampires qui se cachaient sous le théâtre. Compte tenu de ce que j'avais appris de Brigit et de ma propre analyse, je pensais aussi qu'ils travaillaient pour Marcus. Parmi eux, je ne reconnaissais aucune des voix entendues à la bagarre au Caméléon, mais cela ne voulait pas dire qu'ils n'y étaient pas.

J'inspectai l'étage principal du cinéma pour m'assurer que je n'avais manqué aucun garde. Puisque j'étais là pour capturer Peyton en vie, je ne voulais pas qu'il y ait des pertes inutiles. Il y avait d'autres façons de neutraliser un homme que de l'éliminer, et je maîtrisais la plupart de ces techniques. J'étais peut-être une tueuse, mais aucun des gardes ne méritait de mourir.

Si je pouvais trouver Peyton et entrer en contact avec l'un de ses serviteurs de jour, toute cette histoire pourrait être terminée sans effusion de sang.

Essayer de neutraliser trois loups-garous en même temps n'était pas l'idéal si je voulais que la journée se termine sans avoir à compter de corps. Il fallait que je les sépare et j'espérai que l'un d'entre eux me dirait où trouver Peyton. Cela demanderait de la persuasion, mais les doigts cassés guérissaient. C'était aussi le cas des blessures par balle.

Je me glissai hors du rideau et retournai dans le hall. Ma léthargie diurne se dissipait sous l'effet de la vague d'adrénaline qui me submergeait. Je repérai le panneau indiquant « Second Balcon et Tribunes » de gauche et je me faufilai vers ce dernier, protégée par l'ombre de la pièce non éclairée.

Je n'avais jamais été plus consciente de mon loup intérieur que lorsque je descendis le couloir vers le son de leurs voix. Je me faufilai dans la tribune et me plaquai au sol. Les bribes de leur conversation étaient maintenant audibles, et je m'assis et j'écoutai, attendant le bon moment pour agir.

— Mon Dieu, Jackson, détends-toi. Tu me rends nerveux.

— Désolé.

La voix semblait jeune et pleine d'inquiétude.

— C'est juste que, je veux dire, c'est effrayant, non ?

— Effrayant ? répondit l'homme d'un ton moqueur. Qu'est-ce qui est si effrayant, putain ?

— Savoir qu'il y a des vampires, genre, juste en dessous de nous ?

— Ressaisis-toi, gamin. Le croque-mitaine ne va pas t'attraper.

L'un d'eux laissa échapper un soupir, et le trio retomba dans le silence. Les bruits étouffés de mastication et les grincements du polystyrène étaient les seuls bruits qui résonnaient dans le théâtre.

En restant au ras du sol, j'utilisai mon talon pour tirer une lourde barre de métal vers moi. Cette barre devait être celle qui tenait autrefois en place la rangée de fauteuils, à en juger par le rectangle décoloré en forme de siège qui gisait sur le sol. La barre se rapprocha avec un son métallique presque imperceptible, mais je retins mon souffle et me figeai.

Ils continuèrent leur grignotage.

Je pris la barre, et lorsque j'entendis l'un d'eux s'éclaircir la gorge, je la jetai par-dessus le bord de la tribune. La chute sembla durer une éternité avant que le bruit du métal qui rencontrait le sol en béton ne retentisse dans toute la salle, du plafond jusqu'aux coulisses.

— Qu'est-ce que... ?

Les pieds de la chaise crissèrent sur le sol de la tribune dans laquelle se tenaient les gardes.

— Jackson, reste ici et garde les yeux ouverts. Al, viens.

Deux des gardes descendirent quatre à quatre les escaliers vers le hall. Quand je les entendis arriver, je me glissai hors de la tribune et entrai dans celle d'à côté. Avant que le jeune loup-garou puisse avertir les autres, je plaquai ma main sur sa bouche et je le traînai par terre.

— Chut, lui intimai-je.

J'avais dégainé mon arme, elle brillait dans la faible lumière de la tribune.

— Ne m'oblige pas à l'utiliser.

Ses yeux vert brillant étaient grand ouverts et son pouls s'accélérait. Il réussit à hocher la tête malgré la force de ma main. Jackson était si jeune que ça me rendait malade de devoir l'effrayer comme ça. Bien sûr, il protégeait Alexandre Peyton et travaillait probablement pour Marcus Sullivan, mais il ne paraissait pas avoir plus de vingt ans. Je doutais qu'il sache ce qu'il faisait en traînant avec des gens pareils.

— Où est Peyton ?

Ses sourcils se rejoignirent, la confusion troubla ses traits.

— Le vampire, clarifiai-je. Où est le vampire ?

À ces mots, il ouvrit grand les yeux en signe de compréhension. Il hocha de nouveau la tête et marmonna quelque chose dans ma main.

— Si je te laisse parler, tu me promets de ne pas appeler les autres ?

Je portai l'arme à sa tempe.

— Tu n'as pas envie de les appeler.

Il acquiesça et je soulevai mes doigts un à un pour libérer sa bouche, priant pour qu'il tienne sa parole.

Jackson laissa échapper une respiration et retint son souffle.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il aussitôt, veillant toutefois à parler à voix basse.

S'il ne savait pas qui j'étais, alors il y avait de fortes chances qu'il n'ait pas participé à la bagarre au club. Son cas n'était pas désespéré.

— Ça n'a pas d'importance.

Je pressai le pistolet plus fort contre la peau plissée de son front.

— Dis-moi juste ce que je veux savoir et ça ne dégénérera pas.

Sa bouche forma un O surpris, mais il n'appela toujours pas au secours. L'arme semblait le distraire et l'empêcher de répondre, alors je la retirai. Tout son corps se détendit sensiblement. De l'autre côté, j'entendis des pas traînants et des voix irritées tandis que les hommes continuaient à chercher la source de la perturbation.

— La salle des cercueils est sous le théâtre. Je ne l'ai jamais vue, donc je ne sais pas exactement où, mais il y a une porte derrière le rid...

Je lui couvris de nouveau la bouche en entendant les voix des deux autres gardes s'éloigner. Terrorisé, Jackson avait gardé les yeux grand ouverts.

— Pour qui tu travailles ?

Il fallait que je fasse vite.

En écartant assez ma main pour qu'il puisse bouger les lèvres, je le laissai continuer.

— Travailler pour ?

Il avait l'air confus.

— Pourquoi es-tu ici ? Des loups-garous qui protègent un vampire, ça n'a pas de sens.

— Nous ne protégeons pas le vampire. Nous sommes ici pour protéger notre alpha. Il protège le vampire.

J'étais sûre que je connaissais déjà la réponse à ma question suivante, mais j'avais besoin d'en être sûre.

— Qui est ton alpha, Jackson ?

— Marcus Sullivan.

— Et il est sous terre, lui aussi ?

Jackson acquiesça.

— Lui et la reine dorment là-bas.

— Y a-t-il d'autres gardes ?

Les pas se répercutaient vers le haut. Je n'avais presque plus de temps.

— Oui. Six.

Je lui montrai l'arme à nouveau.

— Combien ?

— Six, je le jure.

Il déglutit difficilement, sa pomme d'Adam se levait et s'abaissait de manière exagérée. Les voix masculines étaient plus proches maintenant. Je ne pouvais pas laisser partir Jackson comme ça, il avertirait les autres de ma présence. Mais il m'était impossible d'attaquer les deux autres gardes tout en maintenant le jeune loup sous mon contrôle.

— Je te remercie. Je suis désolée.

Je vis qu'il ne comprenait pas, mais un moment plus tard, la crosse de mon arme rencontra sa tempe, et il tomba inconscient.

Pour que la prochaine partie de mon plan fonctionne, je devais être calme et rapide. Je sautai sur le bord du balcon, vacillant alors que j'essayai de retrouver mon équilibre avant de me jeter dans la tribune où je m'étais cachée. Un instant après mon atterrissage, j'entendis l'un des autres gardes jurer.

Je me glissai dans le couloir où un des gardes me tournait le dos. L'autre garde était hors de vue, mais je pouvais l'entendre essayer de réanimer Jackson. Je bondis sur le garde que je pouvais voir et serrai mon bras sous son menton, faisant un mouvement vers l'arrière pour couper son alimentation en air. Ça aurait été la prise parfaite pour l'endormir si j'avais mesuré quinze centimètres de plus. Je pouvais toujours l'assommer, mais ça allait demander un peu plus d'huile de coude.

Un gémissement aigu s'échappa de ses lèvres et son corps se relâcha sous le mien, dégringolant jusqu'au sol. L'ensemble du processus ne prit que quelques secondes. Si j'avais pu partir sans avoir affaire au troisième garde, j'en aurais été heureuse, mais je doutais qu'il puisse rester indifférent au fait que ses deux camarades soient inconscients.

— Salope.

Ouais, c'est ce que je pensais.

Je me levai et m'élançai contre le garde roux qui était maintenant tout ce qui se trouvait entre moi et le sous-sol.

— Je ne veux pas te faire de mal, dis-je.

— C'est dommage, parce que moi, si.

Je reculai, attentive à éviter le loup-garou à terre qui ronflait à présent sur le sol. En même temps, je levai mon arme contre le dernier garde. Je n'avais aucune intention de lui tirer dessus, mais il n'avait pas besoin de le savoir. Rien de tel qu'une fusillade pour annoncer « Coucou, je suis là ».

— Si tu pars maintenant, il ne t'arrivera rien, promis-je.

Il rit.

— La reine aurait dû en finir avec toi lorsqu'elle en a eu l'occasion.

Jackson avait mentionné la reine de Marcus plus tôt, et maintenant ce loup semblait suggérer qu'elle avait eu une occasion de me faire du mal. Je me demandais bien de qui ils parlaient puisqu'il n'y avait pas de reine dans l'est, mais j'étais certaine que cela signifiait que c'était elle qui avait failli me tuer au Chameleon.

— Je pense que tu vas te rendre compte qu'il est beaucoup plus difficile d'en finir avec moi que tu ne l'imagines.

— On va voir ça.

Il se précipita vers moi, mais son pied s'accrocha au bras de son ami. Il ne tomba pas, mais ce décalage me laissa assez de temps. Je ne gaspillai pas mes efforts à le neutraliser sans douleur. Au lieu de cela, je frappai l'arrière de sa tête avec mon arme.

Je m'étais sentie mal de frapper Jackson. Neutraliser ce type fit naître un sourire fier et satisfait sur mes lèvres. Je sondai le sol et les trois silhouettes inconscientes, puis je laissai échapper un petit soupir de soulagement.

La partie facile était terminée.

J'avais neutralisé trois loups-garous adultes, et c'était la partie la plus « facile » du plan. Cette idée me donna envie de vomir.

Chapitre 31

Je traînai les corps inertes à l'intérieur de la tribune et j'utilisai les embrasses tressées de rideau pour leur lier les mains et les pieds et les attacher tous les trois ensemble. Une fois que je fus sûre qu'ils ne pourraient pas facilement se libérer s'ils se réveillaient, je partis à la recherche de la cave.

L'accès au sous-sol se faisait par une trappe derrière l'écran gris en lambeaux. À l'époque où l'Orpheum accueillait des pièces de théâtre, cette trappe avait dû faciliter l'accès à la scène pour des entrées surprises ou des séquences de mort dramatiques.

À présent, elle allait rejouer un rôle, mais dans un autre type de drame.

Je pris une longue et profonde inspiration et sortis mon téléphone portable de la poche de ma veste. Je n'étais partie que depuis une heure, mais Desmond était probablement réveillé à l'heure qu'il était. Une partie de moi voulait utiliser le téléphone pour appeler Keaty et demander du renfort. Je ne pus m'y résoudre. Lors de ma première rencontre avec Peyton, Keaty m'avait sauvée ; l'heure de notre dernier affrontement sonnait, je devais m'en charger seule.

C'était stupide, mais j'avais besoin de savoir qu'en six ans, j'étais devenue le genre de tueuse qui n'avait pas besoin d'appeler à l'aide pour éliminer un vampire de trois cents ans. Depuis que j'avais rencontré Peyton, j'avais tué d'autres personnes plus âgées et plus fortes que lui, mais quelque chose chez ce vampire cajun me faisait me sentir aussi stupide et faible que l'adolescente de seize ans qu'il avait mordue.

Je jetai un coup d'œil à mon téléphone une fois de plus avant de le remettre dans ma poche. En ramenant ma veste sur moi, je me balançai sur la pointe des

pieds au bord du trou noir béant. Je pouvais seulement sentir la moisissure et l'humidité, les odeurs de l'obscurité, pas d'odeurs de vampires ou de loups.

Je sautai.

Il me fallut quelques instants pour m'adapter à l'obscurité totale et un peu plus pour appréhender ce qui m'entourait. Sous la scène, des décors moisissés et des accessoires étaient alignés de chaque côté des murs. Les bris de verre des lampes de scène rendaient le sol poussiéreux, et crissaient à chaque pas comme des feuilles sèches en automne sur les trottoirs.

En levant le visage, je reniflai l'air humide, essayant de percevoir une créature vivante par-delà l'odeur piquante de décomposition. Puis, aussi faible qu'un murmure, je détectai quelque chose de réel, quelque chose avec un cœur qui battait.

Je contournai le verre du mieux possible et je me dirigeai vers l'odeur.

À une courte distance dans le couloir, le plafond plongeait et créait un espace très étroit qui conduisait à un labyrinthe de rangements et de vestiaires. Je m'accroupis, calant mes mains contre chaque mur, et tentai à nouveau de renifler l'air. L'odeur était plus forte ici, alors je me mis à quatre pattes pour la suivre dans le terrier de lapin.

Au bout de trois mètres dans ce passage étroit, le tunnel évoluait en pente et commençait à s'élargir. Je pus me relever en restant voûtée et j'en profitai pour saisir mon arme, me préparant à marcher à découvert.

Je filai au ras du sol et me recroquevillai le plus possible dans l'ombre. Heureusement que j'étais douée pour l'apnée, car je dus retenir mon souffle. Je tendis l'oreille, à l'affût de crissements de verre derrière moi, ou quoi que ce soit qui suggérerait que quelqu'un au-devant du tunnel était conscient de ma présence et m'attendait à la sortie. Tout ce que j'entendais, c'était le bruit du métro provenant d'une station à quelques pâtés de maisons.

Mon propre cœur émettait un bruit sourd et craintif. Pour autant que je puisse en juger, personne ne se dirigeait vers moi. Je reniflai l'air, essayant de distinguer les différentes odeurs.

Il y avait un méli-mélo d'arômes de loups. Trop nombreux pour que je sache

combien exactement, mais assez pour me rendre un peu mal à l'aise. Jackson m'avait dit qu'il y avait six gardes, en plus de Marcus et de sa reine. Pourvu qu'il n'ait pas menti !

Je m'effondrai, tenant mon arme contre ma poitrine et essayant de calmer ma respiration malgré une vague de panique. Qu'est-ce que je faisais ici ? Ce n'était pas un nid de vampires hors-la-loi ou un seul loup errant. C'était une meute dissidente. Jusqu'à présent, j'avais vu en leur chef un simple pion sur l'échiquier, alors que la pièce maîtresse était Peyton, et l'objectif était de le ramener au Conseil.

Oui, Marcus était bien une marionnette dans le plan plus large de Peyton, mais je n'avais pas assez réfléchi au coup d'État qu'il préparait. Au sein de la communauté des loups-garous, certains pensaient qu'il était dépassé de choisir les dirigeants parmi les familles de sang royal. Ce point de vue se défendait, mais je savais pertinemment que Lucas ne ferait jamais rien qui nuise à sa meute.

De plus, je ne pensais pas une seconde que Marcus voudrait transformer la communauté des loups en société démocratique s'il usurpait le trône de Lucas.

Mais ceux qui croyaient à sa campagne de fausses promesses donneraient leur vie pour protéger leur chef, et j'avais été une imbécile de sous-estimer le nombre de ses fidèles. Ces loups-garous étaient plus que de simples gardes. Ils croyaient qu'ils étaient des guerriers luttant pour une cause juste.

J'aurais donné n'importe quoi à ce moment-là pour me réprimander à haute voix, mais c'était hors de question.

Eh bien, imbécile, si c'est la fin, au moins, tu peux te faire plaisir en jouant avec des balles en argent.

Je sortis le second pistolet et je vérifiai les chargeurs sur les deux. J'en glissai des supplémentaires dans mes bottes ainsi que dans les poches arrière de mon jean, puis je retirai la sécurité sur chaque arme.

Dans l'immédiat, il fallait que je sache si Jackson avait dit la vérité au sujet du nombre de gardes. Une fois que je saurais à quoi m'en tenir, je pourrai trouver un moyen de les contourner. Le but ultime était de capturer Peyton. Le plan,

basique, se résumait à : « ne te fait pas prendre ».

Qui a peur du grand méchant loup ? La lumière de la pièce principale était claire, mais elle ne se répandait pas dans toute la salle. Il y avait un bord d'ombre noire le long du mur, et je m'en servis pour rester à l'abri des regards. Il me permit de passer dans la pièce et de faire un repérage.

Des chiens qui jouaient au poker, c'est la première chose qui me vint à l'esprit. Six hommes imposants se pressaient autour d'une table de pique-nique pliante, utilisant des Doritos¹ à la place des jetons de poker. Ils avaient l'air si inoffensif que je faillis rire. Un chariot bas en métal était empilé avec des chaises pliantes et une autre table. Ils avaient dû utiliser le chariot roulant pour apporter les meubles. Le passage était assez large pour les cercueils, même dans les zones exigües. Il était difficile d'imaginer que les gardes charriaient des cercueils et des tables de jeu dans ce couloir minuscule, mais les marchandises devaient arriver d'une manière ou d'une autre.

Aucun d'eux ne semblait porter d'armes. Quel était le problème de ces monstres qui pensaient que rien n'était plus invincible qu'eux ? Les heures diurnes étaient limitées au début du printemps et j'avais gaspillé une bonne partie de la matinée à dormir, mais avec ces loups, il était toujours possible que j'atteigne ma cible avant la tombée de la nuit. Une fois que Peyton se serait réveillé, l'un d'entre nous ne quitterait pas l'Orpheum vivant, or je nous voulais tous les deux en vie à la fin de la journée.

Je devais me rappeler que même aussi loin de la portée du soleil, j'étais quand même affaiblie par le jour, et il était certain que je ne pourrais pas facilement neutraliser ces gardes, sans compter ceux qui étaient dans la pièce suivante avec Marcus et sa « reine ».

Je ne croyais pas en Dieu, du moins pas en un être unique, ni en la définition universelle de la figure paternelle renfrognée. Mais si lui ou l'un des dieux dont descendait Calliope était à l'écoute en cette matinée de printemps, je les priai de me montrer comment je pouvais sortir gagnante de cette situation.

Le regard rivé sur la pièce, mon esprit bouillonnait. Ils n'avaient pas encore capté mon odeur, mais cette chance ne durerait pas, et j'avais besoin de savoir

comment les gérer, le plus tôt possible.

Si je fonçais dans le tas, je pourrais en neutraliser la moitié avant de me faire sauter dessus. Mais alors, je risquais d'être mise en miettes par trois loups-garous – pas la fin de combat que j'espérais.

Il n'y avait pas d'autre moyen d'aller de l'endroit où je me tenais à la porte derrière eux à moins que je ne développe soudainement la capacité de voler ou de devenir invisible. Les mythes sur les capacités des vampires mis à part, voler n'était pas une chose que nous pouvions faire. Je me demandais s'il existait un moyen plus discret d'entrer dans la pièce, mais à en juger par la disposition et le passage exigü qui m'avait amenée ici, cela semblait improbable.

Dans quoi je m'étais embarquée ? Je commençais à penser que la première option était la seule possible lorsque je remarquai quelque chose sur le mur à quelques mètres dans le couloir. Je détournai les yeux des hommes et m'enfonçai plus profondément dans l'obscurité.

Accrochée sur le mur se trouvait une boîte argentée. Mon cœur bondit dans ma poitrine. Je ne pouvais pas être aussi chanceuse. J'ouvris le couvercle à charnière et je plissai les yeux pour mieux voir l'intérieur de la boîte. En effet, c'était exactement ce à quoi je m'attendais. Sous mes yeux se trouvaient des douzaines de disjoncteurs, tous avec des étiquettes délavées qui expliquaient jadis la puissance de chaque interrupteur. Je les étudiai et vis un lourd interrupteur noir à deux volets avec le mot « Principal » encore visible.

Je levai les yeux et souris. Peut-être qu'il était temps de commencer à croire en l'intervention divine après tout.

Que l'obscurité soit.

Je basculai l'interrupteur principal vers le bas.

¹ Marque de chips américaine

Chapitre 32

Si je m'étais trouvée dans un nid de vampires, les ténèbres soudaines seraient passées inaperçues. Peut-être y aurait-il eu un « oh, on dirait que les lumières sont éteintes », mais cela ne les aurait pas affectés de manière négative. Ils pouvaient voir aussi facilement dans l'obscurité que dans la lumière, et c'était un cadeau que j'étais heureuse d'avoir hérité du sang de mon père.

D'autre part, les loups-garous ne bénéficiaient que d'une vision nocturne accrue lorsqu'ils étaient sous leur forme de loup. Même à ce moment-là, ils comptaient plus sur les sens de l'odorat et de l'ouïe. Un des inconvénients d'être un loup-garou, sans parler évidemment de la métamorphose mensuelle en loup, c'était que la plupart des capacités acquises sous forme de loups se perdaient sous forme humaine.

La force et le sens de l'odorat demeuraient, ainsi qu'une audition plus vive, mais un loup-garou sous forme humaine ne pouvait pas voir dans l'obscurité. Du moins pas sans une longue période d'ajustement, et c'est ce sur quoi je comptais.

De la pièce principale, un chœur de voix alarmées s'éleva. Des pieds de chaise grincèrent sur le béton et une voix de baryton sembla dominer le vacarme, prenant le contrôle de la panique avant qu'elle ne déborde.

— Simon, dit la voix, vérifie les disjoncteurs. Quelque chose a probablement juste surchargé le système. James, j'ai besoin de toi et d'Hollis à la porte du roi avec moi. Personne n'entre ou ne sort.

— Je ne peux pas voir mes mains, encore moins la porte.

— C'est à un mètre de toi, putain de crétin.

Les doigts dans le nez.

J'écoutais leur agitation alors qu'ils essayaient de s'organiser dans la pièce et j'attendais le moment d'être seule avec Simon.

La discrétion n'était pas la raison pour laquelle Simon le loup-garou avait été engagé pour son travail. Il se traîna dans le couloir avec la grâce d'un éléphant dans un magasin de porcelaine. Si lui ou les autres se doutaient de ce qui les attendait, cela ne se voyait pas. Il était presque en face de moi lorsqu'il perçut ma présence en prenant une inspiration.

Ses yeux se mirent à briller lorsqu'il prit conscience de la situation, et ses lèvres s'entrouvrirent pour donner l'alerte. Je plaquai ma main sur sa bouche, pressant le pistolet contre sa poitrine pour accentuer la menace. Je ne voulais pas que Simon meure. Pour une fois que j'avais de la chance, je n'allais pas y renoncer. J'avais réussi à ne tuer personne jusqu'à présent, et j'espérais que ça allait continuer.

Il commença à paniquer. Un de ses poings partit à l'aveuglette et me frappa dans les côtes. Mon souffle s'échappa dans un sifflement, et avant qu'il ait une chance de balancer son poing de nouveau, je fracassai sa tête contre le mur de pierre et je restai debout au-dessus de son corps effondré, la respiration haletante. Je retins mon souffle jusqu'à ce que j'entende un petit sifflement d'air s'échapper de ses lèvres.

Si on avait été dans une comédie de répétition, le garde responsable en aurait envoyé un autre vérifieur comment allait son collègue, puis un autre encore jusqu'à ce qu'ils soient tous hors circuit. Mais ça n'allait pas être si facile.

Plus tôt, j'avais souhaité être invisible, et maintenant mon souhait était exaucé. J'enjambai le corps inerte de Simon en tenant mon arme toujours prête à l'emploi et j'allai dans la pièce principale.

La scène était tellement ridicule que c'en était presque risible. Les loups-garous, à présent au nombre de cinq, titubaient dans la pièce, les bras tendus, trébuchant sur les meubles et les uns sur les autres. Ils juraient et aboyaient des ordres qui se perdaient dans le vacarme.

— Mon Dieu, Simon ! Pourquoi tu mets autant de temps ? beugla le gardien en chef du coin le plus éloigné de la pièce.

Il était bizarrement grand, de plus de deux mètres, et sa poitrine était aussi large que mon torse était long.

Pourtant, ce n'était pas sa taille qui m'inquiétait le plus, mais son grand calme – il était mécontent, mais pas alarmé. C'est lui qui serait le plus dur à neutraliser si je voulais arriver jusqu'à Marcus. Il ne bougeait pas de sa position, et les autres gardes se tenaient entre lui et moi, m'empêchant d'aller lui régler son compte.

Je sécurisai mon arme et la remis dans ma ceinture. Dans cette obscurité, il ne serait pas intelligent d'utiliser une arme à feu, et jusqu'à ce que je neutralise la majorité des gardes, je ne pouvais pas l'utiliser. Le flash de la balle sortant du canon m'éclairerait et indiquerait l'endroit où je me trouvais. De plus, si j'agissais intelligemment, je n'aurais peut-être pas à l'utiliser du tout.

Les deux premiers étaient faciles à neutraliser. Ils tombèrent aussi rapidement que Simon dans le couloir, chacun d'entre eux ayant été étranglé avant de pouvoir crier. J'allais devoir remercier Keaty de m'avoir appris cette prise particulière. La plupart des techniques que je connaissais étaient mortelles, mais cette technique se révélait être une excellente solution, silencieuse et bénigne, pour éviter de briser des nuques.

Il ne restait que deux des cinq gardes, donc je n'avais plus l'avantage de la cacophonie des voix pour masquer mon approche. Je me déplaçai silencieusement à travers les ténèbres vers les deux gardes près de la porte verrouillée – James et Hollis. James descendit rapidement, comme les autres, mais quand j'essayai d'attraper Hollis, mes bras se refermèrent sur du vide. Il avait échappé à ma prise avec une vitesse et une grâce surprenantes. Il se tourna vers moi, incapable de me voir, mais conscient de ma position, et son coup de poing atterrit carrément sur ma clavicule.

Ce coup fut plus douloureux que celui de Simon et je ne pus retenir le cri de douleur qui s'échappa de ma gorge. La féminité du son dut le surprendre, car le prochain coup de Hollis fut hésitant et atterrit au-dessus de mon épaule.

— Une fille ?

Hollis semblait inquiet.

— Je m'en fous si c'est un bébé, crétin. Fais attention ! Une fille est tout aussi capable de te tuer. Pense à la reine.

Maintenant qu'ils savaient que j'étais là, je ne voyais plus l'intérêt d'agir avec subtilité. J'attrapai à nouveau la tête de Hollis. Il regardait pile en face de mon visage, mais ses yeux étaient flous, il ne vit pas ce qui était devant lui jusqu'à ce que je grogne.

Le son de mon grognement était déchirant et effrayant même pour moi. C'était le grondement d'un animal qui ne connaissait pas la peur, un bruit d'avertissement caverneux et presque enragé. Ses yeux s'élargirent et sa bouche se relâcha. Il essaya de s'éloigner, mais ma prise était ferme et inflexible. Il ne m'échapperait plus. Désespéré, Hollis attrapa mes bras, griffant ma peau. Je lâchai un grognement encore plus profond. Le grand garde sortit du fond de la pièce, et je raffermiss ma prise sur Hollis, utilisant un bras pour le tenir par le cou pendant que je sortais mon arme et enlevais la sécurité. Je la pointai sur le gardien en chef qui n'était qu'à quelques mètres de nous.

Hollis devint mou et je le laissai tomber par terre. À présent, j'étais seule avec André le Géant. J'avais eu de la chance de trouver le disjoncteur, alors j'imagine que c'était trop demander de faire du plus effrayant, du plus gros enfoiré de la pièce, une cible facile. Si j'avais été capable de le neutraliser en premier, je serais maintenant en train d'effectuer des pas de danse vers la chambre de Marcus.

Au lieu de cela, je levai mon arme d'une soixantaine de centimètres et je la pointai sur son abdomen. Bon sang, ce type était énorme.

Sa vision s'était adaptée à l'obscurité, parce qu'il me regardait désormais droit dans les yeux.

— Je te connais, dit-il, sans crainte dans la voix malgré les corps inertes qui jonchaient le sol autour de nous. Tu es la nouvelle compagne de Lucas. Tu es la fille qui cause tous ces problèmes.

— Je ne pense vraiment pas être la raison pour laquelle Marcus et Alexandre Peyton tentent de prendre le contrôle de cette ville.

— Ah non ?

J'espérai que la lueur d'incertitude dans mes yeux passerait inaperçue, parce que son calme me rendait de plus en plus nerveuse malgré mon arme pointée sur lui. Il s'avança et je chargeai une autre balle dans la chambre.

— Que crois-tu accomplir en tuant Marcus ? Penses-tu qu'il est le seul qui vous menace toi et ton roi ? Suis mon conseil, « princesse »...

Ce mot n'avait jamais paru aussi condescendant.

— Reste à l'écart de la vie de Lucas. Reste loin des grands chiens.

— Je ne suis pas là pour Marcus. C'est juste un bonus.

— Ah.

Le son était dénué d'humour.

— Tu es ici parce que Peyton veut que tu sois ici.

— Vous vous attendez à ce que je croie que quelqu'un comme vous sait quoi que ce soit du plan d'Alexandre Peyton ?

Je reculai, mais il continua à avancer. Impossible de ne pas remarquer sa lente progression, même si ses mouvements étaient presque imperceptibles ; je stabilisai mes mains et levai mon pistolet de quelques centimètres, pour qu'il soit exactement au niveau de son sternum.

— J'en sais plus que ce que tu peux imaginer.

Sa voix me dit le contraire. La bravade avait disparu, remplacée par une incertitude tremblante. J'avais frappé juste. Il ne savait rien des plans de Peyton.

— Tu ne sais rien, dis-je.

Il grogna et s'avança pour réduire l'espace qui nous séparait.

Je lui tirai dessus.

J'aurais peut-être accepté de l'écouter s'il avait prétendu connaître le plan d'action de Marcus, parce que c'était possible que l'alpha ait pu lui faire confiance. Mais je ne croyais pas une seconde que Peyton laisserait un loup-garou, même le chef des gardes, être au courant de son vrai programme. Je doutais que Marcus lui-même ne connaisse les détails de ce que Peyton avait en tête.

Si tout cela avait vraiment fait partie de son plan, le vampire aurait voulu que je me trouve ici pendant la nuit au moment où il pourrait me tuer seul. Il aimait

tellement être le centre de l'attention qu'il n'aurait pas voulu que ça passe inaperçu, et il n'aurait pas voulu le manquer. Personne à part moi n'avait prévu d'ouvrir les portes de la chambre à coucher de Marcus au milieu de l'après-midi.

Enfin seule, je donnai un coup sec contre la porte qu'ils étaient censés garder.

— Petit cochon, petit cochon, laisse-moi entrer.

La porte était fermée de l'intérieur et, à travers le bois, j'entendis quelqu'un se dépêcher. Puis la porte s'ouvrit brusquement et je reculai en titubant presque sur l'un des corps immobiles sur le sol.

Marcus se tenait au bord d'un lit, cul nu, avec un fusil pointé sur moi. Après avoir neutralisé neuf gardes non armés, je ne m'attendais pas à ce que quelqu'un ait une arme. On se fixa du regard d'un bout à l'autre de la pièce, et mon cœur rata un battement lorsque j'entendis le clic du chien de fusil retentir.

— Ravi de vous revoir, Mlle McQueen. Dommage que vous ne puissiez pas rester.

Il visa ma poitrine et tira.

Chapitre 33

Soit je rêvais encore, soit j'étais morte.

J'étais allongée dans mon lit, nue. Un enchevêtrement de draps doux comme du beurre qui sentait le lin séché au soleil me couvrait encore sous la taille et un bras d'homme couvrait mes seins. Je me frottai le visage contre un oreiller duveteux, respirant l'odeur du soleil qui me faisait pleurer les yeux.

Lucas, nu à côté de moi, ouvrit les yeux et plongea ses iris bleus dans mes yeux bruns.

— Je ne suis jamais venue ici, murmurai-je.

Il essuya une larme de mon œil.

— Du rose ?

— Oui.

— Hmm.

J'eus un mouvement de recul lorsqu'il mit son pouce dans sa bouche.

— Du sang ?

— Oui.

— Où es-tu, Secret ?

« Où », pas « qui ». Sa question me surprit.

— Pas ici.

Il me rapprocha de lui et ma peau explosa de chaleur le long de la ligne où nos corps se touchaient. Il enfouit ses doigts dans mes cheveux et rapprocha mon visage du sien.

— Tout cela est réel, me dit-il.

— Non.

— Tu es en train de mourir.

— Je le suis ?

Je détestais les rêves. Surtout quand je savais que je rêvais, mais que je ne pouvais pas faire ce que je voulais. Je l’embrassai et j’essayai de repousser ma conscience pour pouvoir rester nue dans le lit à ses côtés. Ses mains glissèrent jusqu’au bas de mon dos et il me rendit mon baiser avec une vigueur renouvelée.

Puis il sembla se rendre compte de ce que nous étions en train de faire et s’éloigna de moi. Nous nous arrêtons toujours avant que les choses amusantes ne commencent.

— Secret, concentre-toi.

— J’étais concentrée, là.

Mes yeux étaient fermés, ma bouche traînait dans son cou.

— Non. Tu dois me dire où tu es.

J’embrassai sa clavicule, l’effleurant de mes dents.

— Je suis avec toi.

Il commençait à être frustré, je m’en rendis compte par la lourdeur de son soupir.

— Tu es en train de mourir.

— Tu es en train de me tuer, plaisantai-je.

Avant que je puisse faire un autre trait d’esprit, mon estomac se tordit et une douleur brûlante me traversa. La souffrance fut d’abord lancinante, et je laissai échapper un gémissement. Je baissai les yeux et je vis les draps couleur crème virer au rouge.

— Comme ma robe de mariée.

Je me mis à tousser violemment, expulsant un objet dur de mes entrailles qui cogna contre mes dents. Lucas mit ses doigts entre mes lèvres pour en tirer une balle.

Lorsque j’examinai mon propre corps, sous mes côtes, je vis un trou béant d’où le sang débordait. La douleur me secouait comme des vagues enragées secoueraient un navire en mer, et mon souffle était aspiré de mes poumons. Je le regardai, demandant de l’aide.

— Lucas ? Pourquoi ?

Il m'attrapa le visage pour m'empêcher de regarder le sang.

— Bon sang, où es-tu ?

Je criai en retour, mais seulement parce que j'avais l'impression d'être déchirée de l'intérieur.

—Le Orph-Orph-pheum.

Je commençai à trembler, mes dents se mirent à claquer.

— Lucas ?

Je le regardai à travers des larmes roses qui me coulaient sur le visage pendant que je me battais pour respirer.

— Je suis vraiment désolée. J'aimerais être avec toi.

— Tu le seras.

— Je suis en train de mourir.

Et puis il disparut, me laissant seule dans une mare de sang qui s'élargissait. La douleur traversait tout mon être et je savais que je ne rêvais plus.

— Elle revient à elle, déclara Marcus.

Je sentis des doigts se retirer et je réalisai qu'ils avaient été dans mon corps. Un bruit plaintif et pitoyable retentit dans l'air. Il provenait de moi.

La brume rouge qui me brouillait la vue s'évapora, m'autorisant à voir un plafond bas dans une pièce mal éclairée. Tout me revint en minuscules éclats. L'Orpheum, les gardes, Marcus et l'arme à feu.

Un autre sanglot d'agonie s'échappa de ma gorge. D'instinct, je tâtonnai à la recherche d'une arme, mais mes mains ne rencontrèrent que le vide et quand j'essayais de les déplacer, elles étaient plus lourdes que des ancres. Je pouvais à peine les soulever du sol. Comme dans mon rêve, ma cage thoracique avait été perforée. Je n'avais pas besoin de voir le trou laissé par la balle pour savoir qu'il était là ; j'avais l'impression que quelqu'un me déchiquetait de l'intérieur. La chevrotine avait dû causer de nombreuses blessures, mais c'est la seule dont j'avais conscience. J'essayai de respirer profondément, mais cela eut pour conséquence de me faire cracher frénétiquement. Seul le côté gauche de ma poitrine s'était soulevé lorsque j'avais essayé, et la pression sur le côté droit était

tellement forte qu'elle me donnait l'impression que mon corps était en train de s'enfoncer sur lui-même. Je gémis, mais même ça, c'était douloureux.

Marcus apparut, toujours nu, debout au-dessus de moi, une expression de triomphe sur le visage.

— Tu saignes lentement. Tu as été inconsciente pendant des heures.

Pendant tout ce temps, il n'avait pas pu trouver de robe de chambre ?

Je réalisai soudain quelque chose. Des heures ?

— N-nuit ?

Prononcer ce petit mot avait été pire que toutes les tortures que j'avais pu endurer. Ma gorge était à vif, et même si chaque inspiration me brûlait comme un cocktail blitzkrieg, je ne pouvais pas arrêter ma respiration haletante.

— Oh, même à l'orée de la mort, elle est intelligente, dit une autre voix.

Cette voix était plus familière que celle de Marcus, elle gela mon corps et transforma mes os en glace. Non. Pas ça.

— Son sang sent délicieusement bon, n'est-ce pas ?

— Non.

Je ne pouvais même pas respirer sans avoir envie de m'évanouir, mais j'essayai quand même de m'asseoir. Des points de lumière blanche se mirent à danser devant mes yeux, et une vague de nausée me força à me rallonger. Chaque centimètre de mon être vibrait et répercutait une houle de douleur chaude et liquide, comme un pouce qui pulse après avoir été frappé par un marteau.

— Non.

— Elle est catégorique, non ? Apparemment, ce n'est pas la nuit. Est-ce que je retourne à ma sieste, alors ?

Le vampire riait comme si cette situation était la plus drôle qu'il ait jamais vécu. Son visage apparut au-dessus de moi.

Je clignai des yeux plusieurs fois pour être sûre que c'était vraiment Peyton. Il n'avait pas vieilli depuis six ans, ce qui était prévisible, mais il y avait quand même quelque chose de différent chez lui. Ses cheveux étaient d'une couleur rouille terne et tombaient en vagues autour de son visage. Il me regarda avec de

doux yeux bruns qui reflétaient le rire de sa voix. Lorsque Peyton avait été changé, il n'avait probablement que seize ou dix-sept ans. Il avait le visage d'un garçon sur le point de devenir un homme, bloqué entre deux âges pour toujours.

Il était charmant, avec une rondeur juvénile dans ses traits. Le contraste entre la pâleur de sa peau et ses cheveux cuivrés le rendait angélique. C'était son sourire qui gâchait tout et révélait le diable en lui.

Il m'enjamba, plaçant un pied de chaque côté de mon corps, et s'accroupit sans s'agenouiller pour ne pas que mon sang tache son pantalon.

— Secret, ça fait un bail, non ?

— Pas.

Mes lèvres tremblèrent, et j'essayai à plusieurs reprises d'inspirer profondément pour finir la phrase.

— Assez.

Une nouvelle sensation envahit mon corps, remplaçant mon tourment par un néant froid.

— Longtemps.

— Haha !

Il me donna un aperçu de la situation.

— Je suis heureux que Marcus et sa reine se soient abstenus de t'achever avant la tombée de la nuit.

Il caressa mon flanc blessé et je poussai de nouveau un cri.

— Très heureux.

Peyton avait toujours aimé jouer avec sa nourriture. C'était l'une des choses qui lui avait causé de graves problèmes avec le Conseil avant qu'il ne devienne un renégat. Son idée du « jeu » s'inscrivait plus dans la lignée des pratiques du Marquis de Sade que dans celle des activités sportives et récréatives. J'étais sur le point de me vider de mon sang sur un sol en béton, et bizarrement, je n'étais toujours pas d'humeur à me faire pénétrer par un sadique. Surtout pas avec une blessure béante à la poitrine qui n'attendait que d'être explorée.

— J'étais curieux de savoir ce qui t'avait amenée ici en plein jour, mon petit dhampir¹. Mais la reine de Marcus a été capable de me fournir des informations

éclairantes.

Son regard s'attarda sur mon corps.

— Il semblerait que la reine en sache beaucoup à ton sujet, Mlle McQueen.

Quand il me regarda, la méchanceté dans ses yeux brilla comme la joie d'un enfant. Puis il jeta un coup d'œil sur le côté et fixa quelqu'un d'autre.

— N'est-ce pas, Mme McQueen ?

Pendant qu'il parlait, j'avais commencé à dériver, le brouillard de l'inconscience me submergeait à nouveau, me préservant de la douleur insupportable que je ressentais lorsque j'émergeais de mon demi-coma. J'eus à peine le temps de me demander pourquoi il était passé de mademoiselle à madame, que quelqu'un enfonça profondément son pouce dans ma blessure par balle. Je hurlai, à la grande joie de Peyton, mais le son se démantela dans ma gorge et mes poumons ravagés, et je sifflai en bégayant. En découvrant qui était la reine, celle à qui il s'était adressé en lui donnant mon nom, je n'aurais pas pu dissimuler ma stupeur même si j'avais été totalement indemne.

Agenouillée à côté de moi, aussi nue que son compagnon Marcus, se tenait une belle femme d'environ quarante ans, avec des cheveux aussi frisés que les miens. Seulement, les siens étaient de la couleur brun foncé héritée de mon grand-père. Son père.

— Maman ?

Elle avait l'air plus âgé qu'elle ne l'était sur les photos que j'avais vues d'elle, et beaucoup moins jovial. Mon regard passa de son visage froid au doigt qu'elle avait enfoncé profondément dans ma chair, son ongle grattant l'os de ma côte.

— Maman.

Puis je me mis à crier de plus belle.

¹ Demi-vampire, moitié humain, moitié vampire

Chapitre 34

— Mercy¹, peut-être pourriez-vous un peu vous montrer à la hauteur de votre nom, *non*² ? On a failli la perdre, cette fois.

— Un peu de douleur ne la tuera pas. C'est un monstre.

— Nous sommes tous des monstres ici, Mercy, dit Peyton en riant encore.

Lorsque j'émergeai, ma respiration était tellement rauque et irrégulière que si je n'avais pas été réveillée pour l'entendre, j'aurais pensé qu'elle avait complètement cessé.

Je compris tout à coup pourquoi ils continuaient à mettre leurs mains dans ma blessure. Ce n'était pas seulement pour m'infliger de la douleur ou pour le plaisir que cela leur procurait. J'avais gardé mes capacités naturelles de guérison, ce qui expliquait pourquoi une seule entaille était restée ouverte tandis que les autres avaient disparu. Y replonger continuellement la balle était un moyen de m'empêcher de guérir.

Le doigt de ma mère n'était plus à l'intérieur de ma plaie, la moindre gentillesse m'emplissait de reconnaissance.

Peyton était toujours au-dessus de moi, tapotant mon visage pour me ramener à la conscience.

— Ils vont vous arrêter, dis-je, mais la menace perdit tout son poids quand mon corps se mit à trembler et me fit claquer des dents.

— Qui ? Le Tribunal ? Oui, je peux voir qu'ils ont vraiment essayé de m'avoir. En t'envoyant seule.

Il toucha ma joue.

— Ce n'était pas ma mort qu'il voulait. C'était la tienne. S'ils me voulaient

mort, je serais mort.

Je fermai les yeux, incapable de continuer à regarder son sourire suffisant et victorieux. Il se trompait. Il ne pouvait pas avoir raison. J'étais là parce que Sig croyait que je pouvais y arriver, même s'il s'était trompé. Ils ne voulaient pas me tuer.

Enfin, Juan Carlos voulait que je meure, mais il ne représentait pas la majorité des voix.

Non, ce n'est pas comme ça que Sig aurait voulu que je me retire. Je ne pouvais pas le croire, pas après tout ce que j'avais fait pour lui et le Conseil. Le Tribunal me devait quelque chose de mieux qu'une mort entre les mains d'Alexandre Peyton.

— Faux, insistai-je.

Il me tapota à nouveau la joue, mais cette fois c'était plus une gifle.

— Tu gardes une foi stupide dans le Tribunal même quand il est clair qu'ils te laissent mourir. Tu n'es pas l'un d'entre eux. Ils se fichent que tu vives ou que tu meurs. Tu n'as aucune valeur à leurs yeux. Tu ne manqueras à personne.

D'un coin de la pièce, j'entendis ma mère rire.

— J'aurais dû te tuer quand tu es née. Je ne sais pas pourquoi je t'ai donné à mon idiote de mère.

L'entendre être aussi méprisante à l'encontre de la femme qui l'avait élevée et avait accueilli son enfant non désiré, la femme qui avait été la seule lumière de gentillesse dans mon enfance, mit le feu à l'étincelle de colère qui m'habitait. La rage me détourna temporairement de la douleur.

— Pas encore morte.

Ma vision devint floue et je faillis m'évanouir avant de résister à l'envie de retomber dans les marées sombres de l'inertie. Si je ne trouvais pas en moi la force de me défendre, je mourrais ici et ne deviendrais rien de plus qu'un souvenir qui s'estomperait dans l'esprit de ceux que j'aimais.

Je ne savais pas si j'aimais Lucas ou si j'aimais Desmond. Je ne savais pas ce que Calliope voulait dire en prédisant que je serais à nouveau au centre d'un triangle amoureux, ou si j'aimais qui que ce soit. Ce que je savais, en revanche,

c'est que si je saignais à mort sous l'Orpheum, je n'aurais jamais l'occasion de comprendre qui j'aimais. Je ne reverrais jamais Keaty et je ne me tiendrais plus jamais à côté d'Holden dans ma minuscule cuisine.

Je ne courrais jamais plus dans les bois de la propriété de ma *grand-mère*, et je ne sentirais plus l'attrait doux et acéré de la pleine lune dans mon sang.

Si je ne me défendais pas maintenant et que plus aucune part de mon être ne souhaitait vivre, je ne ferais plus jamais rien du tout.

Avec ma mère à l'autre bout de la pièce et Peyton occupé à me dire à quel point j'importais peu, mon corps avait commencé à se battre contre la blessure. Une souffrance inouïe s'empara de moi : les muscles se ressaisirent, le sang coagula là où il avait coulé librement et petit à petit la balle fut expulsée, jusqu'à ce qu'elle tombe silencieusement dans une mare de mon sang en train de se figer. La plaie de surface était plus lente à guérir, mais je pouvais la sentir se recoudre, pore par pore, en un ensemble à nouveau lisse. J'étais, pour une fois, heureuse d'être autant couverte de sang. Ils ne remarqueraient pas tout de suite que je ne saignais plus.

Le destin me souriait. Si je n'avais pas amené Brigit à Calliope, j'aurais peut-être évité ce gâchis, mais je ne me serais pas nourrie. Le sang que j'avais bu chez Calliope était probablement la seule chose qui m'avait empêchée de mourir, et à présent il chantait à travers mon corps, brûlant tout sur son passage, dégageant une énergie phénoménale au fur et à mesure qu'il me traversait.

Chaque partie de moi était sensible et hyper consciente. Je me sentais de nouveau entière, plus éveillée, et je pouvais mieux apprécier ma situation.

Maintenant que mes sens n'étaient plus accaparés par le trou béant sur mon flanc, je réalisai qu'il y avait quelque chose de dur dans le creux de mon dos juste là où Lucas m'avait touchée dans mon rêve. Il me fallut une fraction de seconde pour réaliser que c'était mon deuxième pistolet.

Ils avaient dû me traîner dans la chambre après que Marcus m'ait tiré dessus, parce que s'ils m'avaient soulevée, ils ne l'auraient pas manqué. Ils avaient retiré la lame et les balles de mes bottes, mais ils ne m'avaient pas retourné pour chercher une seconde arme. Tout ce que j'avais à faire maintenant, c'était

attendre le bon moment. Bientôt, Peyton cesserait de me rabaisser, se fatiguerait de jouer et voudrait se nourrir, ce qui serait plus facile si j'étais assise.

Et là, ce serait à moi de jouer.

Jusqu'à là, il fallait que je me concentre sur ce qu'ils disaient et agisse comme si ma douleur me maintenait au bord du délire.

— Pas encore morte, répétais-je, cette fois un peu plus fort.

— Elle tient beaucoup de vous.

Marcus rit. Mercy ne sembla pas trouver ça drôle.

— Elle n'est en rien comme moi.

— Tu as raison, dis-je à voix basse, mais assez fort pour qu'ils l'entendent tous. Dieu merci.

— Dieu ? Tu penses que Dieu a quelque chose à voir avec une abomination comme toi ?

Sa colère était palpable. Difficile de me mettre à sa place, mais je pouvais essayer de reconstituer le puzzle d'après ce que je savais de son histoire. J'étais un rappel vivant et respirant de son premier amour, d'un temps plus innocent, et un rappel constant de sa mort. Je lui faisais penser à lui avec la couleur de mes cheveux et l'infection de mon sang. Tout chez moi faisait du mal à Mercy McQueen, lui rappelait des souvenirs dont elle ne voulait pas, et sa fureur l'aveuglait et la rendait faible.

Apparemment, j'étais la plus grande faiblesse de ma mère, mais pas dans le sens le plus courant. Ce n'était pas son amour pour moi qui la rendait faible ; c'était sa haine.

— Je pense...

Je fis semblant de haleter.

—... que Dieu t'a testée et que tu as échoué.

Je ris, un rire court et impitoyable.

Personne d'autre ne sembla comprendre l'humour de ce que je venais de dire.

— Si vous ne l'achevez pas bientôt, je le ferai pour vous, déclara Mercy à Peyton.

— Ce ne sera pas nécessaire.

Ses mots étaient polis, mais son ton était chargé de menaces. Le visage de Mercy, la belle physionomie que la génétique avait bien voulu m'accorder, comprenait ce qui n'était pas dit, et elle s'assit à côté de Marcus.

— Bon chien, dis-je.

Cela la fit presque bondir à travers la pièce, mais Marcus l'attrapa et la maintint en position assise.

— Ah...

Peyton reporta son attention sur moi.

— La Secret que je connais et que j'aime est encore là.

— Secret, souffla Mercy, son ton incrédule. C'est quoi ce nom, Secret ? Qui donne ce genre de nom ?

— Toi. Tu l'as dit à *grand-mère* dans ta lettre.

— Je ne lui ai pas dit de *t'appeler* Secret.

— Tu lui as dit au sujet de l'enfant de « garder son secret ». *Grand-mère* ne pouvait penser à rien d'autre, et elle l'a pris littéralement.

La phrase était plutôt longue, alors je toussai à la fin pendant plusieurs secondes, puis je gémis.

— Cette vieille sorcière.

— Comme si tu avais pu faire mieux.

— J'allais t'appeler Harmony.

Je ris si fort que ça les prit tous de court. Même Peyton était perplexe.

— Je pense que Secret me correspond un peu mieux quand on y réfléchit.

— Ça m'est égal. Je ne pense pas à toi. Il a raison. Tu ne manqueras à personne quand tu seras morte, pas même à ta mère.

— Je n'ai pas de mère.

— J'aimerais tellement que ce soit vrai.

— Aussi touchante que soient ces retrouvailles familiales, nous interrompit Peyton en levant les yeux au ciel, Mlle McQueen junior et moi avons des choses à régler, et je préfère qu'on s'y mette tant qu'elle est encore assez courageuse pour vraiment en profiter.

— Tu m'as mordue une fois, dis-je en vrillant mes yeux dans les siens.

J'espère que tu t'en souviens bien, car cela ne se reproduira plus.

Une note de défi avait durci mes mots, et je comptais sur lui pour saisir la balle au bond.

— Tu sembles très sûre de toi.

— On se fiche de ce que je pense, n'est-ce pas ?

Je ne faisais plus semblant de souffrir, mais personne ne paraissait le remarquer. La tension entre le vampire roux et moi n'allait pas tarder à atteindre un pic. Pour un spectateur extérieur, je devais avoir l'air profondément dépassé, et ma mort devait sembler imminente.

Mais j'avais appris, il y a longtemps, aux mains de ce même vampire, qu'aucune mort n'était certaine à cent pour cent. Rien ne serait fini tant que l'un de nous n'était pas réduit en cendres et que l'autre avait un pouls.

Et je comptais toujours avoir un pouls quand tout aurait été dit et fait.

Quant à Peyton, je ne me souciais plus de ce que le Tribunal voulait. Il allait mourir ce soir.

— Tu penses que tu peux me tuer ? dis-je avec un ricanement provocateur. J'aimerais te voir essayer.

— Insolente !

Plus je parlais, moins il avait d'humour. J'arrivais à l'atteindre, et c'est là-dessus que je comptais.

Peyton saisit une pleine poignée de mes cheveux et s'en servit pour me relever alors qu'il était debout. Après avoir été étendue sur le sol pendant aussi longtemps, il me fallut un moment pour trouver un équilibre, et c'est alors qu'il se précipita vers ma gorge. Je pris alors une décision en espérant que ce soit la bonne.

Au lieu d'échapper à Peyton, je tirai le pistolet de l'arrière de mon pantalon et je le pointai dans la direction opposée. Alors que les crocs du vampire perforaient mon artère, je commençai avec un chargeur complet et j'en vidais la moitié dans la tête de Marcus Sullivan. Je tournai les yeux un instant pour le voir tomber aux pieds de ma mère, la surprise encore gravée sur son visage.

— J'imagine que tu n'es plus la reine maintenant, salope.

[1](#) En plus d'être un prénom, « Mercy » signifie « pitié », « miséricorde » en anglais

[2](#) En français dans le texte

Chapitre 35

Au moment où ma mère réalisa que Marcus était vraiment mort, j'eus l'impression qu'une douzaine de choses arrivaient en même temps. Trop d'événements se produisirent simultanément pour que mon cerveau puisse en traiter la plus grande partie, et ma vision commença à tourbillonner.

Je pointai le pistolet sur ma mère, mais avant que je puisse tirer, Peyton, aucunement découragé par les coups de feu précédents, enfonça ses crocs plus profondément dans mon cou. Ses dents plongèrent plus loin, il avait dû couper un nerf parce que mon bras entier devint mou et ma main s'ouvrit malgré moi. Le pistolet percuta le sol, me laissant désarmée et impuissante. Les mains de Peyton bougèrent dans mon dos, et il profita de ma faiblesse pour me renverser en arrière d'une manière qui aurait semblé romantique s'il n'avait pas été pas en train de sucer mon sang.

En roulant les yeux, je pouvais voir l'antichambre vide et je me demandai, pour la première fois, ce qui était arrivé aux gardes inconscients. Le cadavre montagneux du garde en chef était toujours affalé sur le sol, mais les autres n'étaient plus là. Je ne voulus pas m'attarder trop longtemps sur ce qu'il était advenu des loups-garous qui n'avaient pas réussi à protéger leur alpha et son partenaire vampire. Ma mère ne me laissa pas le temps de réfléchir davantage à leur absence, elle laissa échapper un hurlement empli de détresse et se jeta sur Peyton et moi.

Dans son court vol à travers la pièce, ses mains se transformèrent. Ses doigts se disjoignirent, se tordirent et ses os se déplacèrent avec des bruits de craquements écœurants que je perçus malgré ses cris. Ses ongles s'allongèrent et

devinrent des griffes. C'était avec ces appendices déformés qu'elle tenta de m'attaquer du haut du dos de Peyton. Ces mains monstrueuses, que je connaissais parfaitement, étaient les mêmes que celles qu'elle avait enfoncées dans mon cou cette nuit-là au Chameleon.

Leur poids à tous les deux nous projeta sur le sol. Peyton était bloqué dans sa frénésie alimentaire, comme un requin affolé par l'odeur du sang : il était accroché à mon cou, me tuant lentement une gorgée après l'autre.

Ma mère hurlait et grognait, griffant tout ce qu'elle pouvait atteindre. Le dos de Peyton était déchiré en rubans sanglants, mais il ne semblait plus conscient de rien d'autre que de sa soif de sang.

Des points de lumière apparurent devant mes yeux, et ils dansèrent et brillèrent tout autour de la pièce. Un coup de ma mère me frappa au visage, et ses griffes ouvrirent la peau de ma joue, mais j'étais sous le choc d'avoir perdu autant de sang. C'était comme si quelque chose d'humide et de venteux me piquait le visage.

— Tu l'as tué ! Tu l'as tué ! Tu l'as tué !

Ses mots formaient un méli-mélo, elle les répétait encore et encore jusqu'à ce qu'ils n'aient plus aucune signification, et qu'elle soit en train d'émettre des bruits impuissants et douloureux.

J'ouvris la bouche pour lui envoyer une répartie, mais des bulles et un bruit de gargouillis sortirent de ma gorge à la place. Si je ne pouvais plus être insolente, cela voulait dire que je n'avais plus beaucoup de temps. Quoique, si je pouvais encore penser à être insolente, peut-être que je n'étais pas encore une cause perdue.

Alors que ma vision commençait à s'estomper et que mon ouïe devenait plus mince, je jurai avoir entendu quelqu'un crier mon nom.

— Secret !

On aurait dit Lucas.

Cela devait être le signe que le temps m'était compté. Les hallucinations ne pouvaient rien signifier de bon.

— Secret !

Cette fois, plus fort, plus proche, plus catégorique. Cela semblait trop réel pour que je l'ignore, mais avec un vampire de trois cents ans accroché à mon cou, je n'avais pas le luxe de me tourner pour regarder.

En roulant les yeux sur le côté, il me sembla voir un grand groupe de personnes se presser dans la pièce.

— Huhhhh.

J'essayais de dire « Salut » dans une dernière tentative de faire preuve de mon humour lunatique, mais je ne laissai échapper qu'une sorte de râle agonisant.

— Oh, ajoutai-je, quand je réalisai que les mots n'étaient pas ceux que j'attendais.

Des grognements retentirent dans la pièce, mais plus masculins que ceux de ma mère.

— Attrape le loup.

Cette voix était si familière que mon pouls s'accéléra de soulagement, ce qui poussa Peyton à se cramponner plus fort.

— Hol...

Je cessai d'essayer de parler et poussai un cri quand Peyton enfouit son visage dans la blessure ouverte de mon cou, et que ses dents frôlèrent mon os.

Holden bougeait plus vite que les loups-garous et il était déjà en train de saisir Mercy avant que Dominick, Desmond et Lucas n'aient franchi l'antichambre. Lucas continua de grogner en avançant et tomba sur l'amalgame de souffrance qui grouillait au-dessus de moi. Tous les quatre s'étaient déplacés si rapidement que j'étais seulement à moitié prête à accepter qu'ils étaient réels.

Avec Desmond et Lucas si proches, je m'attendais à pouvoir sentir leurs goûts, mais ce n'était pas le cas et ça me glaça le sang.

Lucas passa devant Holden, arracha ma mère de la pile et la lança sur le mur du fond, d'où elle s'effondra sur le sol, en tas, sans bouger. Desmond et Holden essayèrent de me débarrasser de Peyton sans succès. Il m'avait mordue jusqu'aux os et ne montrait aucun signe de relâchement.

Je levai les yeux et les fixai sur ceux de Desmond, et à ce moment-là, tout le tableau se figea. Son regard était tellement plus tourmenté qu'il ne l'avait été la

nuit au club. Son expression me fit penser que je devais être morte, parce que personne ne te regarderait comme ça s'il y avait de l'espoir. Malgré le fait que nous nous regardions droit dans les yeux, il était en train d'abandonner. Il avait l'air vaincu, écrasé et totalement désespéré. Ça brisa quelque chose en moi.

— Non.

C'était le seul mot que j'étais capable de prononcer, peu importe la gravité de la situation. Mes sourcils se froncèrent et j'essayai de secouer la tête, mais je ne pus le faire pour des raisons évidentes.

— Non.

Ma voix était peut-être ténue, mais l'expression de mon regard était explicite.

Desmond relâcha la respiration qu'il retenait et se retourna vers Holden et Peyton. Holden utilisait toute sa force pour arracher Peyton, et je pouvais sentir la peau de mon cou se déchirer et se séparer des os pendant qu'ils se débattaient. S'ils continuaient comme cela, mon cou serait complètement lacéré au moment où ils réussiraient à l'enlever de là.

— Tu ne dois pas le tirer comme ça.

Une voix féminine sonna avec un accent non identifiable. C'était un accent familier, mais je ne pouvais pas le replacer.

— Il est attaché à elle. Si vous continuez, vous ne réussirez qu'à tuer votre amie métisse.

Lucas recula, mais Holden était moins complaisant.

— Gardien.

Cela fut dit sur un ton d'avertissement qui portait le poids d'un ordre. Elle s'adressait à Holden par son titre, son rang inférieur, ce qui impliquait qu'elle était supérieure à lui.

— Vous allez lâcher le hors-la-loi, je vous le garantis.

Holden hésita, mais il lâcha Peyton. Ce fut seulement à ce moment-là que Peyton sembla prendre conscience qu'il y avait quelqu'un d'autre que moi dans la pièce avec lui. Il détacha sa mâchoire et releva la tête pour regarder autour de lui. Son visage était taché et dégoulinait de mon sang.

— Ew, dis-je.

La salle se mit à tourner, et je me demandai comment tout le monde avait réussi à rester debout. J'essayai de lever la main pour couvrir ma gorge, mais aucun de mes membres ne faisait ce que je voulais. Paralysée par la perte de sang, je ne pus rien faire d'autre que rester là et regarder le théâtre de l'absurde se dérouler autour de moi.

Une nouvelle personne vint se placer au-dessus de moi. Elle avait une peau dorée et des cheveux épais, blond couleur paille, et des yeux si verts que je pensai qu'elle était à moitié chat. Ses yeux la trahissaient, ils étaient trop calmes et tranquilles pour être vraiment humains. Ingrid. La servante humaine de jour de Sig.

Elle me lança un regard appréciateur, sembla satisfaite que je sois encore parmi les vivants et se tourna vers ceux qui étaient dans la pièce avec elle. Claquant deux fois des doigts, elle désigna le vampire hagard qui était sur moi.

— Alexandre Peyton, vous êtes réquisitionné par le Tribunal des vampires et détenu dans le cadre d'une enquête. Vous serez puni pour avoir abandonné les lois du conseil et pour avoir tenté d'exposer les secrets de la société vampire au grand public. Reconnaissez-vous et acceptez-vous cette décision ?

Il lui grogna dessus. Je n'avais jamais vu une humaine s'adresser à un vampire d'une manière aussi cavalière et condescendante. Ingrid croyait manifestement n'avoir aucune raison de craindre Alexandre Peyton et le lui faisait clairement comprendre.

— Je prends votre absence de réponse comme un assentiment. Vous le paierez cher si l'animal de compagnie du Tribunal ne survit pas. Sig est particulièrement friand de la métisse. Il n'appréciera pas qu'elle meure.

Elle pencha la tête sur le côté. L'expression sur son visage était celle d'un érudit de Harvard parlant à un chiot insolent qui venait de pisser sur son tapis.

Derrière elle, un groupe de Gardiens avança vers nous. Ils me laissèrent tomber sur le sol dur en béton, ils écartèrent Peyton de moi. Il commença à se débattre comme un poisson sur un hameçon quand il se rendit compte qu'Ingrid ne parlait pas dans le vide.

— Emmenez-le au Tribunal, dit-elle d'une voix monotone et ennuyée.

Quand ils l'eurent sorti de la pièce, elle me regarda à nouveau, puis jeta un coup d'œil aux trois loups-garous restant et au Gardien, Holden.

— Quelqu'un devrait peut-être lui donner du sang. Elle n'a pas l'air bien. Je suppose qu'elle ne sera pas trop difficile, compte tenu de sa situation.

Ce qu'elle voulait dire, c'est que n'importe quel vampire en bonne santé aurait carrément rejeté le sang de loup-garou. Aussi intelligente Ingrid soit-elle, elle ne savait rien de plus sur moi que ce que le Conseil savait, c'est-à-dire que j'étais un demi-vampire. Son titre méprisant de « métisse » était encore plus exact qu'elle le pensait.

— Gardien, dit-elle à Holden, vous viendrez avec moi.

— Non.

La pièce bougea et tout mon corps s'alourdit. Tout était plus calme et les voix des gens prenaient la lenteur et la somnolence d'un magnétophone cassé.

— Elle est sous ma responsabilité. Je ne vais pas la laisser. Elle est sous ma responsabilité.

Holden s'était agenouillé près de ma tête et caressait mes cheveux trempés de sang.

— Cela n'échappera pas à l'avis du Tribunal.

— Ils ont pris cette décision pour moi.

Elle renifla et partit sans un mot de plus.

— Quelqu'un doit l'aider, dit Holden, vraisemblablement aux loups, même si ses yeux ne quittaient jamais les miens.

— Comment ?

C'était Desmond.

— Elle a besoin de sang.

Lucas s'assit à côté de moi, posant une main sur mon cou déchiqueté. Il me fallut plusieurs secondes avant de remarquer son contact.

— Une transfusion ?

Dominick évoluait toujours à proximité.

— Non.

Holden secoua la tête.

— Non, elle a besoin de boire du sang.

— Pourquoi ? demanda Dominick.

Il était le seul à ne pas se rendre à l'évidence.

— Vampire.

Ce fut mon dernier mot avant que tout ne devienne noir.

Chapitre 36

Quand je me réveillai, je ne sortis ni d'un rêve prophétique ni d'une sieste de complaisance. J'ouvris les yeux à l'arrière d'une voiture en mouvement, à peine consciente que ma tête était sur les genoux de quelqu'un et que cette personne me caressait les cheveux.

— Où... ? commençai-je à demander, mais j'avais l'impression d'avoir avalé du verre brisé et je ne pus rien dire de plus.

— Chut, fut la réponse.

Je levai les yeux et vis un poignet bandé, et juste au-dessus, le sourire crispé et fatigué du roi des loups.

— Lu...

— Chut, répéta-t-il, plus insistant. Le vamp...

Il s'arrêta en grimaçant.

— Holden nous a expliqué que nous devons t'emmener quelque part. Desmond dit que tu peux voir l'Oracle, alors nous t'y conduisons.

Après une pause hésitante, je touchai le bandage à son poignet, soulagée d'avoir été capable de bouger suffisamment ma main pour le faire. Je savais ce que cela signifiait, ce que Lucas avait fait pour moi. Il m'avait donné son sang pour que je puisse vivre. Mais cela signifiait aussi qu'il connaissait la vérité maintenant, ou du moins une variation de la vérité, celle qu'il avait choisi de comprendre.

— Désolée.

Je fis une phrase complète et je le regardai avec une grande tristesse. Comment pourrait-il me regarder à nouveau de la même manière ? J'étais sûre de les

perdre, lui et Desmond, quand tout cela serait fini. Ma poitrine se serra à l'idée de retourner à la vie solitaire que j'avais eue avant que les complications romantiques ne viennent tout bouleverser.

— Ça va aller.

Il repoussa mes cheveux de mon visage.

— Je tiens ma promesse.

Je ne savais pas ce qu'il voulait dire, mais je me demandais s'il faisait référence au rêve que j'avais eu en mourant, et je me demandai quelle part de vérité était contenue dans mes rêveries diurnes. Si Lucas et moi avions vraiment partagé un rêve et que c'était comme ça qu'il m'avait trouvée, il y avait plus à ce lien d'âme...

La tête me tourna, submergée par trop de pensées à la fois.

Je souris et il me retourna mon sourire, mais aucune de nos expressions n'était heureuse. Je dérivai à nouveau et lorsque je me réveillai, il n'était plus là.

Cette fois, j'étais dans un lit qui n'était pas le mien, et la lumière dorée du matin s'étalait sur l'édredon. Instinctivement, je fis un bond pour éviter la lumière, mais il ne me fallut pas longtemps pour comprendre que ça ne brûlait pas.

Il me fallut encore moins de temps pour réaliser que chaque os de mon corps, chaque centimètre de peau, chaque articulation et chaque muscle était éveillé et criait de douleur. J'avais déjà participé à des bagarres, et j'avais été en mauvais état, mais cette fois, j'avais frappé à la porte de la mort et elle m'avait renvoyée deux fois de suite.

J'aurais sauté d'allégresse à l'idée d'être en vie si je n'avais pas eu si mal.

— Tu es réveillée !

La gaieté dans cette voix était presque aussi brillante et aveuglante que la lumière artificielle. Je grimaçai en direction d'une chaise à côté du lit.

— Brigit ?

— Salut !

La vampire blonde était perchée à côté de mon lit, rayonnante dans une robe bleu cobalt, les cheveux longs et raides retenus par un bandeau de couleur saphir.

Même en vampire, elle semblait habillée pour passer la journée sur une plage en Californie. Cela me fit plaisir de la voir si heureuse, mais mon attention fut vite détournée. Mon corps me faisait trop mal.

— Calliope ?

— Oui.

Brigit comprit la question tacite, confirmant que j'étais dans le manoir de Calliope.

— Holden t'a amenée. Il était avec les loups. Le gars mignon avec qui tu étais quand tu m'as conduite ici et un autre. Mignon aussi.

Elle sourit, en montrant ses dents de miss.

— Ils ne pouvaient pas entrer, tu connais les règles.

— Pas de loup.

— C'est ça. C'est vraiment dommage. Je veux dire, j'aime Calliope et tout, mais on s'attendrait à ce qu'il y ait un ou deux garçons mignons pour faire le service dans un endroit qui peut s'adapter aux besoins et aux désirs de ceux qui y vivent.

Elle écarta ses longs cheveux de son épaule.

— Brigit, pourquoi es-tu ici ?

Je fermai les yeux à cause d'une nouvelle vague de douleur.

— Oh. Oh ! Ouais, je suppose que la dernière fois que tu m'as vue, il y avait encore un contentieux entre nous.

Brigit leva les yeux au ciel, comme pour dire « qu'est-ce que tu veux ? »

— Calliope m'a remise sur le droit chemin. Elle m'a présentée au Conseil et ils m'ont validée, mais j'ai besoin d'un agent de liaison jusqu'à ce que j'aie fait mes preuves dans le vrai monde, tu sais ?

— De liaison ?

Mon cœur chavira.

— Et ce blond, Stick ?

— Sig.

— Oui, lui. Il a dit que tu étais mon agent. Et que je devais rester avec toi jusqu'à ce que tu ailles mieux.

Je me redressai, ce que je regrettai quand une vague de nausée menaça de me renverser. Je gémiss et m'affalai profondément dans la couette épaisse, fermant les yeux assez fort pour bloquer la lumière, espérant que Brigit et ma douleur auraient disparu quand je les ouvrirais à nouveau. Au lieu de cela, quand je sortis de sous les couvertures, Brigit avait été rejointe par Calliope.

L'immortelle était vêtue d'un jean et d'un pull en cachemire rose, ses cheveux noirs étaient relevés en queue de cheval, ce qui lui donnait une apparence franchement décontractée. Elle me sourit à la manière d'une mère inquiète. Une vraie mère, pas celle qui avait essayé de m'arracher le visage. Me souvenant de ce que Mercy avait fait, ma main toucha ma joue, effleurant la peau pour trouver les traces de plaies ouvertes.

Calliope secoua la tête.

— Tout a guéri. Tout l'extérieur a guéri.

— C'est encore douloureux.

— Ça va être douloureux pendant un moment. Tu as failli mourir.

— Deux fois.

— Oui. Et te faire tirer dessus ne t'a certainement pas aidée à faire face à la plaie ouverte dans ton cou. Tu as beaucoup de chance que le roi des loups ait été prêt à te nourrir.

— C'est un roi ? intervint Brigit. Cool !

Calliope lança un regard contrarié, mais patient, à Brigit. La jeune vampire se rassit dans sa chaise et resta silencieuse. L'Oracle était au bout du lit, sa main reposant doucement sur mon pied.

— Je suis désolée qu'il ne puisse pas être ici avec toi. Il voulait l'être. Lui et son lieutenant, tous les deux. Depuis ton arrivée, ils attendent dans le café. J'envoie Brigit de temps en temps leur dire que tout va bien, mais je ne pense pas qu'ils y croiront tant qu'ils ne te verront pas.

Elle baissa les yeux.

— Tu connais les règles, cependant. Ça pourrait être très...

— Je sais. C'est dangereux.

— Mais quelqu'un est là et veut te voir.

Je pressai ma joue intacte sur l'oreiller et souris malgré moi.

— Holden.

Calliope fronça les sourcils, tapotant ma jambe de façon maternelle.

— Non. Quelqu'un d'autre.

Ce n'était donc pas mes loups et ce n'était pas Holden, alors qui d'autre ? Je ne pensais pas que Keaty viendrait voir Calliope, vu qu'il n'était affligé d'aucune sorte de maladie surnaturelle.

— Fais-le venir ?

Elle tendit la main pour prendre la mienne et la serra fermement.

— Tu dois aller à lui. Je ne l'inviterai pas.

C'était la nuit dans la cour. Le temps pouvait exister de manière parallèle dans ce domaine. Le soleil et la lune pouvaient partager un ciel, et il pouvait faire jour dans une pièce et nuit dans une autre. Le son des cigales emplissait l'air et les étoiles scintillaient dans des constellations qu'on n'avait jamais vues depuis New York.

Calliope me conduisit à une causeuse rembourrée et m'installa dans une position plus confortable. Pendant le trajet, je grimaçai à chaque centimètre parcouru. Calliope prétendait que j'étais guérie, mais je ne m'étais jamais sentie moins entière dans ma vie. J'avais l'impression que j'allais me briser en morceaux si j'éternuais.

— Où est Holden d'ailleurs, s'il n'est pas là ?

— Il vous a amenés ici et est parti peu de temps après. Il ne m'a pas dit où il allait ni s'il serait de retour.

Elle se tenait près de moi, la main posée sur le dessus de ma tête.

— Alors qui est là ?

— Moi.

La voix était douce et régulière et provenait du coin obscur de la cour. Calliope et moi regardâmes toutes les deux dans cette direction, et elle s'éloigna de quelques pas. Une silhouette émergea de l'ombre et Sig marcha à grandes enjambées vers l'endroit où j'étais assise.

C'était rare pour moi de voir Sig à l'extérieur du Tribunal, et le trouver dans le

royaume de Calliope était un choc supplémentaire. Trop habillé par rapport à la dernière fois que je l'avais vu, il portait un pantalon noir et un t-shirt noir si parfaitement ajustés qu'ils semblaient peints sur son corps. Il était toujours pieds nus, et je me demandais comment il réussissait à survivre dans une ville telle que New York.

Il s'immobilisa devant Calliope, ignorant ma présence pour le moment.

— Oracle.

Le coin de sa bouche se contracta dans un sourire qui disparut si vite que je doutai l'avoir aperçu. Le visage de Calliope resta de marbre.

— Bonsoir, Sigvard, répondit-elle avec un détachement froid, les bras croisés sur sa poitrine.

Ce fut à mon tour de sourire. *Sigvard* ?

— Merci de me l'avoir amenée ici. Es-tu sûre que nous ne pouvons pas avoir cette discussion à l'intérieur ?

Cette fois, le rire dans son ton était indubitable.

Calliope leva les yeux au ciel.

— Ne me fais pas regretter ça, Sigvard. Elle est importante. Trop importante pour jouer à ces jeux. Vous devez mieux la protéger. Surtout en considérant...

Elle jeta un coup d'œil vers moi et ensuite vers le chef du Tribunal.

Je n'aimais pas qu'on parle de moi alors que j'étais assise juste à côté. J'avais peut-être été blessée, mais mes oreilles fonctionnaient très bien.

— Ne la retiens pas longtemps, menaça l'Oracle, et elle retourna vers la maison.

Sig regarda l'immortelle s'éloigner, ne prenant plus la peine de cacher son sourire à présent, apparemment très satisfait de l'avoir irritée.

— Elle n'a pas changé.

— Pourquoi ne veut-elle pas t'inviter à l'intérieur ?

— Elle est encore un peu en colère contre moi.

— Encore ?

— Je lui ai dit quelque chose qui l'a contrariée pendant la Renaissance italienne, et je suppose qu'elle m'en veut encore.

— Qu'est-ce que tu as bien pu lui dire pour qu'elle t'en veuille encore après plus de quatre cents ans ?

Il s'assit près de moi, se penchant en arrière dans la chaise et regardant le ciel.

— Qui sait ? Pour un immortel quatre cents ans, ce n'est pas si long. Calliope est beaucoup plus âgée que moi, mais c'est une femme, et même les femmes immortelles sont capables de garder des rancunes irrationnelles.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

Il me sourit.

— Je lui ai dit que je n'étais pas amoureux d'elle.

Je le regardai, essayant de comprendre le sens de ce qu'il venait de dire, mais je ne pouvais pas saisir l'énormité de la possibilité que ces deux êtres, les plus anciens et les plus puissants que j'aie jamais rencontrés, aient été en couple.

— Oh, fut le seul mot que je prononçai. Pourquoi as-tu dit à Brigit que j'allais être son agent de liaison avec le Conseil ? On doit être un Gardien pour être l'agent de liaison avec les vampires.

— Tu as été promue.

— Je ne suis pas un vampire.

— Tu es beaucoup de choses, Secret.

Nous nous regardâmes. Il avait coiffé ses cheveux blonds en arrière, et je ne voyais rien d'autre que ses yeux bleus comme la glace.

— Tu sais.

— Oui, répondit-il. Je sais tout.

— Et les autres ?

— Daria et Juan Carlos ne doivent pas connaître la vérité. Jamais.

Je laissai échapper la respiration que je retenais sans le savoir.

— Je vous remercie.

— Je t'ai donné cette position parce que le reste du conseil se soucie peu de la vie quotidienne des Gardiens. Quand tu travaillais pour nous, tu attirais constamment l'attention sur toi.

Il soupira.

— Si tu deviens l'une des nôtres, tu cesseras d'être considérée comme une

étrangère et on ne viendra plus te chercher des poux dans la tête.

— Et je commence en babysittant Miss Vampire USA ?

— Elle est vampire à cause de toi.

— Je ne l'ai pas créée.

— Tu ne l'as pas créée ? Vraiment ?

Sig arquait un sourcil et me regarda de manière insistante.

— Si tu n'avais pas pris le croc de Peyton, ou tué sa progéniture hors-la-loi « sans autorisation », Mlle Stewart serait-elle un vampire aujourd'hui ? Ce ne sont peut-être que des vagues sur la surface de l'eau, secrètes, mais tes actions ont leurs conséquences.

Je me plongeai dans la contemplation des étoiles, pour ne pas avoir à admettre qu'il avait raison.

— Brigit n'est pas la raison de ta visite. Et je doute que tu sois venu t'enquérir de ma santé.

— C'est vrai.

— Et alors ? Pourquoi traverser les dimensions juste pour me sortir du lit ?

— Préférerais-tu que je traverse les dimensions pour te mettre au lit ?

Je fronçai les sourcils.

— Non, alors ?

Il gloussa, puis se mit debout, et je dus lever la tête pour le regarder en entier. Son mètre quatre-vingt-dix offrait une vue intimidante.

— Je suis venu te donner ton prochain emploi.

Son annonce me rappela le dernier travail qu'il m'avait assigné, et des douleurs fantômes me traversèrent à différents endroits clés.

— Peyton. Que lui est-il arrivé ?

— Nous nous en occupons.

— Il est vivant ?

— Aussi vivant qu'un vampire puisse l'être. Bien que je sois certain qu'il préférerait ne plus l'être. Il ne dira rien de ce qu'il a appris sur toi par Mercy, je m'en suis assuré. Vous avez fait un excellent travail. Ingrid était très élogieuse, ce qui est rare dans son cas.

À part lui dire à quel point je pouvais saigner, je ne voyais pas quel genre de compliments Ingrid avait pu me faire sur moi.

— Et ma mère ?

Le vernis de sérénité de Sig sembla se craqueler.

— Elle s'est échappée. Votre roi des loups a envoyé quelqu'un pour qu'elle puisse être jugée selon les alliances de la meute, mais elle était partie. Je suis désolé.

Je pris un moment pour réfléchir. Mercy McQueen, la mère qui me détestait assez pour me vendre à son compagnon et à son associé vampire, était encore là, quelque part.

— Qu'est-ce que tu veux ?

J'étais épuisée, faible et tellement endolorie que le moindre mouvement me donnait l'impression d'être compressée par le compacteur de déchets de l'Étoile de la Mort. Ce que je voulais plus que tout, c'était être dans un lit avec Lucas ou Desmond à côté de moi et me sentir à nouveau entière. Je ne voulais pas d'une protégée vampire ou de plus de responsabilités données par le conseil. Je ne voulais certainement pas du travail que Sig voulait me confier avant que l'on me donne une chance de guérir.

Il tira une petite enveloppe noire de sa poche et la plaça sur le siège à côté de moi. Elle avait l'air différente des enveloppes de lin blanc que je recevais habituellement de lui.

— Je suis vraiment désolé.

Il s'inclina et posa une main sur ma joue, me fixant longuement avec une telle intensité que je ne pus m'en détourner.

— Elle n'a jamais réellement été ma mère.

— Ce n'est pas pour ça que je suis désolé.

Il laissa retomber sa main et s'en alla. Avant que je puisse penser à une réponse appropriée, il avait disparu dans l'ombre et n'était plus là.

Je pris l'enveloppe noire et je la passai plusieurs fois entre mes mains, traçant le contour du sceau de cire avec mes doigts. Le sceau était gravé d'une plume de paon.

Jamais au cours des six années pendant lesquelles j'avais travaillé pour le conseil, Sig ne m'avait rencontrée seule pour me donner le nom d'une cible. Je les avais presque toujours reçues d'Holden. Recevoir mes ordres directement du chef du Tribunal me paraissait trop intime, et je me méfiai immédiatement de l'enveloppe.

Mon cœur battait dans ma cage thoracique comme un oiseau effrayé essayant d'utiliser son corps pour inventer la liberté là où il n'y en avait pas. Je lâchai un profond soupir et brisai le sceau de l'enveloppe, mais je marquai une pause avant de l'ouvrir.

C'était énorme. C'était important. Sig ne m'aurait pas apporté ça de cette façon si ça n'avait pas été le cas. Quelque chose en moi comprit que les règles du jeu allaient complètement changer au moment où j'ouvrirais l'enveloppe. Quand je l'ouvrirais, rien ne serait plus jamais pareil.

Je relâchai ma respiration et fis glisser la carte blanche cartonnée à l'intérieur. Sur celle-ci, dans l'écriture en boucle de Sig, un nom était écrit à l'encre noire.

Ce nom était Holden Chancery.

Le mot de l'auteur

Merci d'avoir lu *Secret débarque* ! J'espère que vous avez apprécié le premier tome des aventures épiques de Secret McQueen.

Envie d'être au courant de mes prochaines publications ? Inscrivez-vous à ma newsletter sur www.sierradean.com,

et rejoignez-moi sur :

Twitter à [@sierradean](https://twitter.com/sierradean), ou

Facebook sur <http://facebook.com/SierraDeanAuthor>.

Si vous avez aimé ce livre (ou même si vous ne l'avez pas aimé), merci de penser à laisser un avis !

Pressé de lire un autre livre de Sierra Dean ? Tournez la page pour lire les deux premiers chapitres du tome 2 des aventures de Secret McQueen, qui sortira bientôt en français aux Éditions Alter Real.

(Traduction non définitive)

Secret McQueen t2

Chapitre 1

(Traduction non définitive)

À minuit bien passé en ce dimanche de début d'été, j'avais du temps devant moi et un homme mort à l'esprit.

Je descendais le long d'un obscur chemin de gravier, avec pour seule compagnie la lumière de la lune, aussi blanche que des os, et comme seul guide, l'éblouissante compagnie des étoiles. Drapée dans la couverture familière de la nuit, je réfléchissais à la vie de vampire. Avant que je m'enfuie de New York, de ma vie et de mes responsabilités, pour m'évader dans le sud du Manitoba, un vampire nommé Holden Chancery m'avait aidée à me sauver d'une mort certaine. Pendant mon rétablissement, le Conseil des vampires que nous avions tous deux servi avait mis son arrêt de mort entre mes mains.

J'avais accompli avec succès un travail apparemment impossible pour le Conseil, et en récompense, ils me demandaient de tuer un de mes seuls amis. Je ne savais pas si les vampires comprenaient le concept du congé maladie, mais cela ne m'empêcha pas de disparaître et de franchir les frontières internationales.

Je me trouvai à l'intersection de la route de gravier que je suivais et de l'autoroute déserte qu'elle traversait, et j'hésitai avant de traverser le bitume. Je me dirigeais vers la petite ville de l'autre côté de la route lorsque quelque chose attira mon attention. Ce n'était qu'un mouvement furtif, mais assez vif pour attirer mon attention.

Tout mon corps se tendit. Immobile comme un hibou chassant une souris,

j'écoutai les bruits de la nuit. D'abord, j'entendis seulement les grillons, un cri d'oiseau lointain et le balancement des herbes d'été qui se frôlaient. Puis, une fois que je fus presque certaine d'avoir imaginé des choses, j'entendis le bruit des feuilles qui craquaient sous des pieds et le craquement d'une branche sèche.

J'inclinai mon visage vers la gauche et je reniflai l'air. De ma lignée maternelle, j'avais hérité une collection intrigante de cadeaux. Ma mère était un loup-garou. Bien que je n'aie pas l'habitude de devenir un animal sauvage à chaque pleine lune, je possédais quelques caractéristiques moins poilues de cette espèce. Principalement un sens aigu de l'odorat et de l'ouïe.

Dans l'air, on pouvait sentir la puanteur du fumier de vache, l'odeur humide et mousseuse de la terre humide, et dans la direction de la ville, les arômes humains d'essence, de dîners brûlés et du stress. Je fermai les yeux et me concentrai.

Là. Quelque chose d'animal, mais qui puait l'adrénaline plutôt que la peur. Sous cette odeur, on percevait la senteur très reconnaissable de l'humanité. La combinaison des deux créait un parfum plein d'histoire. Un être surnaturel. Et à en juger par la familiarité de l'odeur animale, c'était un loup.

J'ouvris les yeux et scrutai à nouveau la ligne des arbres, mon cœur battant dans un mélange d'exaltation, d'anxiété et de culpabilité. Pendant un court moment plein d'espoir, je me concentrai sur le goût que je sentais dans ma bouche. Si j'avais senti ne serait-ce qu'un soupçon de cannelle ou de citron vert, mon cœur aurait tressailli de joie. La première saveur aurait signifié que Lucas Rain, roi des meutes de loups de l'Est, était venu me trouver. Le piquant du citron vert aurait suscité une réponse beaucoup plus charnelle, car cela aurait signifié que Desmond Alvarez, le second et le meilleur ami de Lucas, m'attendait dans les bois.

L'absence de goût autre que le goût musqué associé à tous les loups-garous me disait que celui qui se cachait parmi les arbres n'était pas un de mes loups. La présence d'un loup-garou dans cette zone était assez surprenante. S'il ne s'agissait pas de quelqu'un qui voulait me retrouver, alors qui était-ce et que faisait-il ici ?

J'étais un peu étonnée de tomber sur un loup solitaire dans les régions rurales

du Manitoba, endroit où je savais qu'il n'y avait pas d'autres lycanthropes. Je devais identifier qui était dans les bois et quel était son but. S'il ne s'agissait pas d'un loup bien intentionné, il était de mon devoir de le garder loin de la ville.

Je jetai un coup d'œil sur la route d'Elmwood pour m'assurer qu'il n'y avait pas d'autres promeneurs nocturnes qui pourraient remettre en question ma prochaine manœuvre. Une fois sûre d'être seule, je reniflai l'air une dernière fois pour m'assurer que je savais où je me rendais, puis je m'écartai de la route et plongeai dans le fossé.

En sprintant à travers le champ à côté de la route, il me fallut quelques instants pour me repérer sur le sol accidenté. Ma cheville se tordit lorsque je tombai sur un trou de marmotte. Maudissant ma bipédie en m'effondrant, j'époussetai la terre de mes paumes et je m'agenouillai par terre, laissant mon cœur se calmer pendant que j'essayais de comprendre si le bruit de ma chute avait indiqué au loup dans les bois qu'il était suivi.

Pour être honnête, je ne savais pas si le loup était un homme, mais environ trois quarts ou plus de tous les loups-garous étaient des hommes. Ce n'était pas que les filles refusaient l'Éveil plus souvent que les garçons, c'était plutôt les parents loups-garous avaient plus souvent des fils que des filles. Peut-être que c'était lié à l'évolution, je ne savais pas. Mais les loups-garous étaient principalement des hommes.

Quelle drôle d'espionne je faisais ! Secret McQueen : demi-loup-garou, demi-vampire, mercenaire du monde souterrain. Et je ne pouvais même pas courir à travers un champ vide sans alerter un loup solitaire. Vraiment pathétique. Peut-être que c'était la manière qu'avait trouvé l'univers pour me dire que je n'aurais pas dû quitter mon job alimentaire.

Je me levai, j'époussetai mon short et j'écoutai avec attention, puis je me tournai vers le sud et je continuai ma traque.

J'atteignis la lourde rangée d'arbres et me baissai pour passer sous la branche tendue d'un arbre à feuillage persistant. Sous-estimant la hauteur de la branche, ma tête fut projetée en arrière après que les aiguilles de pin se soient emmêlées dans mes cheveux. Essayant d'ignorer le tiraillement je reniflai l'air à nouveau

pour vérifier mon emplacement.

Rien.

Je sentis l'air un peu plus profondément, exhortant ma nature réprimée de loup-garou à se manifester afin que mes diverses capacités puissent m'aider à localiser le mystérieux loup. Mais l'odeur n'était plus là.

— Impossible, sifflai-je entre mes dents.

Les loups ne pouvaient pas disparaître dans les airs. Pourtant, je ne pouvais plus sentir que l'odeur de pin, de terre et les parfums frais de la nuit. J'écoutai, retenant mon souffle, espérant avoir raté quelque chose. Mais j'étais seule dans les bois. Celui que j'avais poursuivi était parti, emportant avec lui mes faux espoirs : j'espérai que ce serait un message de chez moi.

Je m'effondrai dans la mousse humide et je donnai un coup de pied de frustration au sapin. Sous l'impact, l'arbre fut secoué et quelques pommes de pin tombèrent au sol – *plop, plop, plop*. Le parfum de pin submergeait désormais tous les autres.

Ne pouvant plus utiliser le loup-garou inconnu comme distraction, mon esprit retourna aux pensées que j'avais laissées sur la route. Holden était maintenant la seule personne sur laquelle je pouvais me concentrer. J'allais devoir accepter le mandat que j'avais reçu. Ce n'était qu'une question de temps avant que le Tribunal ne soit lassé que je pique ma crise – attitude indigne d'un vampire – et ne décide de confier la tâche à quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui, comme mon partenaire humain, Keaty, n'aurait aucun scrupule à tuer Holden.

Mais je ne pouvais pas croire qu'Holden était devenu un traître. Cette fois, j'aurais besoin de savoir pourquoi. Holden avait consacré sa vie après sa mort à être l'un des vampires les plus bas placés du Conseil, un gardien, pendant plus de deux cents ans. Il avait reçu la tâche ingrate d'être mon agent de liaison, un travail que personne ne lui enviait. Et il avait tout fait sans se plaindre. Alors, pourquoi devenir un hors-la-loi maintenant ? Cela n'avait aucun sens.

Je me levai avec de la mousse collée derrière mes cuisses nues. Je la retirai et je commençai à avancer en direction de la route. Avant la poursuite, j'avais prévu d'aller en ville pour perdre du temps et de l'argent au seul bar qui s'y

trouvait, mais je n'étais plus d'humeur sociable.

Au lieu de prendre la route vers le nord, vers la ville, je me dirigeai vers le sud et vers la maison de ma *grand-mère*.

Secret McQueen t2

Chapitre 2

(Traduction non définitive)

Je ne pris pas la peine d'allumer la lumière du sous-sol pendant que je descendais les escaliers jusqu'au niveau le plus bas de la maison. Toutes les fenêtres qui avaient été installées avaient depuis longtemps été enlevées et emmurées, de sorte que la lumière de la lune ne puisse pas éclairer l'obscurité. Je n'eus pas besoin de lumière pour me frayer un chemin dans les couloirs familiers, passant devant la buanderie et la petite salle de bains, effleurant du bout des doigts les murs lambrissés jusqu'à ce que j'arrive à la porte de ma propre chambre.

L'obscurité était une protection réconfortante pour moi, et je me laissai tomber sur mon lit défait. Le coton était d'une fraîcheur accueillante comparé à la chaleur lourde qui avait commencé à se glisser dans les nuits d'été. Je soupirai, et alors que j'exhalais, mon souffle réchauffa mes lèvres. L'aube était encore à une heure de là, mais j'étais inhabituellement fatiguée. La poursuite à travers les bois et la disparition soudaine du mystérieux loup m'avaient laissée stupéfaite et grincheuse. De plus, chasser quoi que ce soit sans réussir à l'attraper était toujours frustrant.

Je regardai fixement le plafond bas, imaginant ce qui pourrait amener un loup solitaire sur mon territoire, et quelle motivation l'avait conduit à choisir Elmwood parmi tous les endroits possibles. Je me reprochai d'avoir baissé ma garde et de ne pas avoir fait mieux attention lors de mes soirées pour repérer les

signes et les odeurs d'un nouveau loup. Je n'aurais pas dû relâcher ma méfiance constante une seule seconde, mais être de retour à Elmwood me faisait prendre ma sécurité pour acquise.

Si ce loup faisait partie de la meute dissidente formée par Marcus Sullivan, le loup que j'avais envoyé trois mois plus tôt à la tombe, ils pourraient être là pour me faire du mal. Ce qui veut dire que *grand-mère* et la ville entière pourraient devenir des dommages collatéraux dans une guerre qui n'avait rien à voir avec eux. En ce qui me concernait, la guerre était finie. La position de Lucas en tant que roi était assurée, ce que j'avais garanti en tuant Marcus.

Je m'endormis avec la pensée entêtante que je m'étais déjà trompée sur ce genre de choses un nombre incalculable de fois.

Je n'avais pas rêvé depuis la nuit où j'avais failli mourir. Mon sommeil diurne se déroulait habituellement dans une stupeur comateuse, l'état de mort imminente des vampires somnolents. Les rares fois où j'avais fait des rêves, ils avaient eu une portée prémonitoire. Ce qui ne veut pas dire que j'étais médium, bien sûr que non, mais lorsque je rêvais, il y avait une raison.

Cela m'avait une fois sauvé la vie.

Parce que je rêvais si rarement, et que mes rêves étaient aussi lucides, j'avais souvent du mal à différencier mes rêves de la réalité. Sauf si, bien sûr, mon rêve comportait une robe de mariée. C'était toujours la preuve que ce n'était pas réel.

Cependant, dans le rêve dans lequel je me retrouvai cette nuit-là, je ne portais rien du tout.

La première chose qui attira mon attention, outre mes vêtements manquants, fut la présence de draps de satin. Je ne pouvais pas ne pas remarquer la disparition de mes draps en coton.

J'écartai ma main, paume vers le bas, et caressai la texture lisse et presque liquide des draps. J'enfonçai mon visage dans l'oreiller et laissai échapper un soupir satisfait. Je n'avais rien contre les rêves aux chambres décorées élégamment.

Puis ma main errante rencontra une peau qui n'était certainement pas la mienne. Je pris une inspiration et retins mon souffle. Je ne percevais les odeurs

d'aucun de mes deux hommes. Il n'y avait aucun goût dans ma bouche, et rien n'alertait le loup dans mon cerveau. Donc qui...

Timidement, je tournai la tête et j'ouvris un œil. Je laissai mon regard aller de mon bras à ma main, qui reposait sur la courbe pâle d'un bas de dos. Pâle. Tellement, tellement pâle. La peau était blanche comme la mienne, et la mienne n'avait jamais vu la lumière du jour.

J'ouvris les deux yeux, et ceux qui me regardaient n'étaient pas bleus comme ceux de Lucas ou gris comme ceux de Desmond. Ces yeux étaient d'un brun si sombre qu'ils étaient presque noirs, je les reconnus instantanément, ce qui fit battre mon cœur. Ma main trembla contre son dos.

— Holden.

Il roula sur le côté, s'appuya sur un coude et observa attentivement mon corps, qui était entièrement exposé sur les draps. Je le laissai regarder, nullement encombrée par la moralité timide des humains. Je m'intéressais plus à la raison pour laquelle il partageait mon rêve qu'à la raison de son regard insistant.

— Alors tu ne peux pas me regarder nue dans la vraie vie, mais dans un rêve, si ? demandai-je, me rappelant toutes les fois où il était venu chez moi et m'avait imposé une pudeur dépassée.

— C'est ton rêve.

Je laissai échapper un grognement dédaigneux et me redressai pour qu'il ne puisse plus me regarder de haut.

— Ne sois pas timide avec moi, Holden, pas maintenant.

Le vampire m'adressa un sourire triste, laissant le soin à la moindre trace d'émotion sur son visage de dire toutes les choses qu'il ne pouvait se permettre de dire à voix haute. Il tendit la main et écarta une boucle de mon visage.

— Pourquoi veulent-ils que je te tue ? Pourquoi toi ?

J'implorai.

Pendant un long moment, il ne répondit pas, tordant une boucle d'or jaune de mes cheveux autour de son doigt. J'observai attentivement son apparence et je désirai qu'il soit de retour dans ma vie. Il avait l'air fatigué, ce qui était un exploit impressionnant pour un vampire, et sa peau était presque translucide par

endroits, ce qui révélait qu'il ne se nourrissait pas assez. Ses cheveux étaient plus longs, laissant voir ses boucles naturelles. Ils avaient dépassé ses oreilles et flirtaient maintenant avec la base de son cou.

Holden avait toujours été vigilant à propos de son apparence. Il avait été rédacteur en chef pour GQ, et je ne l'avais jamais vu avoir une apparence moins que parfaite. Il considérait son aspect extérieur comme une fierté et sa fierté était profonde.

Reflétant son geste, je tendis la main et passai mes doigts dans ses cheveux, surprise par sa douceur. Je traînai ma main de ses cheveux à sa joue, de sa joue à sa bouche. Son regard ne quittait pas le mien, même lorsque mon pouce fut appuyé sur sa lèvre inférieure. Je pressai plus fort, et il laissa sa bouche s'ouvrir. Ses crocs étaient exposés.

Je frissonnai quand sa langue effleura le coussinet de mon pouce.

— Tu ne me tueras pas, dit-il d'un ton affirmatif.

— Je dois le faire.

Je commençai à retirer ma main, mais il attrapa mon poignet.

— Tu. Ne. Me. Tueras. Pas.

Quand il prononça ces mots, il y eut un éclair de crocs, et un profond frisson me gela les entrailles. Il ne lâcha pas sa main et utilisa plutôt l'avantage de sa force supérieure pour m'attirer vers lui. Avec sa main toujours dans mes cheveux, il me força à le regarder droit dans les yeux.

Je ne pouvais pas être victime du pouvoir d'influence des vampires comme leurs victimes humaines, pouvoir connu sous le nom de l'Emprise, mais j'avais l'impression que c'était ce qu'il essayait de faire. De tous les vampires, Holden était celui qui connaissait le mieux mon immunité, alors je n'étais pas certaine de ses intentions. Je déglutis difficilement et il me rapprocha pour que nos corps se pressent l'un contre l'autre. Ma peau était chaude là où elle touchait la sienne.

— J'ai besoin de toi, Secret, murmura-t-il contre mes lèvres.

Je frissonnai à nouveau, mais cette fois ce n'était pas de peur.

— Où es-tu ?

— Je suis en sécurité, pour l'instant.

Il traîna le bout de ses doigts sur ma joue gauche.

— Je ne peux pas rentrer à la maison, dis-je.

— Tu dois rentrer. J'ai besoin de toi.

— Si je rentre à la maison, Sig me poussera à te tuer.

— Vraiment ?

Sa bouche était juste au-dessus de la mienne, ses lèvres effleurant la surface hypersensible des miennes, apportant une nouvelle vague de chaleur sur mon corps. J'avais des difficultés à respirer et il était en train de déplacer ses mains vers le bas de mon dos.

— En ce qui concerne Sig...

Je tremblai.

—... c'est toi ou moi.

Un sourire se dessina sur sa bouche pendant que sa langue traçait le contour de ma lèvre inférieure.

— Ce ne sera pas moi, promit-il.

Puis, avec un mouvement si rapide qu'il dura moins de temps que ma respiration affolée, il laissa tomber sa tête et enfonça ses dents acérées dans mon cou exposé.

... à suivre!

Aussi par Sierra Dean

Secret McQueen

The Secret Guide to Dating Monsters

Something Secret This Way Comes

A Bloody Good Secret

Secret Santa

Deep Dark Secret

Keeping Secret

Grave Secret

Secret Unleashed

Cold Hard Secret

A Secret to Die For

Genie McQueen

Bayou Blues

Black Magic Bayou

Black-Hearted Devil (in 2017)

Rain Chaser

Thunder Road

Driving Rain

Misfits & Mayhem

A Low Down Dirty Shane

Boys of Summer

Pitch Perfect

Perfect Catch

High Heat (in 2017)

Dog Days

Autumn

Winter

Spring

Summer

The Complete Dog Days Saga

Other Works

Chasing Kings

Night Moves

We Don't Need Another Hero

ZOOM sur l'auteur

Sierra Dean



Sierra Dean est une ancienne historienne. Elle est née et a été élevée dans les prairies canadiennes et on lui accorde tous les ans des visas de sorties pour qu'elle puisse continuer sa conquête du monde, une ville après l'autre, lentement mais sûrement. Elle tire le meilleur parti des hivers polaires canadiens en s'autorisant des plaisirs plus modestes : boire trop de thé et écrire de l'urban fantasy.

Depuis qu'elle est toute petite, elle adore l'idée que le surnaturel et la banalité coexistent. Pourtant, une fois devenue adulte, elle a cessé de rêver de fées dans les parterres de fleurs pour fantasmer sur la possibilité que le mécanicien à l'air revêché puisse secrètement être un loup-garou. Elle a utilisé son imagination fertile pour créer sa propre version du monde, dans laquelle les vampires, les loups-garous, les fées, les dieux et les monstres vivent tous parmi nous, et elle continuera à voyager autant que possible jusqu'à ce qu'elle en trouve pour de vrai.

Elle est aussi accro aux livres (évidemment !), une collectionneuse compulsive de vernis OPI et la propriétaire d'une quantité bien trop énorme de chaussures.

Retrouvez-la en ligne sur <http://www.sierradean.com>